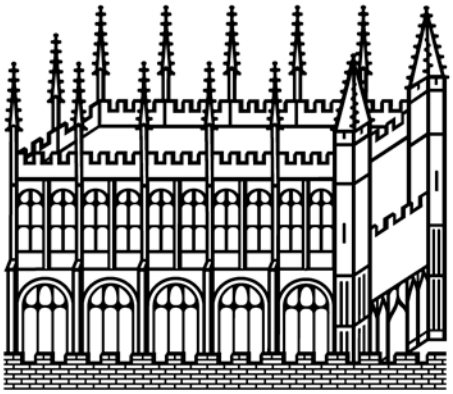


Bodleian Libraries

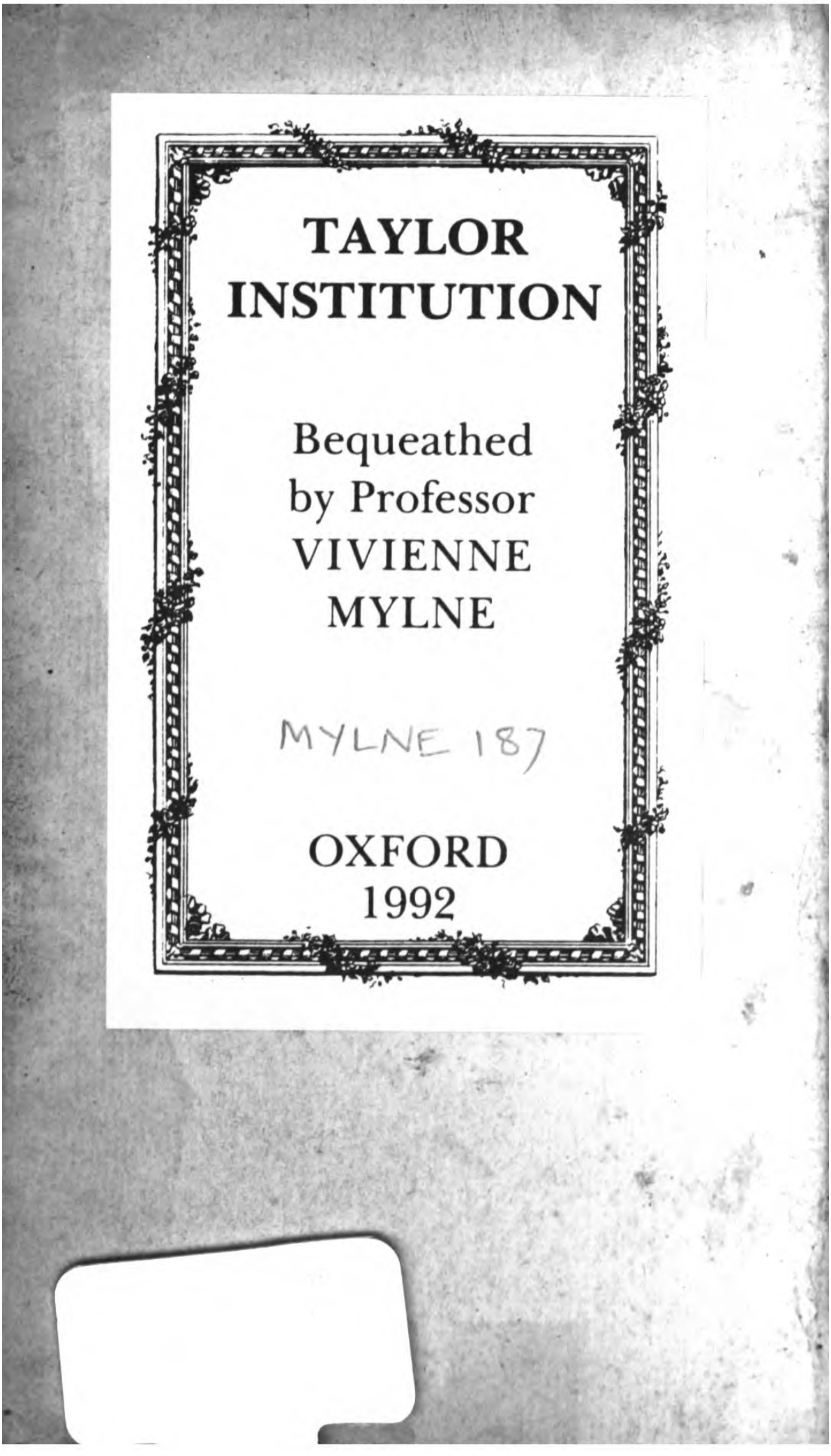
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.


TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 187

OXFORD
1992

OEUVRES DIVERSES

Du Sr BOILEAU DESPREAUX:

AVEC

LE TRAITÉ DU SUBLIME, OU DU MERVEILLEUX DANS LE DISCOURS,

Traduit du Grec de LONGIN.

Nouvelle Edition reveuë & augmentée.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez DENYS THIERRY, ruë ſaint Jacques à la ville de Paris, devant les Mathurins.

M. DCCI.

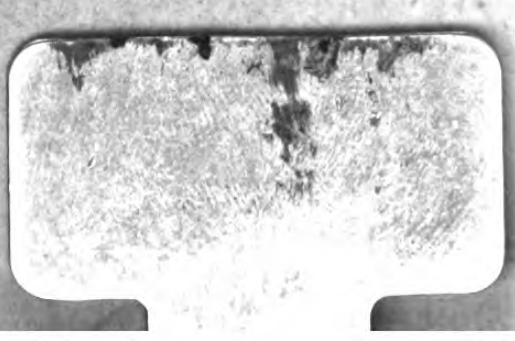
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 187

OXFORD
1992



OEUVRES DIVERSES

Du Sr BOILEAU DESPREAUX:

AVEC

LE TRAITÉ DU SUBLIME, OU DU MERVEILLEUX DANS LE DISCOURS,

Traduit du Grec de LONGIN.

Nouvelle Edition reveuë & augmentée.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez DENYS THIERRY, ruë ſaint Jacques à la ville de Paris, devant les Mathurins.

M. DCCI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

PREFACE.

COMME c'eſt ici vrai-ſemblablement la derniere Edition de mes Ouvrages que je reverrai ; & qu'il n'y a pas d'apparence, qu'âgé, comme je ſuis, de plus de ſoixante & trois ans, & accablé de beaucoup d'infirmités, ma courſe puiſſe eſtre encore fort longue, le Public trouvera bon que je prenne congé de lui dans les formes, & que je le remercie de la bonté qu'il a euë d'acheter tant de fois des ouvrages ſi peu dignes de ſon admiration. Je ne ſçaurois attribuer un ſi heureux ſuccez qu'au ſoin que j'ay pris de me conformer toûjours à ſes ſentimens, & d'attraper, autant qu'il m'a eſté poſſible, ſon gouſt en toutes choſes. C'eſt effectivement à quoy il me ſemble que les Ecrivains ne ſçauroient trop s'étudier. Un ouvrage a beau eſtre approuvé d'un petit nombre de Connoiſſeurs, s'il n'eſt plein d'un certain agrément & d'un certain ſel propre à piquer le gouſt general des Hom-

mes, il ne paſſera jamais pour un bon ouvrage, & il faudra à la fin que les Connoiſſeurs eux-meſmes avoüent qu'ils ſe ſont trompez en luy donnant leur approbation. Que ſi on me demande ce que c'eſt que cet agrément & ce ſel ; Je répondray, que c'eſt un je ne ſçay quoy qu'on peut beaucoup mieux ſentir, que dire. A mon avis neanmoins, il conſiſte principalement à ne jamais preſenter au Lecteur que des penſées vraies & des expreſſions juſtes. L'Eſprit de l'Homme eſt naturellement plein d'un nombre infini d'idées confuſes du Vrai, que ſouvent il n'entrevoit qu'à demi ; & rien ne lui eſt plus agreable que lorſqu'on lui offre quelqu'une de ces idées bien éclaircie, & miſe dans un beau jour. Qu'eſt-ce qu'une penſée neuve, brillante, extraordinaire ? Ce n'eſt point, comme ſe le perſuadent les Ignorans, une penſée que perſonne n'a jamais euë, ni dû avoir. C'eſt au contraire une penſée qui a dû venir à tout le monde, & que quelqu'un s'aviſe le premier d'exprimer. Un bon mot n'eſt bon mot qu'en ce qu'il dit une choſe que chacun penſoit, & qu'il la dit d'une maniere vive, fine & nouvelle. Conſiderons, par exemple, cette replique ſi fameuſe de Loüis Douziéme à ceux de ſes Miniſtres qui lui

conſeilloient de faire punir pluſieurs Perſonnes, qui ſous le regne precedent, & lorſqu'il n'eſtoit encore que Duc d'Orleans, avoient pris à tâche de le deſſervir. *Un Roy de France*, leur répondit-il, *ne venge point les injures d'un Duc d'Orleans.* D'où vient que ce mot frappe d'abord ? N'eſt-il pas aiſé de voir que c'eſt parce qu'il preſente aux yeux une verité que tout le monde ſent, & qu'il dit mieux que tous les plus beaux diſcours de Morale, *Qu'un grand Prince, lorſqu'il eſt une fois ſur le thrône, ne doit plus agir par des mouvemens particuliers, ni avoir d'autre veuë que la gloire & le bien general de ſon Eſtat ?* Veut-on voir au contraire combien une penſée fauſſe eſt froide & pueri-le ? Je ne ſçaurois rapporter un exemple qui le faſſe mieux ſentir, que deux vers du Poëte Theophile dans ſa Tragedie intitulée Pyrâme & Thysbé ; lorſque cette malheureuſe Amante ayant ramaſſé le poignard encore tout ſanglant dont Pyrâme s'eſtoit tué, Elle querelle ainſi ce poignard,

Ah ! voici le poignard qui du ſang de ſon Maiſtre
S'eſt ſoüillé lâchement. Il en rougit le Traître.

Toutes les glaces du Nord enſemble ne ſont pas, à mon ſens, plus froides que cet-

te penſée ? Quelle extravagance, bon Dieu ! de vouloir que la rougeur du ſang, dont eſt teint le poignard d'un Homme qui vient de s'en tuer lui-meſme, ſoit un effet de la honte qu'a ce poignard de l'avoir tué ? Voici encore une penſée qui n'eſt pas moins fauſſe, ni par conſequent moins froide. Elle eſt de Benſerade dans ſes Métamorphoſes en rondeaux, où parlant du Déluge envoyé par les Dieux pour châtier l'inſolence de l'Homme, il s'exprime ainſi,

Dieu lava bien la teſte à ſon Image.

Peut-on à propos d'une auſſi grande choſe que le Déluge, dire rien de plus petit, ni de plus ridicule que ce quolibet, dont la penſée eſt d'autant plus fauſſe en toutes manieres, que le Dieu dont il s'agit à cet endroit, c'eſt Jupiter, qui n'a jamais paſſé chez les Payens pour avoir fait l'Homme à ſon image : L'Homme dans la Fable eſtant, comme tout le monde ſçait, l'ouvrage de Promethée.

Puis donc qu'une penſée n'eſt belle qu'en ce qu'elle eſt vraye ; & que l'effet infaillible du Vray, quand il eſt bien énoncé, c'eſt de frapper les Hommes ; Il s'enſuit que ce qui ne frappe point les Hommes, n'eſt ni beau, ni vray, ou qu'il eſt mal énoncé : & que par conſequent un ouvra-

ge qui n'eſt point goûté du Public, eſt un tres-méchant ouvrage. Le gros des Hommes peut bien, durant quelque temps, prendre le faux pour le vrai, & admirer de méchantes choſes : mais il n'eſt pas poſſible qu'à la longue une bonne choſe ne lui plaiſe ; & je deffie tous les Auteurs les plus mécontens du Public, de me citer un bon Livre que le Public ait jamais rebutté : à moins qu'ils ne mettent en ce rang leurs écrits, de la bonté deſquels Eux ſeuls ſont perſuadez. J'avouë neanmoins, & on ne le ſçauroit nier, que quelquefois, lors que d'excellens ouvrages viennent à paroître, la Caballe & l'Envie trouvent moyen de les rabbaiſſer, & d'en rendre en apparence le ſuccez douteux : mais cela ne dure guéres ; & il en arrive de ces ouvrages comme d'un morceau de bois qu'on enfonce dans l'eau avec la main : il demeure au fond tant qu'on l'y retient, mais bientoſt la main venant à ſe laſſer, il ſe releve & gagne le deſſus. Je pourrois dire un nombre infini de pareilles choſes ſur ce ſujet, & ce ſeroit la matiere d'un gros Livre : mais en voilà aſſez ce me ſemble, pour marquer au Public ma reconnoiſſance, & la haute idée que j'ay de ſon gouſt & de ſes jugemens.

Parlons maintenant de mon édition nou-

velle. C'eſt la plus correcte qui ait encore paru ; & non ſeulement je l'ay revûë avec beaucoup de ſoin, mais j'y ay retouché de nouveau pluſieurs endroits de mes ouvrages. Car je ne ſuis point de ces Auteurs fuians la peine, qui ne ſe croient plus obligez de rien racommoder à leurs écrits, dés qu'ils les ont une fois donnés au Public. Ils alleguent pour excuſer leur pareſſe, qu'ils auroient peur en les trop remaniant de les affoiblir, & de leur oſter cet air libre & facile qui fait, diſent-ils, un des plus grands charmes du diſcours : mais leur excuſe, à mon avis, eſt tres-mauvaiſe. Ce ſont les ouvrages faits à la hâte, &, comme on dit, au courant de la plume, qui ſont ordinairement ſecs, durs & forcés. Un ouvrage ne doit point paroiſtre trop travaillé, mais il ne ſçauroit eſtre trop travaillé ; & c'eſt ſouvent le travail meſme qui en le poliſſant luy donne cette facilité tant vantée qui charme le Lecteur. Il y a bien de la difference entre des vers faciles, & des vers facilement faits. Les Ecrits de Virgile, quoi qu'extraordinairement travaillez, ſont bien plus naturels que ceux de Lucain, qui écrivoit, dit-on, avec une rapidité prodigieuſe. C'eſt ordinairement la peine que s'eſt donnée un Auteur à limer & à perfectionner ſes Ecrits, qui fait que

le Lecteur n'a point de peine en les liſant. Voiture qui paroiſt ſi aiſé, travailloit extrêmement ſes ouvrages. On ne voit que des gens qui font aiſément des choſes mediocres; mais des gens qui en faſſent, meſme difficilement, de fort bonnes, on en trouve tres-peu.

Je n'ay donc point de regret d'avoir encore employé quelques-unes de mes veilles à rectifier mes Ecrits dans cette nouvelle Edition, qui eſt, pour ainſi dire, mon Edition favorite. Auſſi y ai-je mis mon nom, que je m'eſtois abſtenu de mettre à toutes les autres. J'en avois ainſi uſé par pure modeſtie: mais aujourd'hui que mes ouvrages ſont entre les mains de tout le monde, il m'a paru que cette modeſtie pouroit avoir quelque choſe d'affecté. D'ailleurs j'ai eſté bien aiſe, en le mettant à la teſte de mon Livre, de faire voir par là quels ſont préciſément les ouvrages que j'avoüe, & d'arreſter, s'il eſt poſſible, le cours d'un nombre infini de méchantes piéces qu'on répand par tout ſous mon nom, & principalement dans les Provinces & dans les Païs étrangers. J'ay meſme, pour mieux prévenir cet inconvenient, fait mettre au commencement de ce volume, une liſte exacte & detaillée de tous mes Ecrits, & on la trouvera immediatement aprés cet-

te Préface. Voila dequoy il eſt bon que le Lecteur ſoit inſtruit.

Il ne reſte plus preſentement qu'à luy dire quels ſont les ouvrages dont j'ay augmenté ce volume. Le plus conſiderable eſt une onziéme Satire que j'ay tout recemment compoſée, & qu'on trouvera à la ſuite des dix precedentes. Elle eſt adreſſée à Monſieur de Valincour mon illuſtre Aſſocié à l'Hiſtoire. J'y traite du vray & du faux Honneur, & je l'ay compoſée avec le meſme ſoin que tous mes autres Ecrits. Je ne ſçaurois pourtant dire ſi elle eſt bonne ou mauvaiſe : car je ne l'ay encore communiquée qu'à deux ou trois de mes Amis, à qui meſme je n'ay fait que la reciter fort vîte, dans la peur qu'il ne luy arrivaſt ce qui eſt arrivé à quelques autres de mes pieces, que j'ay vû devenir publiques avant meſme que je les euſſe miſes ſur le papier: pluſieurs perſonnes, à qui je les avois dites plus d'une fois, les ayant retenuës par cœur, & en ayant donné des copies. C'eſt donc au Public à m'apprendre ce que je dois penſer de cet ouvrage, ainſi que de pluſieurs autres petites pieces de Poëſie qu'on trouvera dans cette nouvelle Edition, & qu'on y a mêlées parmy les Epigrammes qui y eſtoient déja. Ce ſont toutes bagatelles que j'ay la plûpart compoſées dans ma premiere

jeuneſſe : mais que j'ay un peu rajuſtées, pour les rendre plus ſupportables au Lecteur. J'y ai fait auſſi ajoûter deux nouvelles Lettres, l'une que j'écris à M. Perrault, & où je badine avec lui ſur noſtre démêlé Poëtique, preſque auſſi-toſt éteint qu'allumé. L'autre eſt un Remercîment à Monſieur le Comte d'Ericeyra, au ſujet de la Traduction de mon Art Poëtique, faite par luy en vers Portugais, qu'il a eu la bonté de m'envoyer de Lisbonne avec une Lettre & des vers François de ſa compoſition, où il me donne des loüanges tres-delicates, & auſquelles il ne manque que d'eſtre appliquées à un meilleur ſujet. J'aurois bien voulu m'acquitter de la parole que je luy donne à la fin de ce Remercîment, de faire imprimer cette excellente traduction à la ſuite de mes Poëſies; mais malheureuſement un de mes Amis à qui je l'avois preſtée m'en a égaré le premier Chant, & j'ay eu la mauvaiſe honte de n'oſer r'écrire à Lisbonne pour en avoir une autre copie. Ce ſont là à peu prés tous les ouvrages de ma façon bons ou méchans, dont on trouvera icy mon Livre augmenté. Mais une choſe qui ſera ſeurement agreable au Public, c'eſt le preſent que je luy fais dans ce meſme Livre, de la Lettre que le celebre Monſieur Arnauld a écrite à

Monſieur P** à propos de ma dixiéme Satire, & où, comme je l'ay dit dans l'Epître à mes vers, il fait en quelque ſorte mon apologie. J'ay mis cette Lettre la derniere de tout le Volume, afin qu'on la trouvaſt plus aiſément. Je ne doute point que beaucoup de Gens ne m'accuſent de temerité, d'avoir oſé aſſocier à mes écrits l'ouvrage d'un ſi excellent Homme, & j'avouë que leur accuſation eſt bien fondée. Mais le moyen de reſiſter à la tentation de montrer à toute la Terre, comme je le montre en effet par l'impreſſion de cette Lettre; que ce grand Perſonnage me faiſoit l'honneur de m'eſtimer & avoit la bonté *meas eſſe aliquid putare nugas?*

Au reſte comme malgré une apologie ſi authentique, & malgré les bonnes raiſons que j'ay vingt fois alleguées en vers & en prôſe, il y a encore des gens qui traitent de médiſances les railleries que j'ay faites de quantité d'Auteurs modernes, & qui publient qu'en attaquant les défauts de ces Auteurs, je n'ay pas rendu juſtice à leurs bonnes qualitez; je veux bien, pour les convaincre du contraire, repeter encore ici les mêmes paroles que j'ai dites ſur cela dans la Préface de mes deux Editions précedentes. Les voici. *Il eſt bon que le Lecteur ſoit averty d'une choſe; C'eſt qu'en attaquant dans*

mes ouvrages les defauts de pluſieurs Ecrivains de noſtre Siecle, je n'ay pas prétendu pour cela oſter à ces Ecrivains le merite & les bonnes qualitez qu'ils peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ay pas prétendu, dis-je, nier que Chappelain, par exemple, quoique Poëte fort dur, n'ait fait autrefois, je ne ſçay comment, une aſſez belle Ode; & qu'il n'y ait beaucoup d'eſprit dans les ouvrages de Monſieur Quinaut, quoique ſi éloigné de la perfection de Virgile. J'ajoûteray meſme ſur ce dernier, que dans le temps où j'écrivis contre luy, nous eſtions tous deux fort jeunes, & qu'il n'avoit pas fait alors beaucoup d'ouvrages, qui lui ont dans la ſuite acquis une juſte reputation. Je veux bien auſſi avoüer qu'il y a du genie dans les écrits de Saint-Amand, de Brebeuf, de Scuderi, de Cotin meſme, & de pluſieurs autres que j'ay critiquez. En un mot, avec la meſme ſincerité que j'ay raillé de ce qu'ils ont de blâmable, je ſuis preſt à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. Voilà ce me ſemble leur rendre juſtice, & faire bien voir, que ce n'eſt point un eſprit d'envie & de médiſance qui m'a fait écrire contre eux.

Aprés cela, ſi on m'accuſe encore de médiſance, je ne ſçai point de Lecteur qui n'en doive eſtre accuſé : puis qu'il n'y en a point qui ne diſe librement ſon avis des écrits qu'on fait imprimer, & qui ne ſe

croye en plein droit de le faire du conſentement meſme de ceux qui les mettent au jour. En effet, qu'eſt ce que mettre un ouvrage au jour? N'eſt-ce pas en quelque ſorte dire au Public, Jugez-moy? Pourquoi donc trouver mauvais qu'on nous juge? Mais j'ai mis tout ce raiſonnnement en rime dans ma neuviéme Satire, & il ſuffit d'y renvoyer mes Cenſeurs.

LISTE

LISTE
DES OUVRAGES
Contenus dans les deux Volumes de mes Oeuvres.

TOME PREMIER.

SATIRES.

DIſcours au Roy, page 1
Satire I. 8
Satire II. à M. Moliere, 16
Satire III. 21
Satire IV. à M. l'Abbé le Vayer, 32
Satire V. à M. le Marquis de Dangeau, 38
Satire VI. 45
Satire VII. 51
Satire VIII. à M. M** Docteur de Sorbonne, 56
Satire IX. 70
Satire X. 87
Satire XI. à M. de Valincour, 119

EPISTRES.

Epiſtre I. au Roy, page 131
Epiſtre II. à M. l'Abbé des Roches, 140
Epiſtre III. à M. Arnauld Docteur de Sorbonne. 143
Epiſtre IV. au Roy, 148
Epiſtre V. à M. de Guilleragues Secretaire du Cabinet, 156
Epiſtre VI. à M. de Lamoignon Avocat General, 163

Epiſtre VII. à M. Racine, 171
Epiſtre VIII. au Roy, 176
Epiſtre IX. à M. le Marquis de Seignelay, 181
Epiſtre X. à mes Vers, 195
Epiſtre XI. à mon Jardinier, 201
Epiſtre XII. ſur l'Amour de Dieu, à M. l'Abbé Renaudot, 207

L'Art Poëtique en Vers.

Chant premier, page 221
Chant ſecond, 232
Chant troiſiéme, 241
Chant quatriéme, 260

Le Lutrin, Poëme Heroï-Comique.

Chant premier, page 279
Chant ſecond, 291
Chant troiſiéme, 301
Chant quatriéme, 311
Chant cinquiéme, 323
Chant ſixiéme, 335

Odes, Epigrammes, & autres Poëſies.

Diſcours ſur l'Ode, page 345
Ode ſur la priſe de Namur, 350
Fable d'Eſope, *le Bucheron & la Mort*, 356
Epigramme. *Le Debiteur reconnoiſſant*, *ibid.*
Autre à Monſieur Racine. 357
Vers pour mettre ſous le Buſte du Roy, *ibid.*
Vers pour mettre au bas du Portrait de Mademoiſelle de Lamoignon. 358
Chanſon à boire faite à Bâville, où étoit le Pere Bourdaloüe, *ibid.*
Vers pour mettre au devant d'un Roman Allegorique, 359
Epigramme à Meſſieurs Pradon & Bonnecorſe, *ibid.*

Epigramme à un Medecin, 360
Epitaphe de la Mere de l'Auteur, *ibid.*
Vers pour mettre au bas du Portrait de mon Pere, 361
Epigrammes à M. P** ſur les Livres qu'il a faits contre les Anciens, *ibid.*
Autre ſur le même ſujet, 362
Autre au même, *ibid.*
Autre ſur la premiere repreſentation de l'Ageſilas, *ibid.*
Autre ſur la premiere repreſentation de l'Attila, 363
Sonnet ſur une de mes Parentes qui mourut toute jeune, *ibid.*
Epigramme ſur des Vers lûs à l'Academie, 364
Vers à mettre en chant, *ibid.*
Epigramme ſur une Satire de l'Abbé Cotin, 365
Autre contre le même, *ibid.*
Autre contre un Athée. *ibid.*
Autre, 366
Quatrain ſur un Portrait de Rocinante Cheval de Don Guichot, *ibid.*
Epigramme à Climene, 367
Vers pour mettre au bas du Portrait de Tavernier, *ibid.*
Ode ſur un bruit qui courut en 1656. 368
Vers pour mettre au bas du Portrait de M. de la Bruyere. 369
Autres pour mettre au bas de celui de deffunt M. Hamon Medecin de Port Royal, *ibid.*
Vers en ſtile de Chapelain pour mettre à la fin de la Pucelle, 370
Stances à M. Moliere ſur ſa Comedie de l'Ecole des Femmes, que pluſieurs gens frondoient, *ibid.*
Epigramma in novum Cauſſidicum, 371
Alterum. In Marullum. *ibid.*
Arreſt burleſque donné en la Grand'-Chambre du Parnaſſe, 372

TOME SECOND.

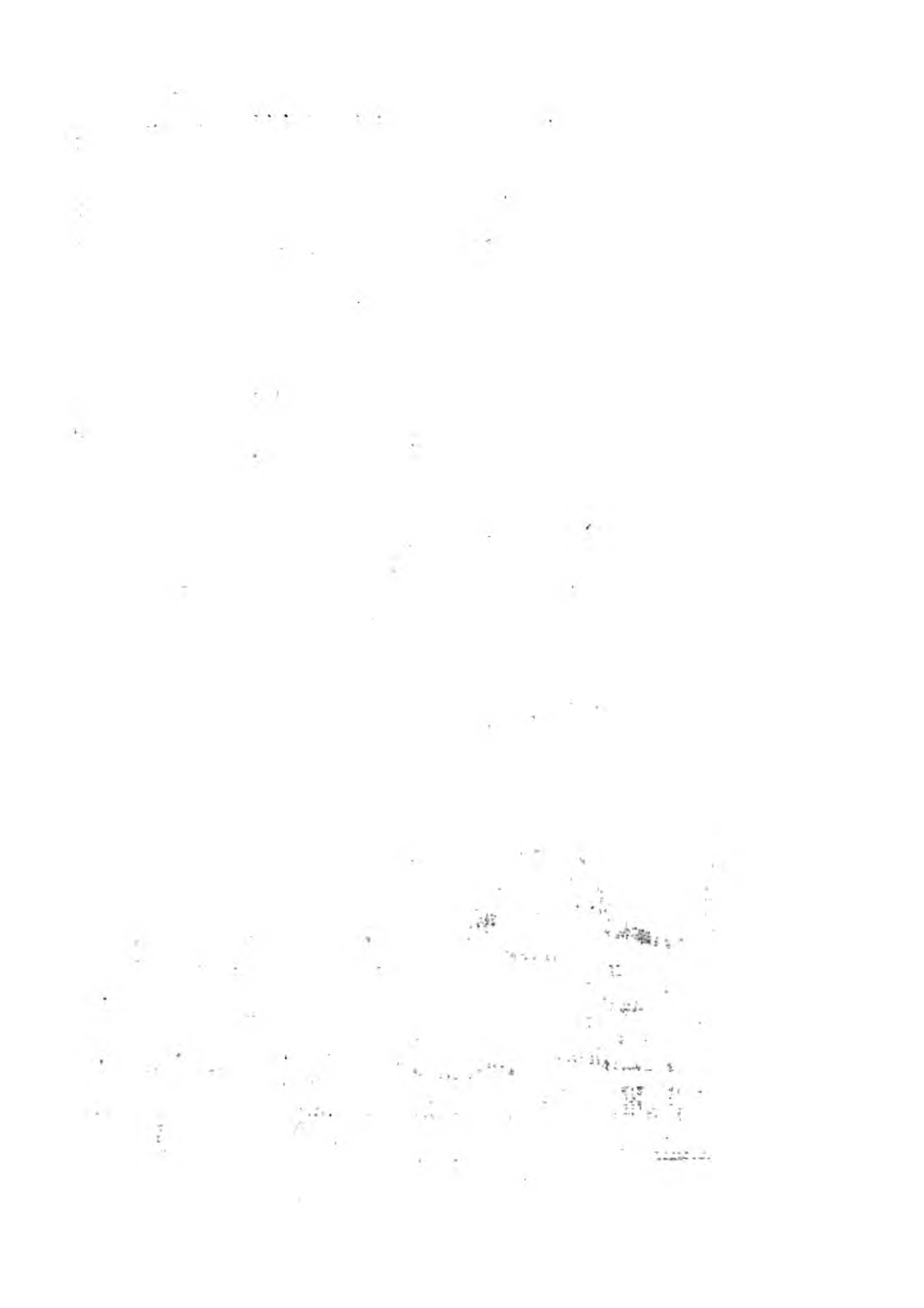
Diſcours ſur la Satire, page 1
Lettres à Monſeigneur le Duc de Vivonne, 10
Lettre à Monſieur le Comte d'Ericeyra, 18
Remerciment à Meſſieurs de l'Academie Françoiſe, 22
Reflexions critiques ſur quelques paſſages du Rheteur Longin, 35
Lettre à M. Perrault,

Traité du Sublime ou du Merveilleux dans le Diſcours, traduit du Grec de Longin.

Remarques ſur Longin, 129

Ouvrages faits à l'occaſion de ceux de l'Auteur.

Remarques de M. Dacier ſur Longin, page 149
Autres Remarques, 182
Ode in Expugnationem Namurca, Autore Carolo Rolin, 191
Namurcum expugnatum, Autore Lengletio, 199
In expugnationem Namurci, Autore J. B. de S. Remy 204
Claudii Fraguerii ad Fabullum veterum Contemptorem, 210
Ejuſdem ad Fabullum Faſtidioſum Criticum, ibid.
Ejuſdem Epigrammata è Gallico V. C. N. B. D.
Cl. Fraguerius V. I. Nic. Remundo Parlamenti Conſiliario, 213
Epiſtola ad V. C. N. Bolaum.
Lettre de M. Arnauld Docteur de Sorbonne, à M. P** 217



DIÇOURS

DISCOURS AU ROY.

JEune & vaillant Heros, dont la haute ſageſſe
N'eſt point le fruit tardif d'une lente vieilleſſe,
Et qui ſeul, ſans Miniſtre, à l'exemple des Dieux,
Soûtiens tout par Toi-même, & vois tout par Tes yeux,
GRAND ROI; ſi juſqu'ici, par un trait de prudence,
J'ai demeuré pour Toy dans un humble ſilence,
Ce n'eſt pas que mon cœur vainement ſuſpendu
Balance pour T'offrir un encens qui T'eſt dû.
Mais je ſçai peu loüer, & ma Muſe tremblante
Fuit d'un ſi grand fardeau la charge trop peſante,
Et dans ce haut éclat où Tu Te viens offrir,
Touchant à Tes lauriers craindroit de les flétrir.

Ainſi, ſans m'aveugler d'une vaine manie,
Je meſure mon vol à mon foible genie :
Plus ſage en mon reſpect, que ces hardis Mortels
Qui d'un indigne encens profânent Tes Autels ;
Qui dans ce champ d'honneur, où le gain les ameine,
Oſent chanter Ton nom ſans force & ſans haleine ;
Et qui vont tous les jours, d'une importune voix,
T'ennuyer du recit de tes propres exploits.

L'Un en ſtile pompeux habillant une Eglogue,
De ſes rares vertus Te fait un long prologue,
Et meſle, en ſe vantant ſoi-meſme à tout propos,
Les loüanges d'un Fat à celles d'un Heros.

L'Autre envain ſe laſſant à polir une rime,
Et reprenant vingt fois le rabot & la lime,
Grand & nouvel effort d'un eſprit ſans pareil !
Dans la fin d'un Sonnet te compare au Soleil.

Sur le haut Helicon leur veine mépriſée,
Fut toûjours des neuf Sœurs la fâble & la riſée.
Calliope jamais ne daigna leur parler,
Et Pegâſe pour eux refuſe de voler.
Cependant à les voir enflés de tant d'audace,
Te promettre en leur nom les faveurs du Parnaſſe,
On diroit, qu'ils ont ſeuls l'oreille d'Apollon,
Qu'ils diſpoſent de tout dans le ſacré Vallon.

C'eſt à leurs doctes mains, ſi l'on veut les en croire,
Que Phebus a commis tout le ſoin de Ta gloire :
Et Ton nom du Midi juſqu'à l'Ourſe vanté,
Ne devra qu'à leurs vers ſon immortalité.
Mais plûtoſt ſans ce nom, dont la vive lumiere
Donne un luſtre éclatant à leur veine groſſiere,
Ils verroient leurs écrits honte de l'Univers
Pourir dans la pouſſiere à la merci des vers.
A l'ombre de Ton nom ils trouvent leur azile,
Comme on voit dans les champs un arbriſſeau debile
Qui ſans l'heureux appui qui le tient attaché,
Languiroit triſtement ſur la terre couché.
Ce n'eſt pas que ma plume injuſte & temeraire,
Veüille blâmer en eux le deſſein de Te plaire :
Et parmi tant d'Auteurs, je veux bien l'avoüer,
Apollon en connoiſt qui Te peuvent loüer.
Oui, je ſçai, qu'entre Ceux qui t'adreſſent leurs veilles,
Parmi les Pelletiers on conte des Corneilles.
Mais je ne puis ſouffrir qu'un Eſprit de travers
Qui, pour rimer des mots, penſe faire des vers,
Se donnne en Te loüant une geſne inutile.
Pour chanter un Auguſte, il faut eſtre un Virgile.
Et j'approuve les ſoins du Monarque guerrier, *
Qui ne pouvoit ſouffrir qu'un Artiſan groſſier

* Alexandre.

Entrepriſt de tracer d'une main criminelle,
Un portrait reſervé pour le pinceau d'Apelle.
Moy donc qui connois peu Phebus & ſes douceurs :
Qui ſuis nouveau ſevré ſur le mont des neuf Sœurs :
Attendant que pour Toy l'âge ait mûri ma Muſe,
Sur de moindres ſujets je l'exerce & l'amuſe :
Et tandis que Ton bras des peuples redouté,
Va, la foudre à la main, rétablir l'équité,
Et retient les Méchans par la peur des ſupplices :
Moy, la plume à la main, je gourmande les vices,
Et gardant pour moi-meſme une juſte rigueur,
Je confie au papier les ſecrets de mon cœur.
Ainſi, dés qu'une fois ma verve ſe réveille,
Comme on voit au printemps la diligente Abeille,
Qui du butin des fleurs va compoſer ſon miel,
Des ſottiſes du temps je compoſe mon fiel.
Je vais de toutes parts où me guide ma veine,
Sans tenir en marchant une route certaine,
Et, ſans geſner ma plume en ce libre métier,
Je la laiſſe au hazard courir ſur le papier.
Le mal eſt, qu'en rimant, ma Muſe un peu legere
Nomme tout par ſon nom, & ne ſçauroit rien taire.
C'eſt là ce qui fait peur aux Eſprits de ce temps,
Qui tout blancs au dehors, ſont tout noirs au dedans.

Ils tremblent qu'un Cenſeur, que ſa verve encourage,
Ne vienne en ſes écrits démaſquer leur viſage,
Et foüillant dans leurs mœurs en toute liberté,
N'aille du fond du Puits tirer la verité.
Tous ces gens éperdus au ſeul nom de ſatire,
Font d'abord le procez à quiconque oſe rire.
Ce ſont eux que l'on voit, d'un diſcours inſensé,
Publier dans Paris, que tout eſt renverſé,
Au moindre bruit qui court, qu'un Auteur les menace
De joüer des Bigots la trompeuſe grimace.
Pour eux un tel ouvrage eſt un monſtre odieux;
C'eſt offenſer les loix, c'eſt s'attaquer aux Cieux:
Mais bien que d'un faux zele ils maſquẽt leur foibleſſe,
Chacun voit qu'en effet la Verité les bleſſe.
En vain d'un lâche orgueil leur eſprit revêtu
Se couvre du manteau d'une auſtere vertu:
Leur cœur qui ſe connoiſt, & qui fuit la lumiere,
S'il ſe mocque de Dieu, craint Tartuffe & Moliere.
Mais pourquoy ſur ce point ſans raiſon m'écarter?
GRAND ROI, c'eſt mon défaut, je ne ſçaurois flatter.
Je ne ſçai point au Ciel placer un Ridicule,
D'un Nain faire un Atlas, ou d'un Lâche un Hercule;
Et ſans ceſſe en eſclave à la ſuitte des Grands,
A des Dieux ſans vertu prodiguer mon encens.

On ne me verra point d'une veine forcée,
Meſmes pour Te loüer, déguiſer ma penſée:
Et quelque grand que ſoit Ton pouvoir ſouverain,
Si mon cœur en ces vers ne parloit par ma main,
Il n'eſt eſpoir de biens, ni raiſon, ni maxime,
Qui pût en Ta faveur m'arracher une rime.
Mais lorſque je Te voi, d'une ſi noble ardeur,
T'appliquer ſans relâche aux ſoins de Ta grandeur,
Faire honte à ces Rois que le travail étonne:
Et qui ſont accablez du faix de leur Couronne:
Quand je voi Ta ſageſſe, en ſes juſtes projets,
D'une heureuſe abondance enrichir Tes ſujets;
Fouler aux pieds l'orgueil & du Tage & du Tibre,
Nous faire de la mer une campagne libre;
Et Tes braves Guerriers, ſecondant Ton grand cœur,
Rendre à l'Aigle éperdu ſa premiere vigueur:
La France ſous Tes loix maiſtriſer la Fortune;
Et nos vaiſſeaux domtant l'un & l'autre Neptune;
Nous aller chercher l'or malgré l'onde & le vent,
Aux lieux où le Soleil le forme en ſe levant:
Alors, ſans conſulter ſi Phebus l'en avouë,
Ma Muſe toute en feu me prévient & Te louë.
Mais bien-toſt la Raiſon arrivant au ſecours,
Vient d'un ſi beau projet interrompre le cours,

Et me fait concevoir ; quelque ardeur qui m'emporte,
Que je n'ai ni le ton, ni la voix aſſez forte.
Auſſi-toſt je m'effraye, & mon eſprit troublé
Laiſſe là le fardeau dont il eſt accablé :
Et ſans paſſer plus loin, finiſſant mon ouvrage,
Comme un Pilote en mer qu'épouvante l'orage,
Dés que le bord paroiſt, ſans ſonger où je ſuis,
Je me ſauve à la nage, & j'aborde où je puis.

SATIRE I.

DAMON ce grand Auteur, dont la Muſe fertile
Amuſa ſi long-temps & la Cour & la Ville :
Mais qui n'eſtant vétu que de ſimple bureau,
Paſſe l'été ſans linge, & l'hyver ſans manteau :
Et de qui le corps ſec, & la mine affamée,
N'en ſont pas mieux refaits pour tant de renommée :
Las de perdre en rimant & ſa peine & ſon bien,
D'emprunter en tous lieux, & de ne gagner rien,
Sans habit, ſans argent, ne ſçachant plus que faire,
Vient de s'enfuir chargé de ſa ſeule miſere ;
Et bien loin des Sergens, des Clercs & du Palais,
Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais ;
Sans attendre qu'icy la Juſtice ennemie
L'enferme en un cachot le reſte de ſa vie ;
Ou que d'un bonnet vert le ſalutaire affront
Flétriſſe les lauriers qui luy couvrent le front.

Mais le jour qu'il partit, plus défait & plus blême
Que n'eſt un Pénitent ſur la fin d'un Carême,
La colere dans l'ame, & le feu dans les yeux,
Il diſtila ſa rage en ces triſtes adieux.
Puiſqu'en ce Lieu jadis aux Muſes ſi commode,
Le merite & l'eſprit ne ſont plus à la mode,
Qu'un Poëte, dit-il, s'y voit maudit de Dieu,
Et qu'ici la Vertu n'a plus ni feu ni lieu;
Allons du moins chercher quelque antre ou quelque roche,
D'où jamais ni l'Huiſſier, ni le Sergent n'approche;
Et ſans laſſer le Ciel par des vœux impuiſſans,
Mettons-nous à l'abri des injures du temps.
Tandis que libre encor, malgré les deſtinées,
Mon corps n'eſt point courbé ſous le faix des années:
Qu'on ne voit point mes pas ſous l'âge chanceler,
Et qu'il reſte à la Parque encor dequoy filer.
C'eſt là dans mon malheur le ſeul conſeil à ſuivre.
Que George vive ici, puiſque George y ſçait vivre,
Qu'un million comptant par ſes fourbes acquis,
De Clerc jadis Laquais a fait Comte & Marquis.
Que Jaquin vive ici, dont l'adreſſe funeſte
A plus cauſé de maux que la guerre & la peſte,
Qui de ſes revenus écrits par alphabet,
Peut fournir aiſément un Calepin complet,

Qu'il regne dans ces lieux, il a droit de s'y plaire.
Mais moi, vivre à Paris; Eh, qu'y voudrois-je faire?
Je ne ſçay ni tromper, ni feindre, ni mentir,
Et quand je le pourois, je n'y puis conſentir.
Je ne ſcai point en lâche eſſuyer les outrages
D'un Faquin orgueilleux qui vous tient à ſes gages;
De mes Sonnets flatteurs laſſer tout l'univers,
Et vendre au plus offrant mon encens & mes vers.
Pour un ſi bas employ ma Muſe eſt trop altiere.
Je ſuis ruſtique & fier, & j'ai l'ame groſſiere.
Je ne puis rien nommer, ſi ce n'eſt par ſon nom.
J'appelle un chat un chat, & Rolet un frippon.
De ſervir un Amant, je n'en ay pas l'adreſſe.
J'ignore ce grand art qui gagne une maîtreſſe,
Et je ſuis à Paris, triſte, pauvre & reclus,
Ainſi qu'un corps ſans ame ou devenu perclus.
Mais pourquoi, dira-t-on, cette vertu ſauvage,
Qui court à l'hoſpital, & n'eſt plus en uſage?
La richeſſe permet une juſte fierté;
Mais il faut eſtre ſouple avec la pauvreté.
C'eſt par là qu'un Auteur, que preſſe l'indigence,
Peut des aſtres malins corriger l'influence,
Et que le Sort burleſque, en ce ſiecle de fer,
D'un Pédant, quand il veut, ſçait faire un Duc & Pair.

Ainſi de la Vertu la Fortune ſe jouë.
Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de ſa roüe,
Qu'on verroit de couleurs bizarrement orné,
Conduire le carroſſe où l'on le voit traîné,
Si dans les droits du Roi ſa funeſte ſcience,
Par deux ou trois avis n'euſt ravagé la France.
Je ſçay qu'un juſte effroy l'éloignant de ces lieux,
L'a fait pour quelques mois diſparoiſtre à nos yeux:
Mais envain pour un temps une taxe l'exile:
On le verra bien-toſt pompeux en cette ville,
Marcher encor chargé des dépoüilles d'autruy,
Et joüir du Ciel meſme irrité contre luy.
Tandis que Colletet crotté juſqu'à l'échine,
S'en va chercher ſon pain de cuiſine en cuiſine:
Sçavant en ce métier ſi cher aux beaux Eſprits,
Dont Monmaur autrefois fit leçon dans Paris.
Il eſt vray que du Roy la bonté ſecourable
Jette enfin ſur la Muſe un regard favorable,
Et reparant du ſort l'aveuglement fatal,
Va tirer deſormais Phebus de l'hoſpital.
On doit tout eſperer d'un Monarque ſi juſte.
Mais ſans un Mecenas, à quoy ſert un Auguſte?
Et fait comme je ſuis, au ſiecle d'aujourd'huy,
Qui voudra s'abaiſſer à me ſervir d'appuy?

Et puis, comment percer cette foule effroyable
De Rimeurs affamez dont le nombre l'accable ?
Qui, dés que ſa main s'ouvre, y courent les premiers,
Et raviſſent un bien qu'on devoit au derniers.
Comme on voit les Frelons, troupe lâche & ſterile ;
Aller piller le miel que l'Abeille diſtile.
Ceſſons donc d'aſpirer à ce prix tant vanté,
Que donne la faveur à l'importunité.
Saint-Amand n'eut du ciel que ſa veine en partage ;
L'habit qu'il eut ſur luy, fut ſon ſeul heritage :
Un lit & deux placets compoſoient tout ſon bien,
Ou, pour en mieux parler, Saint-Amand n'avoit rien ;
Mais quoy, las de traîner une vie importune
Il engagea ce rien pour chercher la Fortune,
Et tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour,
Conduit d'un vain eſpoir il parut à la Cour.
Qu'arriva-t-il enfin de ſa Muſe abuſée ?
Il en revint couvert de honte & de riſée ;
Et la Fiévre au retour terminant ſon deſtin,
Fit par avance en luy ce qu'auroit fait la Faim.
Un Poëte à la Cour fut jadis à la mode :
Mais des Fous aujourd'huy c'eſt le plus incommode :
Et l'Eſprit le plus beau, l'Auteur le plus poly,
N'y parviendra jamais au ſort de l'Angely.

Faut-il donc deſormais joüer un nouveau rôle ?
Dois-je, las d'Apollon, recourir à Bartole,
Et feüilletant Loüet alongé par Brodeau,
D'une robbe à long plis balayer le Barreau ?
Mais à ce ſeul penſer, je ſens que je m'égare,
Moi ? que j'aille crier dans ce païs barbare,
Où l'on voit tous les jours l'Innocence aux abois
Errer dans les détours d'un Dédale de lois,
Et dans l'amas confus des chicanes énormes,
Ce qui fut blanc au fond rendu noir par les formes ;
Où Patru gagne moins qu'Uot & Le Mazier,
Et dont les Cicerons ſe font chez Pé-Fournier ?
Avant qu'un tel deſſein m'entre dans la penſée ;
On poura voir la Seine à la Saint Jean glacée,
Arnauld à Charenton devenir Huguenot,
Saint-Sorlin Janſeniſte, & Saint-Pavin bigot.
Quittons donc pour jamais une Ville importune ;
Où l'Honneur eſt en guerre avecque la Fortune :
Où le Vice orgueilleux s'érige en Souverain,
Et va la mitre en teſte & la croſſe à la main :
Où la Science triſte, affreuſe & délaiſſée,
Eſt par tout des bons lieux comme infame chaſſée ;
Où le ſeul art en vogue eſt l'art de bien voler :
Où tout me choque ; Enfin, où . . . je n'oſe parler.

Et quel Homme ſi froid ne ſeroit plein de bile,
A l'aſpect odieux des mœurs de cette Ville ?
Qui pouroit les ſouffrir ? & qui, pour les blâmer,
Malgré Muſe & Phebus n'apprendroit à rimer ?
Non, non, ſur ce ſujet, pour écrire avec grace,
Il ne faut point monter au ſommet du Parnaſſe,
Et ſans aller rêver dans le double Vallon,
La colere ſuffit, & vaut un Apollon.
Tout beau, dira quelqu'un, vous entrez en furie.
A quoi bon ces grands mots? Doucement, je vous prie,
Ou bien montez en Chaire, & là, comme un Docteur,
Allez de vos ſermons endormir l'Auditeur.
C'eſt là que bien ou mal, on a droit de tout dire.
Ainſi parle un Eſprit qu'irrite la Satire,
Qui contre ſes defauts croit eſtre en ſeureté,
En raillant d'un Cenſeur la triſte auſterité :
Qui fait l'homme intrepide, & tremblant de foibleſſe,
Attend pour croire en Dieu que la fiévre le preſſe ;
Et toûjours dans l'orage au Ciel levant les mains,
Dés que l'air eſt calmé, rit des foibles Humains.
Car de penſer alors qu'un Dieu tourne le monde,
Et regle les reſſorts de la machine ronde,
Ou qu'il eſt une vie au delà du trépas,
C'eſt là, tout haut du moins, ce qu'il n'avoûra pas.

Pour moi qu'en ſanté même un autre Monde étonne ;
Qui crois l'ame immortelle, & que c'eſt Dieu qui tonne,
Il vaut mieux, pour jamais me bannir de ce lieu.
Je me retire donc. Adieu, Paris, Adieu.

SATIRE II.

A M. DE MOLIERE.

RAre & fameux Eſprit, dont la fertile veine
Ignore en écrivant le travail & la peine,
Pour qui tient Apollon tous ſes treſors ouverts,
Et qui ſçais à quel coin ſe marquent les bons vers.
Dans les combats d'eſprit ſçavant Maiſtre d'eſcrime,
Enſeigne-moi, Moliere, où tu trouves la rime.
On diroit, quand tu veux, qu'elle te vient chercher.
Jamais au bout du vers on ne te voit broncher;
Et ſans qu'un long détour t'arreſte, ou t'embarraſſe,
A peine as-tu parlé, qu'elle-même s'y place.
Mais moy qu'un vain caprice, une bizarre humeur,
Pour mes pechez, je croi, fit devenir Rimeur:
Dans ce rude métier, où mon eſprit ſe tuë,
Envain pour la trouver, je travaille & je ſuë.
Souvent j'ay beau réver du matin juſqu'au ſoir:
Quand je veux dire *blanc*, la quinteuſe dit *noir*.

Si je

Si je veux d'un Galant dépeindre la figure,
Ma plume pour rimer trouve l'Abbé de Pure :
Si je penſe exprimer un Auteur ſans defaut,
La raiſon dit Virgile, & la rime Quinaut.
Enfin quoique je faſſe, ou que je veüille faire,
La bizarre toûjours vient m'offrir le contraire.
De rage quelquefois ne pouvant la trouver,
Triſte, las, & confus, je ceſſe d'y réver :
Et maudiſſant vingt fois le Demon qui m'inſpire,
Je fais mille ſermens de ne jamais écrire :
Mais quand j'ai bien maudit & Muſes & Phebus,
Je la voi qui paroiſt quand je n'y penſe plus.
Auſſi-toſt, malgré moy, tout mon feu ſe rallume :
Je reprens ſur le champ le papier & la plume,
Et de mes vains ſermens perdant le ſouvenir,
J'attens de vers en vers qu'elle daigne venir.
Encor ſi pour rimer, dans ſa verve indiſcrette,
Ma Muſe au moins ſouffroit une froide epithete :
Je ferois comme un autre, & ſans chercher ſi loin,
J'aurois toûjours des mots pour les coudre au beſoin.
Si je loüois Philis, *En miracles feconde*,
Je trouverois bien-toſt, *A nulle autre ſeconde*,
Si je voulois vanter un objet *Nompareil* ;
Je mettrois à l'inſtant, *Plus beau que le Soleil*.

Enfin parlant toûjours d'*Aſtres* & de *Merveilles*,
De *Chef-d'œuvres des Cieux*, de *Beautez ſans pareilles*,
Avec tous ces beaux mots ſouvent mis au hazard,
Je pourois aiſément, ſans genie, & ſans art,
Et tranſpoſant cent fois & le nom & le verbe,
Dans mes vers recouſus mettre en pieces Malherbe.
Mais mon eſprit tremblant ſur le choix de ſes mots,
N'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos,
Et ne ſçauroit ſouffrir qu'une phraſe inſipide
Vienne à la fin d'un vers remplir la place vuide.
Ainſi recommençant un ouvrage vingt fois,
Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.
Maudit ſoit le premier dont la verve inſenſée
Dans les bornes d'un vers renferma ſa penſée,
Et donnant à ſes mots une étroite priſon,
Voulut avec la rime enchaîner la raiſon.
Sans ce métier fatal au repos de ma vie,
Mes jours pleins de loiſir couleroient ſans envie,
Je n'aurois qu'à chanter, rire, boire d'autant;
Et comme un gras Chanoine, à mon aiſe & content,
Paſſer tranquillement, ſans ſouci, ſans affaire,
La nuit à bien dormir, & le jour à rien faire.
Mon cœur exempt de ſoins, libre de paſſion,
Sçait donner une borne à ſon ambition,

Et fuyant des grandeurs la preſence importune ;
Je ne vais point au Louvre adorer la Fortune.
Et je ſerois heureux, ſi, pour me conſumer,
Un deſtin envieux ne m'avoit fait rimer.
Mais depuis le moment que cette freneſie ;
De ſes noires vapeurs troubla ma fantaiſie,
Et qu'un Démon jaloux de mon contentement,
M'inſpira le deſſein d'écrire poliment :
Tous les jours malgré moy, cloüé ſur un ouvrage,
Retouchant un endroit, effaçant une page,
Enfin paſſant ma vie en ce triſte métier,
J'envie en écrivant le ſort de Pelletier.
Bienheureux Scuderi, dont la fertile plume
Peut tous les mois ſans peine enfanter un volume !
Tes écrits, il eſt vrai, ſans art & languiſſans,
Semblent eſtre formez en dépit du bon ſens :
Mais ils trouvent pourtant, quoiqu'on en puiſſe dire,
Un Marchand pour les vendre, & des Sots pour les lire.
Et quand la rime enfin ſe trouve au bout des vers,
Qu'importe que le reſte y ſoit mis de travers ?
Malheureux mille fois, celui dont la manie
Veut aux regles de l'art aſſervir ſon genie !
Un Sot en écrivant fait tout avec plaiſir :
Il n'a point en ſes vers l'embarras de choiſir ;

Et toûjours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement, en ſoi-même il s'admire.
Mais un Eſprit ſublime, en vain veut s'élever
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver:
Et toûjours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaiſt à tout le monde, & ne ſçauroit ſe plaire.
Et Tel, dont en tous lieux chacun vante l'eſprit,
Voudroit pour ſon repos n'avoir jamais écrit.

Toi donc, qui vois les maux où ma Muſe s'abîme,
De grace, enſeigne-moy l'art de trouver la rime;
Ou, puiſqu'enfin tes ſoins y ſeroient ſuperflus,
Moliere, enſeigne-moy l'art de ne rimer plus.

SATIRE III.

A. QUEL ſujet inconnu vous trouble & vous altere ?
D'où vous vient aujourd'huy cet air ſombre & ſevere,
Et ce viſage enfin plus paſle qu'un Rentier,
A l'aſpect d'un arreſt qui retranche un quartier ?
Qu'eſt devenu ce teint, dont la couleur fleurie
Sembloit d'ortolans ſeuls, & de biſques nourie,
Où la joye en ſon luſtre attiroit les regards,
Et le vin en rubis brilloit de toutes parts ?
Qui vous a pû plonger dans cette humeur chagrine ?
A-t-on par quelque Edit reformé la cuiſine ?
Ou quelque longue pluye, inondant vos vallons,
A-t-elle fait couler vos Vins & vos melons ?
Répondez donc enfin, ou bien je me retire.

P. Ah! de grace, un moment, ſouffrez que je reſpire.
Je ſorts de chez un Fat, qui, pour m'empoiſonner,
Je penſe, exprés chez luy m'a forcé de diſner.

Je l'avois bien prévû. Depuis prés d'une année,
J'éludois tous les jours ſa pourſuite obſtinée.
Mais hier il m'aborde, & me ſerrant la main,
Ah ! Monſieur, m'a-t-il dit, je vous attens demain.
N'y manquez pas au moins. J'ay quatorze bouteilles
D'un vin vieux ... Boucingo n'en a point de pareilles :
Et je gagerois bien que chez le Commandeur,
Villandry priſeroit ſa ſéve, & ſa verdeur.
Moliere avec Tartuffe * y doit joüer ſon rôle :
Et Lambert, * qui plus eſt, m'a donné ſa parole.
C'eſt tout dire en un mot, & vous le connoiſſez.
Quoy Lambert? Oüi, Lambert. A demain. C'eſt aſſez.
Ce matin donc, ſéduit par ſa vaine promeſſe
J'y cours, midy ſonnant, au ſortir de la Meſſe.
A peine eſtois-je entré, que ravy de me voir,
Mon Homme en m'embraſſant, m'eſt venu recevoir,
Et montrant à mes yeux une allegreſſe entiere,
Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Moliere :
Mais puiſque je vous voy, je me tiens trop content.
Vous eſtes un brave homme : Entrez. On vous attend.
A ces mots, mais trop tard, reconnoiſſant ma faute,
Je le ſuis en tremblant dans une chambre haute,
Où malgré les volets, le Soleil irrité
Formoit un poëſle ardent, au milieu de l'Eſté.

*Le Tartuffe en ce temps-là avoit eſté defendu, & tout le monde vouloit avoir Moliere, pour le luy entendre reciter.

* Lambert le fameux Muſicien eſtoit un fort bon Homme, qui promettoit à tout le monde : mais qui ne venoit jamais.

Le couvert eſtoit mis dans ce lieu de plaiſance.
Où j'ay trouvé d'abord, pour toute connoiſſance,
Deux nobles Campagnards grands lecteurs de Romans,
Qui m'ont dit tout Cyrus dans leurs longs complimens.
J'enrageois. Cependant on apporte un potage.
Un coq y paroiſſoit en pompeux équipage,
Qui changeant ſur ce plat & d'eſtat & de nom,
Par tous les Conviez s'eſt appellé chappon.
Deux aſſiettes ſuivoient, dont l'une eſtoit ornée
D'une langue en ragouſt de perſil couronnée :
L'autre d'un godiveau tout brûlé par dehors,
Dont un beure gluant inondoit tous les bords.
On s'aſſied : mais d'abord noſtre Troupe ſerrée
Tenoit à peine autour d'une table quarrée,
Où chacun, malgré ſoy, l'un ſur l'autre porté,
Faiſoit un tour à gauche, & mangeoit de coſté.
Jugez en cet eſtat, ſi je pouvois me plaire,
Moy qui ne conte rien ni le vin, ni la chere ;
Si l'on n'eſt plus au large aſſis en un feſtin,
Qu'aux ſermons de Caſſaigne, ou de l'Abbé Cotin.
Noſtre Hoſte, cependant, s'adreſſant à la Troupe :
Que vous ſemble, a-t-il dit, du gouſt de cette ſoupe ?
Sentez-vous le citron, dont on a mis le jus,
Avec des jaunes d'œufs meſlez dans du verjus ?

Ma foy, vive Mignot, & tout ce qu'il appreſte !
Les cheveux cependant me dreſſoient à la teſte :
Car Mignot, c'eſt tout dire, & dans le monde entier,
Jamais empoiſonneur ne ſçeut mieux ſon métier.
J'approuvois tout pourtant de la mine & du geſte ;
Penſant qu'au moins le vin dûſt reparer le reſte.
Pour m'en éclaircir donc, j'en demande. Et d'abord,
Un Laquais effronté m'apporte un rouge bord,
D'un Auvernat fumeux, qui mêlé de Lignage,
Se vendoit chez Crenet, pour vin de l'Hermitage ;
Et qui rouge & vermeil, mais fade & doucereux,
N'avoit rien qu'un gouſt plat, & qu'un déboire affreux.
A peine ay-je ſenti cette liqueur traîtreſſe,
Que de ces vins meſlez j'ay reconnu l'adreſſe.
Toutefois avec l'eau que j'y mets à foiſon,
J'eſperois adoucir la force du poiſon.
Mais qui l'auroit penſé ? pour comble de diſgrace,
Par le chaud qu'il faiſoit nous n'avions point de glace.
Point de glace, bon Dieu ! dans le fort de l'Eſté !
Au mois de Juin ! Pour moy, j'eſtois ſi tranſporté,
Que donnant de fureur tout le feſtin au Diable,
Je me ſuis veu vingt fois preſt à quitter la table ;
Et dûſt-on m'appeller & fantaſque & bouru,
J'allois ſortir enfin, quand le roſt a paru.

Sur

Sur un liévre flanqué de ſix poulets étiques,
S'élevoient trois lapins, animaux domeſtiques,
Qui dés leur tendre enfance élevez dans Paris,
Sentoient encor le chou dont ils furent nouris.
Autour de cet amas de viandes entaſſées,
Regnoit un long cordon d'aloüetes preſſées:
Et ſur les bords du plat, ſix pigeons étalez
Preſentoient pour renfort leurs ſqueletes brûlez.
A coſté de ce plat paroiſſoient deux ſalades,
L'une de pourpier jaune, & l'autre d'herbes fades;
Dont l'huile de fort loin ſaiſiſſoit l'odorat,
Et nageoit dans des flots de vinaigre roſat.
Tous mes Sots à l'inſtant changeant de contenance,
Ont loüé du feſtin la ſuperbe ordonnance:
Tandis que mon Faquin, qui ſe voyoit priſer,
Avec un ris moqueur les prioit d'excuſer.
Sur tout certain Hableur, à la gueule affamée,
Qui vint à ce feſtin, conduit par la fumée,
Et qui s'eſt dit Profés dans l'ordre des Coſteaux, *
A fait en bien mangeant, l'éloge des morceaux.
Je riois de le voir, avec ſa mine étique,
Son rabat jadis blanc, & ſa perruque antique,
En lapins de garenne ériger nos clapiers,
Et nos pigeons Cauchois en ſuperbes ramiers;

* *Ce nom fut donné à trois grands Seigneurs tenant table, qui eſtoient partagez ſur l'eſtime qu'on devoit faire des vins des côteaux des environs de Reims. Ils avoiẽt chacun leurs partiſans.*

Et pour flatter noſtre Hoſte, obſervant ſon viſage,
Compoſer ſur ſes yeux, ſon geſte & ſon langage.
Quand noſtre Hoſte charmé, m'aviſant ſur ce point,
Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point?
Je vous trouve aujourd'huy l'ame toute inquiette,
Et les morceaux entiers reſtent ſur vôtre aſſiette.
Aimez-vous la muſcade? On en a mis par tout.
Ah! Monſieur, ces poulets ſont d'un merveilleux goût.
Ces pigeons ſont dodus, mangez ſur ma parole.
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche & molle.
Ma foy, tout eſt paſſable, il le faut confeſſer;
Et Mignot aujourd'huy s'eſt voulu ſurpaſſer.
Quand on parle de ſauſſe il faut qu'on y raffine.
Pour moy, j'aime ſur tout que le poivre y domine:
J'en ſuis fourni, Dieu ſçait, & j'ai tout Pelletier
Roulé dans mon office en cornets de papier.
A tous ces beaux diſcours, j'eſtois comme une pierre,
Ou comme la Statuë eſt au feſtin de Pierre;
Et ſans dire un ſeul mot, j'avalois au hazard,
Quelque aîle de poulet, dont j'arrachois le lard.
Cependant mon Hableur, avec une voix haute,
Porte à mes Campagnards la ſanté de noſtre Hoſte:
Qui tous deux pleins de joye, en jettant un grand cri,
Avec un rouge bord acceptent ſon deffi.

Un ſi galant exploit réveillant tout le monde,
On a porté par tout des verres à la ronde,
Où les doigts des Laquais dans la craſſe tracez
Témoignoient par écrit qu'on les avoit rincez.
Quand un des Conviez, d'un ton mélancolique,
Lamentant triſtement une chanſon bachique;
Tous mes Sots à la fois ravis de l'écouter,
Détonnant de concert, ſe mettent à chanter.
La Muſique ſans doute eſtoit rare & charmante:
L'un traîne en longs fredons une voix glapiſſante,
Et l'autre l'appuyant de ſon aigre fauſſet,
Semble un violon faux qui jure ſous l'archet.
Sur ce point, un jambon d'aſſez maigre apparence,
Arrive ſous le nom de jambon de Mayence.
Un Valet le portoit, marchant à pas contez,
Comme un Recteur ſuivi des quatre Facultez.
Deux Marmitons craſſeux reveſtus de ſerviettes,
Luy ſervoient de Maſſiers, & portoient deux aſſiettes,
L'une de champignons, avec des ris de veau,
Et l'autre de pois verds, qui ſe noyoient dans l'eau.
Un ſpectacle ſi beau ſurprenant l'aſſemblée,
Chez tous les Conviez la joye eſt redoublée:
Et la troupe à l'inſtant, ceſſant de fredonner,
D'un ton gravement fou s'eſt miſe à raiſonner.

Le vin au plus müet fourniſſant des paroles,
Chacun a debité ſes maximes frivoles,
Reglé les intereſts de chaque Potentat,
Corrigé la Police, & reformé l'Eſtat;
Puis de là s'embarquant dans la nouvelle guerre,
A vaincu la Hollande, ou battu l'Angleterre.
Enfin, laiſſant en paix tous ces peuples divers,
De propos en propos on a parlé de Vers.
Là, tous mes Sots enflez d'une nouvelle audace,
Ont jugé des Auteurs en maiſtres du Parnaſſe.
Mais noſtre Hoſte ſur tout, pour la juſteſſe & l'art,
Elevoit juſqu'au Ciel Theophile & Ronſard.
Quand un des Campagnards relevant ſa mouſtache,
Et ſon feutre à grands poils ombragé d'un pennache,
Impoſe à tous ſilence, & d'un ton de Docteur,
Morbleu, dit-il, la Serre eſt un charmant Auteur!
Ses vers ſont d'un beau ſtile, & ſa proſe eſt coulante.
La Pucelle eſt encore une œuvre bien galante,
Et je ne ſçay pourquoy je baaille en la liſant.
Le Païs ſans mentir, eſt un bouffon plaiſant:
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.
Ma foy, le jugement ſert bien dans la lecture.
A mon gré, le Corneille eſt joli quelquefois.
En verité pour moy, j'aime le beau François.

Je ne ſçay pas pourquoy l'on vante l'Alexandre :
Ce n'eſt qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre :
Les Heros chez Quinaut parlent bien autrement,
Et juſqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.
On dit qu'on l'a drapé dans certaine ſatire, [dire,
Qu'un jeune Homme... Ah ! je ſçai ce que vous voulez
A répondu noſtre Hoſte, *Un Auteur ſans defaut,*
La Raiſon dit Virgile, & la Rime Quinaut.
Juſtement. A mon gré, la piece eſt aſſez plate :
Et puis blâmer Quinaut... Avez-vous vû l'Aſtrate ?
C'eſt là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
Sur tout *l'Anneau Royal* me ſemble bien trouvé.
Son ſujet eſt conduit d'une belle maniere,
Et chaque acte en ſa piece eſt une piece entiere :
Je ne puis plus ſouffrir ce que les autres font.
Il eſt vray que Quinaut eſt un Eſprit profond ;
A repris certain Fat, qu'à ſa mine diſcrete
Et ſon maintien jaloux j'ay reconnu Poëte :
Mais il en eſt pourtant, qui le pouroient valoir.
Ma foy ce n'eſt pas vous qui nous le ferez voir,
A dit mon Campagnard avec une voix claire,
Et déja tout boüillant de vin & de colere.
Peut-eſtre, a dit l'Auteur paſliſſant de couroux,
Mais vous, pour en parler vous y connoiſſez-vous ?

Mieux que vous mille fois, dit le Noble en furie.
Vous ? Mon Dieu, mêlez-vous de boire je vous prie,
A l'Auteur ſur le champ aigrement reparti.
Je ſuis donc un Sot ? Moy ? vous en avez menti,
Reprend le Campagnard, & ſans plus de langage,
Luy jette pour déffi ſon aſſiette au viſage.
L'autre eſquive le coup, & l'aſſiette volant
S'en va frapper le mur & revient en roulant.
A cet affront, l'Auteur ſe levant de la table.
Lance à mon Campagnard un regard effroyable :
Et chacun vainement ſe ruant entre-deux,
Nos Braves s'acrochant ſe prennent aux cheveux,
Auſſi-toſt ſous leurs pieds les tables renverſées,
Font voir un long débris de bouteilles caſſées :
Envain à lever tout les Valets ſont fort prompts,
Et les ruiſſeaux de vin coulent aux environs.
Enfin, pour arreſter cette lutte barbare,
De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les ſepare,
Et leur premiere ardeur paſſant en un moment,
On a parlé de paix & d'accommodement.
Mais tandis qu'à l'envi tout le monde y conſpire,
J'ay gagné doucement la porte ſans rien dire,
Avec un bon ſerment, que ſi pour l'avenir,
En pareille cohuë on me peut retenir,

Je conſens de bon cœur, pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moy deviennent vins de Brie,
Qu'à Paris le gibier manque tous les hyvers,
Et qu'à peine au mois d'Aouſt l'on mange des pois vers.

SATIRE IV.

A MONSIEUR L'ABBE'

LE VAYER.

D'Où vient, cher le Vayer, que l'Homme le moins ſage
Croit toûjours ſeul avoir la ſageſſe en partage :
Et qu'il n'eſt point de Fou, qui par belles raiſons
Ne loge ſon voiſin aux Petites-Maiſons ?
Un Pédant enyvré de ſa vaine ſcience,
Tout heriſſé de Grec tout bouffi d'arrogance,
Et qui de mille Auteurs retenus mot pour mot,
Dans ſa teſte entaſſez, n'a ſouvent fait qu'un Sot,
Croit qu'un livre fait tout, & que ſans Ariſtote
La raiſon ne voit gouſte, & le bon ſens radote.
D'autre part un Galant, de qui tout le métier
Eſt de courir ce jour de quartier en quartier,

Et d'aller à l'abry d'une perruque blonde,
De ſes froides douceurs fatiguer le beau monde,
Condamne la ſcience, & blâmant tout écrit,
Croit qu'en luy l'ignorance eſt un titre d'eſprit:
Que c'eſt des gens de Cour le plus beau privilege,
Et renvoye un Sçavant dans le fond d'un college.
Un Bigot orgueilleux, qui dans ſa vanité,
Croit duper juſqu'à Dieu par ſon zele affecté,
Couvrant tous ſes défauts d'une ſainte apparence,
Damne tous les Humains de ſa pleine puiſſance.
Un Libertin d'ailleurs, qui ſans ame & ſans foy,
Se fait de ſon plaiſir une ſuprême loy,
Tient que ces vieux propos, de démons & de flammes,
Sont bons pour eſtonner des enfans & des femmes;
Que c'eſt s'embarraſſer de ſoucis ſuperflus,
Et qu'enfin tout Devot a le cerveau perclus.
En un mot qui voudroit épuiſer ces matieres,
Peignant de tant d'eſprits les diverſes manieres:
Il compteroit plûtoſt, combien dans un Printemps,
Deſnaud & l'antimoine ont fait mourir de gens:
Et combien la Neveu devant ſon mariage,
A de fois au public vendu ſon P * * *.
Mais, ſans errer envain dans ces vagues propos,
Et pour rimer ici ma penſée en deux mots;

N'en déplaiſe à ces Fous nommez Sages de Grece ;
En ce monde il n'eſt point de parfaite ſageſſe.
Tous les hommes ſont fous: & malgré tous leurs ſoins,
Ne different entre Eux que du plus & du moins.
Comme on voit qu'en un bois, que cent routes ſeparent,
Les voyageurs ſans guide aſſez ſouvent s'égarent ;
L'un à droit, l'autre à gauche, & courant vainement,
La meſme erreur les fait errer diverſement.
Chacun ſuit dans le monde une route incertaine,
Selon que ſon erreur le joüe & le promene ;
Et Tel y fait l'habile & nous traite de fous,
Qui ſous le nom de ſage eſt le plus fou de tous.
Mais quoy que ſur ce point la Satire publie,
Chacun veut en ſageſſe ériger ſa folie,
Et ſe laiſſant regler à ſon eſprit tortu,
De ſes propres defauts ſe fait une vertu.
Ainſi, cela ſoit dit pour qui veut ſe connaître,
Le plus ſage eſt celuy qui ne penſe point l'eſtre :
Qui toûjours pour un autre enclin vers la douceur,
Se regarde ſoy-meſme en ſevere Cenſeur,
Rend à tous ſes defauts une exacte juſtice,
Et fait ſans ſe flatter le procés à ſon vice.
Mais chacun pour ſoy-meſme eſt toûjours indulgent.
Un Avare idolâtre, & fou de ſon argent,

Rencontrant la diſette au ſein de l'abondance,
Appelle ſa folie une rare prudence,
Et met toute ſa gloire, & ſon ſouverain bien,
A groſſir un tréſor qui ne luy ſert de rien.
Plus il le voit accrû, moins il en ſçait l'uſage.
Sans mentir, l'avarice eſt un étrange rage
Dira cet autre Fou non moins privé de ſens,
Qui jette, furieux, ſon bien à tous venans,
Et dont l'ame inquiete à ſoy-meſme importune,
Se fait un embarras de ſa bonne fortune.
Qui des deux en effet eſt le plus aveuglé?
L'un & l'autre à mon ſens ont le cerveau troublé,
Répondra chez Fredoc, ce Marquis ſage & prude,
Et qui ſans ceſſe au jeu, dont il fait ſon étude,
Attendant ſon deſtin, d'un quatorze ou d'un ſept,
Voit ſa vie ou ſa mort ſortir de ſon cornet.
Que ſi d'un ſort fâcheux la maligne inconſtance
Vient par un coup fatal faire tourner la chance:
Vous le verrez bien-toſt les cheveux heriſſez,
Et les yeux vers le Ciel de fureur élancez,
Ainſi qu'un Poſſedé que le Preſtre exorciſe,
Feſter dans ſes ſermens tous les Saints de l'Egliſe.
Qu'on le lie, ou je crains, à ſon air furieux,
Que ce nouveau Titan n'eſcalade les Cieux.

Mais laiſſons-le plûtoſt en proye à ſon caprice,
Sa folie, auſſi-bien, luy tient lieu de ſupplice.
Il eſt d'autres erreurs, dont l'aimable poiſon
D'un charme bien plus doux enyvre la raiſon :
L'eſprit dans ce nectar heureuſement s'oublie.
Chapelain veut rimer, & c'eſt là ſa folie.
Mais bien que ſes durs vers d'epithetes enflez,
Soient des moindres Grimauds chez Ménage ſiflez :
Luy-meſme il s'applaudit, & d'un eſprit tranquille,
Prend le pas au Parnaſſe au deſſus de Virgile.
Que feroit-il, helas ! ſi quelque Audacieux
Alloit pour ſon malheur luy déſiller les yeux :
Luy faiſant voir ces vers & ſans force & ſans graces,
Montez ſur deux grands mots, comme ſur deux échaſſes,
Ces termes ſans raiſon l'un de l'autre écartez,
Et ces froids ornemens à la ligne plantez ?
Qu'il maudiroit le jour où ſon ame inſenſée
Perdit l'heureuſe erreur qui charmoit ſa penſée !
Jadis certain Bigot, d'ailleurs homme ſenſé,
D'un mal aſſez bizarre eut le cerveau bleſſé :
S'imaginant ſans ceſſe, en ſa douce manie,
Des Eſprits bien-heureux entendre l'harmonie.
Enfin un Medecin fort expert en ſon art,
Le guerit par adreſſe, ou plûtoſt par hazard.

Mais voulant de ſes ſoins exiger le ſalaire :
Moi ? vous payer ? luy dit le Bigot en colere,
Vous, dont l'art infernal, par des ſecrets maudits,
En me tirant d'erreur m'ôte du Paradis.

J'approuve ſon courroux. Car, puiſqu'il faut le dire,
Souvent de tous nos maux la Raiſon eſt le pire.
C'eſt Elle qui farouche, au milieu des plaiſirs,
D'un remords importun vient brider nos deſirs.

La Fâcheuſe a pour nous des rigueurs ſans pareilles;
C'eſt un Pedant qu'on a ſans ceſſe à ſes oreilles,
Qui toûjours nous gourmande, & loin de nous toucher,
Souvent, comme Joly, perd ſon temps à preſcher.
Envain certains Rêveurs nous l'habillent en reine,
Veulent ſur tous nos ſens la rendre ſouveraine,
Et s'en formant en terre une divinité,
Penſent aller par Elle à la felicité.
C'eſt Elle, diſent-ils, qui nous montre à bien vivre.
Ces diſcours, il eſt vrai, ſont fort beaux dans un livre,
Je les eſtime fort : mais je trouve en effet,
Que le plus fou ſouvent eſt le plus ſatisfait.

SATIRE V.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE DANGEAU.

LA Nobleſſe, Dangeau, n'eſt pas une chimere;
Quand ſous l'étroite loi d'une vertu ſevere,
Un homme iſſu d'un ſang fecond en Demi-Dieux,
Suit, comme toy, la trace où marchoient ſes ayeux.
Mais je ne puis ſouffrir qu'un Fat, dont la molleſſe
N'a rien pour s'appuier qu'une vaine nobleſſe,
Se pare inſolemment du merite d'autruy,
Et me vante un honneur qui ne vient pas de Luy.
Je veux que la valeur de ſes ayeux antiques,
Ait fourni de matiere aux plus vieilles chroniques,

Et que l'un des Capets, pour honorer leur nom,
Ait de trois fleurs de lys doté leur écuſſon.
Que ſert ce vain amas d'une inutile gloire ?
Si de tant de Heros celebres dans l'Hiſtoire,
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'Univers,
Que de vieux parchemins qu'ont épargnez les vers :
Si tout ſorti qu'il eſt d'une ſource divine,
Son cœur dément en luy ſa ſuperbe origine :
Et n'ayant rien de grand qu'une ſotte fierté,
S'endort dans une lâche & molle oiſiveté ?
Cependant, à le voir avec tant d'arrogance,
Vanter le faux éclat de ſa haute naiſſance ;
On diroit que le Ciel eſt ſoûmis à ſa loi,
Et que Dieu l'a paiſtri d'autre limon que moi.
Dites-nous, grand Heros, Eſprit rare & ſublime,
Entre tant d'Animaux, qui ſont ceux qu'on eſtime ?
On fait cas d'un Courſier, qui fier & plein de cœur,
Fait paroître en courant ſa boüillante vigueur :
Qui jamais ne ſe laſſe, & qui dans la carriere
S'eſt couvert mille fois d'une noble pouſſiere :
Mais la poſterité d'Alfane & de Bayard,
Quand ce n'eſt qu'une roſſe, eſt venduë au hazard,
Sans reſpect des ayeux dont elle eſt deſcenduë,
Et va porter la malle, ou tirer la charuë.

Pourquoy donc voulez-vous que par un ſot abus,
Chacun reſpecte en vous un honneur qui n'eſt plus ?
On ne m'ébloüit point d'une apparence vaine.
La vertu, d'un cœur noble eſt la marque certaine.
Si vous eſtes ſorti de ces Heros fameux,
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
Ce zele pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
Reſpectez-vous les loix ? Fuyez-vous l'injuſtice ?
Sçavez-vous pour la gloire oublier le repos ?
Et dormir en plein champ le harnois ſur le dos ?
Je vous connois pour Noble à ces illuſtres marques.
Alors ſoyez iſſu des plus fameux Monarques ;
Venez de mille ayeux ; & ſi ce n'eſt aſſez,
Feüilletez à loiſir tous les ſiecles paſſez,
Voyez de quel Guerrier il vous plaiſt de deſcendre ;
Choiſiſſez de Ceſar, d'Achille, ou d'Alexandre :
Envain un faux Cenſeur voudroit vous dementir,
Et ſi vous n'en ſortez, vous en devez ſortir.
Mais fuſſiez-vous iſſu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une baſſeſſe indigne ;
Ce long amas d'ayeux que vous diffamez tous,
Sont autant de témoins qui parlent contre vous ;
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie,
Ne ſert plus que de jour à voſtre ignominie.

Envain

Envain tout fier d'un ſang que vous des-honnorez,
Vous dormez à l'abri de ces noms reverez.
Envain vous vous couvrez des vertus de vos Peres:
Ce ne ſont à mes yeux que de vaines chimeres.
Je ne voi rien en vous qu'un lâche, un impoſteur,
Un traiſtre, un ſcelerat, un perfide, un menteur,
Un fou, dont les accés vont juſqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illuſtre une branche pourie.
Je m'emporte peut-eſtre, & ma Muſe en fureur
Verſe dans ſes diſcours trop de fiel & d'aigreur.
Il faut avec les Grands un peu de retenuë.
Hé bien, je m'adoucis. Vôtre race eſt connuë.
Depuis quand? Répondez. Depuis mille ans entiers;
Et vous pouvez fournir deux fois ſeize quartiers.
C'eſt beaucoup: Mais enfin les preuves en ſont claires,
Tous les livres ſont pleins des titres de vos Peres;
Leurs noms ſont échappez du naufrage des temps:
Mais qui m'aſſurera, qu'en ce long cercle d'ans,
A leurs fameux Epoux vos Ayeules fideles,
Aux douceurs des Galands furent toûjours rebelles?
Et comment ſçavez-vous, ſi quelque Audacieux
N'a point interrompu le cours de vos Ayeux;
Et ſi leur ſang tout pur avecque leur nobleſſe,
Eſt paſſé juſqu'à vous de Lucrece en Lucrece?

Que maudit ſoit le jour, où cette vanité
Vint ici de nos mœurs ſoüiller la pureté !
Dans les temps bienheureux du monde en ſon enfance
Chacun mettoit ſa gloire en ſa ſeule innocence.
Chacun vivoit content, & ſous d'égales loix.
Le Merite y faiſoit la nobleſſe & les Rois;
Et ſans chercher l'appui d'une naiſſance illuſtre,
Un Heros de ſoi-même empruntoit tout ſon luſtre.
Mais enfin, par le temps le Merite avili
Vit l'honneur en roture, & le vice annobli :
Et l'Orgueil d'un faux titre appuyant ſa foibleſſe,
Maîtriſa les Humains ſous le nom de Nobleſſe.
De là vinrent en foule & Marquis & Barons.
Chacun pour ſes vertus n'offrit plus que des noms.
Auſſi-toſt maint Eſprit fecond en réveries,
Inventa le blazon avec les armoiries;
De ſes termes obſcurs fit un langage à part,
Compoſa tous ces mots de *Cimier* & d'*Ecart*,
De *Pal*, de *Contrepal*, de *Lambel*, & de *Face*,
Et tout ce que Segond dans ſon Mercure entaſſe.
Une vaine folie enyvrant la raiſon,
L'Honneur triſte & honteux ne fut plus de ſaiſon.
Alors, pour ſoûtenir ſon rang & ſa naiſſance,
Il falut étaler le luxe & la dépence;

Il faut habiter un ſuperbe palais,
Faire par les couleurs diſtinguer ſes valets :
Et traînant en tous lieux de pompeux équipages
Le Duc & le Marquis ſe reconnut aux Pages.
Bien-toſt, pour ſubſiſter, la Nobleſſe ſans bien
Trouva l'art d'emprunter, & de ne rendre rien ;
Et bravant des Sergens la timide cohorte,
Laiſſa le Creancier ſe morfondre à ſa porte.
Mais pour comble, à la fin le Marquis en priſon
Sous le faix des procés vit tomber ſa maiſon.
Alors, le Noble altier preſſé de l'Indigence,
Humblement du Faquin rechercha l'alliance ;
Avec luy trafiquant d'un nom ſi precieux,
Par un lâche contract vendit tous ſes Ayeux,
Et corrigeant ainſi la fortune ennemie,
Rétablit ſon honneur à force d'infamie.
Car ſi l'éclat de l'or ne releve le ſang,
Envain l'on fait briller la ſplendeur de ſon rang.
L'amour de vos ayeux paſſe en vous pour manie,
Et chacun pour parent vous fuit & vous renie.
Mais quand un Homme eſt riche, il vaut toûjours ſon
Et l'euſt-on vû porter la mandille à Paris, (prix :
N'euſt-il de ſon vrai nom ni titre ni memoire,
D'Hozier luy trouvera cent ayeux dans l'hiſtoire.

Toi donc, qui de merite & d'honneurs revêtu,
Des écueils de la Cour as ſauvé ta vertu,
Dangeau, qui dans le rang où nôtre Roy t'appelle,
Le vois toûjours orné d'une gloire nouvelle,
Et plus brillant par ſoi, que par l'éclat des lis,
Dédaigner tous ces Rois dans la pourpre amollis;
Fuir d'un honteux loiſir la douceur importune:
A ſes ſages conſeils aſſervir la Fortune;
Et de tout ſon bonheur ne devant rien qu'à ſoi,
Montrer à l'Univers ce que c'eſt qu'eſtre Roi.
Si tu veux te couvrir d'un éclat légitime,
Va par mille beaux faits meriter ſon eſtime.
Sers un ſi noble Maiſtre; & fais voir qu'aujourd'huy
Ton Prince a des Sujets qui ſont dignes de lui.

SATIRE VI.

QUI frappe l'air, bon Dieu ! de ces lugubres cris ?
Eſt-ce donc pour veiller qu'on ſe couche à Paris ?
Et quel fâcheux Demon durant les nuits entieres,
Raſſemble ici les chats de toutes les goutieres ?
J'ai beau ſauter du lit plein de trouble & d'effroi,
Je penſe qu'avec eux tout l'Enfer eſt chez moi,
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie ;
L'autre roule ſa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'eſt pas tout encor. Les ſouris & les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats,
Plus importuns pour moi, durant la nuit obſcure,
Que jamais, en plein jour, ne fut l'Abbé de Pure.
Tout conſpire à la fois à troubler mon repos ;
Et je me plains ici du moindre de mes maux.
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voiſinage :

Qu'un affreux Serrurier, que le Ciel en courroux
A fait, pour mes pechez, trop voiſin de chez nous,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il appreſte,
De cent coups de marteau me va fendre la teſte.
J'entens déja par tout les charettes courir,
Les mâçons travailler, les boutiques s'ouvrir:
Tandis que dans les airs mille cloches émuës,
D'un funebre concert font retentir les nuës,
Et ſe mélant au bruit de la greſle & des vents,
Pour honnorer les morts, font mourir les vivans.
Encor je benirois la bonté ſouveraine,
Si le Ciel à ces maux avoit borné ma peine:
Mais ſi ſeul en mon lit je peſte avec raiſon,
C'eſt encor pis vingt fois en quittant la maiſon.
En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la preſſe
D'un peuple d'importuns qui fourmillent ſans ceſſe;
L'un me heurte d'un ais, dont je ſuis tout froiſſé:
Je vois d'un autre coup mon chappeau renverſé.
Là d'un enterrement la funebre ordonnance,
D'un pas lugubre & lent vers l'Egliſe s'avance:
Et plus loin des Laquais, l'un l'autre s'agaçans,
Font aboyer les chiens, & jurer les paſſans.
Des Paveurs en ce lieu me bouchent le paſſage.
Là je trouve une croix de funeſte preſage:

Et des Couvreurs grimpez au toit d'une maiſon,
En font pleuvoir l'ardoiſe & la tuile à foiſon.
Là ſur une charette une poutre branlante
Vient menacer de loin la foule qu'elle augmente;
Six chevaux attelez à ce fardeau peſant,
Ont peine à l'émouvoir ſur le pavé gliſſant:
D'un carroſſe en paſſant il accroche une rouë;
Et du choc le renverſe en un grand tas de bouë.
Quand un autre à l'inſtant s'efforçant de paſſer,
Dans le meſme embarras ſe vient embarraſſer:
Vingt carroſſes bien-toſt arrivant à la file,
Y ſont en moins de rien ſuivis de plus de mille:
Et pour ſurcroiſt de maux, un ſort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs.
Chacun pretend paſſer: l'un mugit, l'autre jure;
Des mulets en ſonnant augmentent le murmure.
Auſſi-toſt cent chevaux dans la foule appellez,
De l'embarras qui croiſt ferment les défilez,
Et par tout des paſſans enchaînant les brigades,
Au milieu de la paix font voir les barricades.
On n'entend que des cris pouſſez confuſément.
Dieu, pour s'y faire ouïr, tonneroit vainement.
Moy donc, qui dois ſouvent en certain lieu me rendre,
Le jour déja baiſſant, & qui ſuis las d'attendre,

Ne ſçachant plus tantoſt à quel Saint me voüer,
Je me mets au hazard de me faire roüer.
Je ſaute vingt ruiſſeaux, j'eſquive, je me pouſſe :
Guenaud ſur ſon cheval en paſſant m'éclabouſſe ;
Et n'oſant plus paroiſtre en l'état où je ſuis,
Sans ſonger où je vais, je me ſauve où je puis.
Tandis que dans un coin en grondant je m'eſſuie,
Souvent, pour m'achever, il ſurvient une pluie.
On diroit que le Ciel qui ſe fond tout en eau,
Veüille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
Pour traverſer la ruë, au milieu de l'orage,
Un ais ſur deux pavez forme un étroit paſſage :
Le plus hardy Laquais n'y marche qu'en tremblant.
Il faut pourtant paſſer ſur ce pont chancelant,
Et les nombreux torrens qui tombent des goutieres,
Groſſiſſant les ruiſſeaux, en ont fait des rivieres.
J'y paſſe en trébuchant ; mais malgré l'embarras,
La frayeur de la nuit précipite mes pas.
Car ſi-toſt que du ſoir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques,
Que retiré chez luy, le paiſible Marchand
Va revoir ſes billets, & compter ſon argent ;
Que dans le Marché-neuf tout eſt calme & tranquille ;
Les Voleurs à l'inſtant s'emparent de la Ville.

Le bois

Le bois le plus funeſte & le moins frequenté,
Eſt, au prix de Paris, un lieu de ſeureté.
Malheur donc à celuy qu'une affaire impréveuë
Engage un peu trop tard au détour d'une ruë.
Bien-toſt quatre Bandits luy ſerrant les coſtez :
La bourſe : il faut ſe rendre ; ou bien non, reſiſtez :
Afin que voſtre mort de tragique memoire,
Des maſſacres fameux aille groſſir l'Hiſtoire.
Pour moy fermant ma porte, & cedant au ſommeil,
Tous les jours je me couche avecque le Soleil.
Mais en ma chambre à peine ay-je éteint la lumiere,
Qu'il ne m'eſt plus permis de fermer la paupiere.
Des Filoux effrontez, d'un coup de piſtolet,
Ebranlent ma Feneſtre, & percent mon vôlet.
J'entens crier par tout, au meutre, on m'aſſaſſine ;
Ou, le feu vient de prendre à la maiſon voiſine.
Tremblant & demi mort je me leve à ce bruit,
Et ſouvent ſans pourpoint, je cours toute la nuit.
Car le feu, dont la flamme en ondes ſe déploye,
Fait de noſtre quartier une ſeconde Troye ;
Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
Au travers des charbons va piller le Troyen.
Enfin, ſous mille crocs la maiſon abyſmée,
Entraîne auſſi le feu qui ſe perd en fumée.

Je me retire donc encor pâle d'effroi :
Mais le jour eſt venu quand je rentre chez moi.
Je fais pour repoſer un effort inutile :
Ce n'eſt qu'à prix d'argent qu'on dort en cette Ville ;
Il faudroit dans l'enclos d'un vaſte logement,
Avoir loin de la ruë un autre appartement.
Paris eſt pour un Riche un païs de Cocagne :
Sans ſortir de la ville, il trouve la campagne :
Il peut dans ſon jardin tout peuplé d'arbres verds,
Receler le printemps au milieu des hyvers,
Et foulant le parfum de ſes plantes fleuries,
Aller entretenir ſes douces réveries.
Mais moi, grace au deſtin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, & comme il plaiſt à Dieu.

SATIRE VII.

MUSE, changeons de ſtile, & quittons la Satire :
C'eſt un méchant métier que celuy de médire :
A l'Auteur qui l'embraſſe il eſt toûjours fatal.
Le mal qu'on dit d'autruy, ne produit que du mal.
Maint Poëte aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur, trouve l'ignominie.
Et tel mot, pour avoir réjoüi le Lecteur,
A coûté bien ſouvent des larmes à l'Auteur.
Un éloge ennuyeux, un froid panegyrique,
Peut pourir à ſon aiſe au fond d'une boutique,
Ne craint point du Public les jugemens divers,
Et n'a pour ennemis que la poudre & les vers.
Mais un Auteur malin, qui rit, & qui fait rire,
Qu'on blâme en le liſant, & pourtant qu'on veut lire :
Dans ſes plaiſans accés qui ſe croit tout permis,
De ſes propres Rieurs ſe fait des ennemis.

Un diſcours trop ſincére aiſément nous outrage.
Chacun dans ce miroir penſe voir ſon viſage,
Et Tel en vous liſant, admire chaque trait,
Qui dans le fond de l'ame, & vous craint & vous hait.
Muſe, c'eſt donc en vain que la main vous démange.
S'il faut rimer icy, rimons quelque loüange,
Et cherchons un Heros parmi cet univers,
Digne de noſtre encens, & digne de nos vers.
Mais à ce grand effort envain je vous anime:
Je ne puis pour loüer rencontrer une rime.
Dés que j'y veux rêver, ma veine eſt aux abois.
J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes doigts,
Je ne puis arracher du creux de ma cervelle,
Que des vers plus forcez que ceux de la Pucelle:
Je penſe eſtre à la geſne, & pour un tel deſſein,
La plume & le papier reſiſtent à ma main.
Mais quand il faut railler, j'ay ce que je ſouhaite:
Alors certes alors, je me connois Poëte.
Phébus, dés que je parle, eſt preſt à m'exaucer.
Mes mots viennent ſans peine, & courent ſe placer.
Faut-il peindre un frippon fameux dans cette Ville?
Ma main, ſans que j'y rêve, écrira Raumaville.
Faut-il d'un ſot parfait montrer l'original?
Ma plume au bout du vers d'abord trouve Sofal.

Je ſens que mon eſprit travaille de genie.
Faut-il d'un froid Rimeur dépeindre la manie ?
Mes vers, comme un torrent, coulent ſur le papier.
Je rencontre à la fois Perrin & Pelletier,
Bonnecorſe, Pradon, Colletet, Titreville,
Et pour un que je veux, j'en trouve plus de mille.
Auſſi-toſt je triomphe, & ma Muſe en ſecret
S'eſtime & s'applaudit du beau coup qu'elle a fait.
C'eſt envain qu'au milieu de ma fureur extrême,
Je me fais quelquefois des leçons à moi-même.
Envain je veux au moins faire grace à quelqu'un ;
Ma plume auroit regret d'en épargner aucun ;
Et ſi-toſt qu'une fois la verve me domine,
Tout ce qui s'offre à moy paſſe par l'étamine.
Le Merite pourtant m'eſt toûjours precieux :
Mais tout Fat me déplaiſt & me bleſſe les yeux.
Je le pourſuis par tout comme un chien fait ſa proye ;
Et ne le ſens jamais, qu'auſſi-toſt je n'aboye.
Enfin ſans perdre temps en de ſi vains propos,
Je ſçai coudre une rime au bout de quelques mots :
Souvent j'habille en vers une maligne proſe :
C'eſt par là que je vaux, ſi je vaux quelque choſe.
Ainſi, ſoit que bien-toſt, par une dure loy,
La Mort d'un vol affreux vienne fondre ſur moy ;

Soit que le Ciel me garde un cours long & tranquille,
A Rome ou dans Paris, aux champs ou dans la ville,
Deuſt ma Muſe par là choquer tout l'Univers,
Riche, gueux, triſte ou gay, je veux faire des vers.
Pauvre Eſprit, dira-t-on, que je plains ta folie!
Modére ces boüillons de ta melancolie,
Et garde qu'un de ceux que tu penſes blâmer,
N'éteigne dans ton ſang cette ardeur de rimer.
Hé quoy? lors qu'autrefois Horace aprés Lucile,
Exhaloit en bons mots les vapeurs de ſa bile,
Et vangeant la vertu par des traits éclatans,
Alloit oſter le maſque aux vices de ſon temps:
Ou bien quand Juvenal de ſa mordante plume,
Faiſant couler des flots de fiel & d'amertume,
Gourmandoit en couroux tout le peuple Latin,
L'un ou l'autre fit-il une tragique fin?
Et que craindre, aprés tout, d'une fureur ſi vaine?
Perſonne ne connoiſt ni mon nom ni ma veine.
On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreüil,
Groſſir impunément les feüillets d'un recueil.
A peine quelquefois je me force à les lire,
Pour plaire à quelque Ami que charme la ſatire:
Qui me flatte peut-eſtre, & d'un air impoſteur,
Rit tout haut de l'ouvrage, & tout bas de l'Auteur.

Enfin c'eſt mon plaiſir, je veux me ſatisfaire.
Je ne puis bien parler, & ne ſçaurois me taire ;
Et dés qu'un mot plaiſant vient luire à mon eſprit,
Je n'ai point de repos qu'il ne ſoit en écrit.
Je ne reſiſte point au torrent qui m'entraîne.
Mais c'eſt aſſez parlé. Prenons un peu d'haleine.
Ma main, pour cette fois, commence à ſe laſſer.
Finiſſons. Mais demain, Muſe, à recommencer.

SATIRE VIII.

A MONSIEUR M**

DOCTEUR DE SORBONNE.

DE tous les Animaux qui s'élevent dans l'air,
Qui marchent ſur la terre, ou nagent dans la mer,
De Paris au Perou, du Japon juſqu'à Rome,
Le plus ſot animal, à mon avis, c'eſt l'Homme.
Quoy? dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,
Un inſecte rampant qui ne vit qu'à demi,
Un taureau qui rumine, une chevre qui broute,
Ont l'eſprit mieux tourné que n'a l'Homme? Oüi ſans doute.
Ce diſcours te ſurprend, Docteur, je l'apperçoy:
L'Homme de la nature eſt le chef & le Roy.
Bois, prez, champs, animaux, tout eſt pour ſon uſage,
Et luy ſeul a, dis-tu, la raiſon en partage.

Il eſt vray, de tout temps, la raiſon fut ſon lot :
Mais de là je conclus, que l'Homme eſt le plus ſot.
Ces propos, diras-tu, ſont bons dans la Satire,
Pour égayer d'abord un Lecteur qui veut rire :
Mais il faut les prouver. En forme. J'y conſens.
Répons-moi donc, Docteur, & mets-toi ſur les bancs.
Qu'eſt-ce que la Sageſſe ? Une égalité d'ame,
Que rien ne peut troubler, qu'aucun deſir n'enflâme ;
Qui marche en ſes conſeils à pas plus meſurez,
Qu'un Doyen au Palais ne monte les degrez.
Or cette égalité dont ſe forme le Sage,
Qui jamais moins que l'Homme en a connu l'uſage ?
La fourmi tous les ans traverſant les guerets,
Groſſit ſes magaſins des treſors de Cerés ;
Et dés que l'Aquilon ramenant la froidure,
Vient de ſes noirs frimats attriſter la nature,
Cet animal tapi dans ſon obſcurité
Joüit l'hyver des biens conquis durant l'eſté :
Mais on ne la voit point d'une humeur inconſtante,
Pareſſeuſe au printemps, en hyver diligente,
Affronter en plein champ les fureurs de Janvier,
Ou demeurer oiſive au retour du Belier.
Mais l'Homme ſans arreſt dans ſa courſe inſenſée,
Voltige inceſſamment de penſée en penſée,

Son cœur toûjours flottant entre mille embarras,
Ne ſçait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas.
Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le ſouhaite.
Moy ? j'irois épouſer une Femme coquette ?
J'irois par ma conſtance aux affronts endurci,
Me mettre au rang des Saints qu'a celebrez Buſſi ?
Aſſez de Sots ſans moi feront parler la ville,
Diſoit le mois paſſé, ce Marquis indocile,
Qui depuis quinze jours dans le piége arreſté,
Entre les bons Maris pour exemple cité,
Croit que Dieu, tout exprés, d'une coſte nouvelle,
A tiré pour luy ſeul une Femme fidelle.
Voilà l'Homme en effet. Il va du blanc au noir.
Il condamne au matin ſes ſentimens du ſoir.
Importun à tout autre, à ſoi-meſme incommode,
Il change à tous momens d'eſprit comme de mode ?
Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,
Aujourd'huy dans un caſque, & demain dans un froc.
Cependant à le voir plein de vapeurs legeres,
Soi-même ſe bercer de ſes propres chimeres,
Lui ſeul de la Nature eſt la bâze & l'appui,
Et le dixiéme Ciel ne tourne que pour lui.
De tous les Animaux il eſt, dit-il, le maiſtre.
Qui pouroit le nier, pourſuis-tu ? Moi peut-eſtre;

Mais ſans examiner ſi, vers les antres ſourds,
L'Ours a peur du Paſſant, ou le Paſſant de l'Ours ;
Et ſi, ſur un edict des Paſtres de Nubie,
Les Lions de Barca vuideroient la Lybie.
Ce Maiſtre prétendu, qui leur donne des lois,
Ce Roi des Animaux, combien a-t-il de Rois ?
L'Ambition, l'Amour, l'Avarice, ou la Haine
Tiennent comme un forçat ſon eſprit à la chaîne.
Le ſommeil ſur ſes yeux commence à s'épancher.
Debout, dit l'Avarice, il eſt temps de marcher.
Hé laiſſez-moi. Debout. Un moment. Tu repliques ?
A peine le Soleil fait ouvrir les boutiques :
N'importe, leve-toi. Pour quoy faire aprés tout ?
Pour courir l'Ocean de l'un à l'autre bout ;
Chercher juſqu'au Japon la porcelaine & l'ambre,
Rapporter de Goa le poivre & le gingembre,
Mais j'ay des biens en foule, & je m'en puis paſſer.
On n'en peut trop avoir ; & pour en amaſſer,
Il ne faut épargner ni crime ni parjure :
Il faut ſouffrir la faim, & coucher ſur la dure ;
Euſt-on plus de treſors que n'en perdit Galet,
N'avoir en ſa maiſon ni meubles ni valet :
Parmi les tas de bled vivre de ſeigle & d'orge,
De peur de perdre un liard, ſouffrir qu'on vous égorge,

Et pourquoy cette épargne enfin ? L'ignores-tu ?
Afin qu'un Heritier bien nouri, bien vêtu,
Profitant d'un treſor en tes mains inutile,
De ſon train quelque jour embarraſſe la ville.
Que faire ? il faut partir, les matelots ſont preſts.
Ou ſi pour l'entraîner l'argent manque d'attraits,
Bien-toſt l'Ambition, & toute ſon eſcorte,
Dans le ſein du repos vient le prendre à main forte ;
L'envoye en furieux, au milieu des hazards,
Se faire eſtropier ſur les pas des Ceſars,
Et cherchant ſur la bréche une mort indiſcrete,
De ſa folle valeur embellir la Gazette.
Tout-beau, dira quelqu'un, raillez plus à propos ;
Ce vice fut toûjours la vertu des Heros.
Quoy donc ? à vôtre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre ?
Qui ? cet écervelé qui mit l'Aſie en cendre ?
Ce fougueux l'Angely qui de ſang alteré,
Maiſtre du monde entier, s'y trouvoit trop ſerré ?
L'enragé qu'il eſtoit, né Roi d'une Province,
Qu'il pouvoit gouverner en bon & ſage Prince,
S'en alla follement, & penſant eſtre Dieu,
Courir comme un Bandit qui n'a ni feu ni lieu ;
Et traînant avec ſoi les horreurs de la guerre,
De ſa vaſte folie emplir toute la terre.

Heureux ! ſi de ſon temps pour cent bonnes raiſons,
La Macedoine euſt eu des petites-Maiſons,
Et qu'un ſage Tuteur l'euſt en cette demeure,
Par avis de Parens enfermé de bonne heure.
Mais ſans nous égarer dans ces digreſſions ;
Traiter, comme Senaut, toutes les paſſions ;
Et les diſtribuant par claſſes & par titres,
Dogmatizer en vers, & rimer par chapitres.
Laiſſons-en diſcourir la Chambre, ou Coëffeteau :
Et voyons l'Homme enfin par l'endroit le plus beau.
Luy ſeul vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes
Fait voir d'honneſtes mœurs, des coûtumes civiles,
Se fait des Gouverneurs, des Magiſtrats, des Rois,
Obſerve une police, obeït à des lois.
Il eſt vrai. Mais pourtant, ſans lois & ſans police,
Sans craindre Archers, Prevoſt, ni ſuppoſt de Juſtice ;
Voit-on les loups brigans, comme nous inhumains,
Pour détrouſſer les loups, courir les grands chemins ?
Jamais pour s'agrandir, vit-on dans ſa manie
Un Tigre en factions partager l'Hyrcanie ?
L'Ours a-t-il dans les bois la guerre avec les Ours ?
Le Vautour dans les airs fond-il ſur les Vautours ?
A-t-on veu quelquefois dans les plaines d'Afrique,
Déchirant à l'envi leur propre Republique,

* Vers du Cinna. * *Lions contre Lions, Parens contre Parens,*
Combattre follement pour le choix des Tyrans?
L'animal le plus fier qu'enfante la nature,
Dans un autre animal reſpecte ſa figure,
De ſa rage avec luy modere les accés,
Vit ſans bruit, ſans debats, ſans noiſe, ſans procés.
Un Aigle ſur un champ prétendant droit d'aubeine,
Ne fait point appeller un Aigle à la huitaine.
Jamais contre un Renard chicanant un poulet,
Un Renard de ſon ſac n'alla charger Rolet.
Jamais la Biche en rut, n'a pour fait d'impuiſſance,
Trainé du fond des bois un Cerf à l'Audience,
Et jamais Juge entr'eux ordonnant le congrés,
De ce burleſque mot n'a ſali ſes arreſts.
On ne connoiſt chez eux ni placets, ni Requeſtes,
Ni haut, ni bas Conſeil, ni Chambre des Enqueſtes.
Chacun l'un avec l'autre en toute ſeureté
Vit ſous les pures loix de la ſimple équité.
L'Homme ſeul, l'Homme ſeul en ſa fureur extrême,
Met un brutal honneur à s'égorger ſoi-même.
C'eſtoit peu que ſa main conduite par l'enfer,
Euſt paiſtri le ſalpeſtre, euſt aiguiſé le fer,
Il faloit que ſa rage à l'Univers funeſte,
Allaſt encor de loix embroüiller un Digeſte;

Cherchaſt pour l'obſcurcir des gloſes, des Docteurs,
Accablaſt l'équité ſous des monceaux d'Auteurs,
Et pour comble de maux apportaſt dans la France,
Des harangueurs du temps l'ennuyeuſe éloquence.
Doucement diras-tu. Que ſert de s'emporter ?
L'Homme a ſes paſſions, on n'en ſçauroit douter,
Il a comme la mer ſes flots & ſes caprices,
Mais ſes moindres vertus balancent tous ſes vices.
N'eſt-ce pas l'Homme enfin, dont l'art audacieux
Dans le tour d'un compas a meſuré les Cieux ?
Dont la vaſte ſcience embraſſant toutes choſes,
A foüillé la nature, en a percé les cauſes ?
Les Animaux ont-ils des Univerſitez ?
Voit-on fleurir chez eux des quatre Facultez ?
Y voit-on des Sçavans en Droit, en Medecine,
Endoſſer l'écarlate, & ſe fourrer d'hermine ?
Non ſans doute, & jamais chez eux un Medecin
N'empoiſonna les bois de ſon art aſſaſſin :
Jamais Docteur armé d'un argument frivole,
Ne s'enroüa chez eux ſur les bancs d'une Ecole.
Mais ſans chercher au fond, ſi nôtre eſprit deceu
Sçait rien de ce qu'il ſçait, s'il a jamais rien ſçeu,
Toi-même, répon-moi. Dans le ſiecle où nous ſommes,
Eſt-ce au pié du ſçavoir qu'on meſure les hommes ?

Veux-tu voir tous les Grands à ta porte courir ?
Dit un Pere à ſon Fils dont le poil va fleurir,
Pren-moi le bon parti. Laiſſe-là tous les livres.
Cent francs au denier cinq cõbien font-ils ? Vingt livres.
C'eſt bien dit. Va, tu ſçais tout ce qu'il faut ſçavoir.
Que de biens, que d'honneurs ſur toi s'en vont pleuvoir!
Exerce-toi, mon Fils, dans ces hautes ſciences,
Prens au lieu d'un Platon le Guidon des Finances,
Sçache quelle Province enrichit les Traitans :
Combien de ſel au Roy peut fournir tous les ans.
Endurcy-toy le cœur. Sois Arabe, Corſaire,
Injuſte, violent, ſans foi, double, fauſſaire.
Ne va point ſottement faire le genereux.
Engraiſſe-toi, mon Fils, du ſuc des malheureux,
Et trompant de Colbert la prudence importune,
Va par tes cruautez meriter la fortune.
Auſſi-toſt tu verras Poëtes, Orateurs,
Rheteurs, Grammairiens, Aſtronomes, Docteurs,
Dégrader les Heros pour te mettre en leurs places,
De tes titres pompeux enfler leurs dedicaces,
Te prouver à toi-même en Grec, Hebreu, Latin,
Que tu ſçais de leur art, & le fort & le fin.
Quiconque eſt riche eſt tout. Sans ſageſſe il eſt ſage.
Il a ſans rien ſçavoir la ſcience en partage.

Il a l'eſprit, le cœur, le merite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le ſang.
Il eſt aimé des Grands, il eſt cheri des Belles.
Jamais Sur-intendant ne trouva de Cruelles.
L'or même à la laideur donne un teint de beauté:
Mais tout devient affreux avec la pauvreté.
C'eſt *ainſi* qu'à ſon fils un Uſurier habile
Trace vers la richeſſe une route facile:
Et ſouvent tel y vient qui ſçait pour tout ſecret,
Cinq & quatre font neuf, ôtez deux, reſte ſept.
Aprés cela, Docteur, va paſſir ſur la Bible,
Va marquer les écueils de cette mer terrible.
Perce la ſainte horreur de ce Livre divin.
Confonds dans un ouvrage & Luther & Calvin;
Débroüille des vieux temps les querelles celebres,
Eclaircy des Rabins les ſçavantes tenebres.
Afin qu'en ta vieilleſſe, un livre en maroquin
Aille offrir ton travail à quelque heureux Faquin,
Qui pour digne loyer de la Bible éclaircie,
Te paye en l'acceptant d'un, *Je vous remercie.*
Ou, ſi ton cœur aſpire à des honneurs plus grands,
Quitte là le bonnet, la Sorbonne & les bancs;
Et prenant deſormais un emploi ſalutaire,
Mets-toi chez un Banquier, ou bien chez un Notaire:

Laiſſe-là ſaint Thomas s'accorder avec Scot :
Et conclus avec moi, qu'un Docteur n'eſt qu'un ſot.
Un Docteur, diras-tu ? Parlez de vous, Poëte,
C'eſt pouſſer un peu loin vôtre Muſe indiſcrete.
Mais ſans perdre en diſcours le temps hors de ſaiſon ;
L'Homme, venez au fait, n'a-t-il pas la raiſon ?
N'eſt-ce pas ſon flambeau, ſon pilote fidelle ?
Oüi : Mais dequoy luy ſert, que ſa voix le rappelle ;
Si ſur la foi des vents tout preſt à s'embarquer,
Il ne voit point d'écueil qu'il ne l'aille choquer ?
Et que ſert à Cotin la raiſon qui lui crie,
N'écry plus, guéry-toi d'une vaine furie,
Si tous ces vains conſeils, loin de la reprimer,
Ne font qu'accroiſtre en luy la fureur de rimer ?
Tous les jours de ſes vers qu'à grand bruit il recite,
Il met chez luy Voiſins, Parens, Amis en fuite.
Car lors que ſon Demon commence à l'agiter,
Tous, juſqu'à ſa Servante, eſt preſt à deſerter.
Un Aſne pour le moins inſtruit par la nature,
A l'inſtinct qui le guide obeït ſans murmure :
Ne va point follement de ſa bizarre voix,
Défier aux chanſons les oiſeaux dans les bois.
Sans avoir la raiſon il marche ſur ſa route.
L'Hõme ſeul qu'elle éclaire, en plein jour ne voit goute.

Reglé par ſes avis fait tout à contre-temps,
Et dans tout ce qu'il fait, n'a ni raiſon ni ſens.
Tout luy plaiſt & déplaiſt, tout le choque & l'oblige,
Sans raiſon il eſt gay, ſans raiſon il s'afflige.
Son eſprit au hazard aime, évite, pourſuit,
Défait, refait, augmente, oſte, éleve, détruit.
Et voit-on comme luy, les Ours ni les Pantheres,
S'effrayer ſottement de leurs propres Chimeres,
Plus de douze attroupez craindre le nombre impair,
Ou croire qu'un Corbeau les menace dans l'air?
Jamais l'Homme, dis-moy, vit-il la Beſte folle,
Sacrifier à l'Homme, adorer ſon idole,
Luy venir, comme au Dieu des ſaiſons & des vents,
Demander à genoux la pluye, ou le beau temps?
Non. Mais cent fois la Beſte a vû l'Homme hypocondre,
Adorer le métal que lui-meſme il fit fondre:
A vû dans un pays les timides Mortels
Trembler aux pieds d'un Singe aſſis ſur leurs autels,
Et ſur les bords du Nil, les peuples imbecilles,
L'encenſoir à la main chercher les Crocodiles.
Mais pourquoy, diras-tu, cet exemple odieux?
Que peut ſervir ici l'Egypte & ſes faux Dieux?
Quoy? me prouverez-vous par ce diſcours profâne,
Que l'Homme, qu'un Docteur eſt au deſſous d'un aſne?

Un Aſne, le joüet de tous les animaux,
Un ſtupide Animal, ſujet à mille maux;
Dont le nom ſeul en ſoy comprend une ſatire?
Oüi d'un Aſne: & qu'a-t-il qui nous excite à rire?
Nous nous moquons de luy; mais s'il pouvoit un jour,
Docteur, ſur nos defauts s'exprimer à ſon tour:
Si, pour nous reformer, le Ciel prudent & ſage
De la parole enfin luy permettoit l'uſage:
Qu'il pût dire tout haut, ce qu'il ſe dit tout bas;
Ah! Docteur, entre nous, que ne diroit-il pas?
Et que peut-il penſer, lorſque dans une ruë,
Au milieu de Paris il promene ſa veuë:
Qu'il voit de toutes parts les Hommes bigarrez,
Les uns gris, les uns noirs, les autres chamarrez?
Que dit-il quand il voit, avec la mort en trouſſe,
Courir chez un Malade un Aſſaſſin en houſſe:
Qu'il trouve de Pédans un eſcadron fouré,
Suivi par un Recteur de Bedeaux entouré:
Ou qu'il voit la Juſtice en groſſe compagnie;
Mener tuer un homme avec ceremonie?
Que penſe-t-il de nous? lors que ſur le Midi
Un hazard au Palais le conduit un Jeudi;
Lors qu'il entend de loin, d'une gueule infernale
La Chicane en fureur mugir dans la grand' Sale;

Que dit-il quand il voit les Juges, les Huiſſiers,
Les Clercs, les Procureurs, les Sergens, les Greffiers?
O! que ſi l'Aſne alors, à bon droit miſanthrope,
Pouvoit trouver la voix qu'il eut au temps d'Eſope!
De tous coſtez, Docteur, voyant les Hommes fous,
Qu'il diroit de bon cœur, ſans en eſtre jaloux,
Content de ſes chardons, & ſecoüant la teſte,
Ma foi, non plus que nous, l'Homme n'eſt qu'une bête.

SATIRE IX.

C'Est à vous, mon Eſprit, à qui je veux parler,
Vous avez des defauts que je ne puis celer.
Aſſez & trop long temps ma lâche complaiſance,
De vos jeux criminels a nouri l'inſolence.
Mais puiſque vous pouſſez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.
On croiroit à vous voir dans vos libres caprices,
Diſcourir en Caton des vertus & des vices,
Décider du merite & du prix des Auteurs,
Et faire impunément la leçon aux Docteurs,
Qu'eſtant ſeul à couvert des traits de la Satire,
Vous avez tout pouvoir de parler & d'écrire.
Mais moi, qui dans le fond ſçais bien ce que j'en crois,
Qui compte tous les jours vos defaux par mes doigts;
Je ris, quand je vous vois, ſi foible & ſi ſterile,
Prendre ſur vous le ſoin de reformer la ville,
Dans vos diſcours chagrins plus aigre, & plus mordant
Qu'une Femme en furie, ou Gautier * en plaidant.

* *Avocat fameux & tres-mordant.*

Mais répondez un peu. Quelle verve indiſcrette,
Sans l'aveu des neuf Sœurs, vous a rendu Poëte.
Sentez-vous, dites-moi, ces violens tranſports
Qui d'un eſprit divin ſont mouvoir les reſſorts ?
Qui vous a pû ſouffler une ſi folle audace ?
Phébus a-t-il pour vous applani le Parnaſſe ?
Et ne ſçavez-vous pas, que ſur ce Mont ſacré,
Qui ne vôle au ſommet tombe au plus bas degré :
Et qu'à moins d'eſtre au rang d'Horace ou de Voiture
On rampe dans la fange avec l'Abbé de Pure ?
Que ſi tous mes efforts ne peuvent reprimer
Cet aſcendant malin qui vous force à rimer :
Sans perdre en vains diſcours tout le fruit de vos veilles;
Oſez chanter du Roy les auguſtes merveilles.
Là, mettant à profit vos caprices divers,
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers ;
Et par l'eſpoir du gain voſtre Muſe animée,
Vendroit au poids de l'or une once de fumée.
Mais envain, direz-vous, je penſe vous tenter
Par l'éclat d'un fardeau trop peſant à porter.
Tout Chantre ne peut pas, ſur le ton d'un Orphée,
Entonner en grands vers, *la Diſcorde étouffée.*
Peindre *Bellonne en feu tonnant de toutes parts,*
Et le Belge effrayé fuiant ſur ſes remparts. *

* *Cette Satire a eſté faite dans le temps que le Roy prit l'Iſle en Flandres.*

Sur un ton ſi hardi, ſans eſtre temeraire ;
Racan pourroit chanter au defaut d'un Homere ;
Mais pour Cotin & moy, qui rimons au hazard :
Que l'amour de blâmer fit Poëtes par art :
Quoi qu'un tas de Grimauds vante noſtre éloquence,
Le plus ſeur eſt pour nous, de garder le ſilence.
Un poëme inſipide & ſottement flatteur
Deshonnore à la fois le Heros & l'Auteur :
Enfin de tels projets paſſent noſtre foibleſſe.
Ainſi parle un Eſprit languiſſant de molleſſe,
Qui ſous l'humble dehors d'un reſpect affecté
Cache le noir venin de ſa malignité.
Mais deuſſiez-vous en l'air voir vos aîles fonduës,
Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nuës ;
Que d'aller ſans raiſon, d'un ſtile peu Chreſtien,
Faire inſulte en rimant à qui ne vous dit rien,
Et du bruit dangereux d'un livre témeraire,
A vos propres perils enrichir le Libraire ?
Vous vous flattez peut-eſtre en vôtre vanité :
D'aller comme un Horace à l'immortalité :
Et déja vous croyez dans vos rimes obſcures,
Aux Saumaiſes futurs préparer des tortures.
Mais combien d'Ecrivains, d'abord ſi bien receus,
Sont de ce fol eſpoir honteuſement deceus ?

Combien

Combien, pour quelques mois, ont vû fleurir leur livre,
Dont les vers en paquet ſe vendent à la livre ?
Vous pourez voir un temps vos écrits eſtimez,
Courir de main en main par la ville ſemez :
Puis de là tout poudreux, ignorez ſur la terre,
Suivre chez l'Epicier Neuf-Germain & la Serre :
Ou de trente feüillets reduits peut-eſtre à neuf,
Parer demi rongez les rebords du Pont-neuf.
Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
Occuper le loiſir des Laquais & des Pages,
Et ſouvent dans un coin renvoyez à l'écart,
Servir de ſecond tome aux airs du Savoyard ! *
Mais je veux que le Sort, par un heureux caprice,
Faſſe de vos écrits proſperer la malice,
Et qu'enfin voſtre livre, aille au gré de vos vœux,
Faire ſifler Cotin chez nos derniers neveux.
Que vous ſert-il qu'un jour l'avenir vous eſtime,
Si vos vers aujourd'huy vous tiennent lieu de crime,
Et ne produiſent rien pour fruit de leurs bons mots,
Que l'effroi du Public, & la haine des Sots ?
Quel Demon vous irrite, & vous porte à médire ?
Un livre vous déplaiſt. Qui vous force à le lire ?
Laiſſez mourir un Fat dans ſon obſcurité.
Un Auteur ne peut-il pourir en ſeureté ?

* *Fameux Chantre du Pont-neuf, dont on vante encore les chanſons.*

Le Jonas * inconnu ſeche dans la pouſſiere,
Le David imprimé n'a point veu la lumiere.
Le Moïſe commence à moiſir par les bords.
Quel mal cela fait-il ? ceux qui ſont morts ſont morts.
Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre ?
Et qu'ont fait tant d'Auteurs pour remuer leur cendre ?
Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Haynaut,
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinaut, [niches
Dont les noms en cent lieux, placez comme en leurs
Vont de vos vers malins remplir les hemiſtiches ?
Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaiſant détour !
Ils ont bien ennuié le Roy, toute la Cour ;
Sans que le moindre edit ait, pour punir leur crime,
Retranché les Auteurs, ou ſupprimé la rime.
Ecrive qui voudra : Chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre & du papier.
Un Roman, ſans bleſſer les loix ni la coûtume,
Peut conduire un Heros au dixiéme volume.
De là vient que Paris voit chez luy de tout temps,
Les Auteurs à grands flots déborder tous les ans :
Et n'a point de portail, où juſques aux corniches,
Tous les piliers ne ſoient enveloppez d'affiches.
Vous ſeul plus dégoûté, ſans pouvoir, & ſans nom,
Viendrez regler les droits, & l'eſtat d'Apollon.

* *Poëme heroïque qui n'a point réüſſi, non plus que le David, ni le Moïſe.*

Mais vous qui raffinez ſur les écrits des autres,
De quel œil penſez-vous qu'on regarde les vôtres ?
Il n'eſt rien en ce temps à couvert de vos coups ;
Mais ſçavez-vous auſſi, comme on parle de vous ?
Gardez-vous, dira l'Un, de cet Eſprit critique :
On ne ſçait bien ſouvent quelle mouche le pique :
Mais c'eſt un jeune Fou qui ſe croit tout permis,
Et qui pour un bon mot va perdre vingt Amis.
Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
Et croit regler le monde au gré de ſa cervelle.
Jamais dans le Barreau trouva-t-il rien de bon ?
Peut-on ſi bien prêcher qu'il ne dorme au ſermon ?
Mais luy qui fait icy le Regent du Parnaſſe,
N'eſt qu'un gueux revêtu des dépoüilles d'Horace.
Avant luy Juvenal avoit dit en Latin,
Qu'on eſt aſſis à l'aiſe aux ſermons de Cotin.
L'Un & l'Autre avant luy s'étoient plaints de la rime,
Et c'eſt auſſi ſur eux qu'il rejette ſon crime :
Il cherche à ſe couvrir de ces noms glorieux.
J'ay peu lû ces Auteurs : mais tout n'iroit que mieux,
Quand de ces Médiſans l'engeance toute entiere
Iroit la teſte en bas rimer dans la riviere.
Voilà comme on vous traite : & le Monde effrayé
Vous regarde déja comme un homme noyé.

Envain quelque Rieur prenant voſtre défenſe,
Veut faire au moins de grâce adoucir la ſentence.
Rien n'appaiſe un Lecteur toûjours tremblant d'effroy,
Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en ſoy.
Vous ferez-vous toûjours des affaires nouvelles ?
Et faudra-t-il ſans ceſſe eſſuyer des querelles ?
N'entendrai-je qu'Auteurs ſe plaindre & murmurer ?
Juſqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer ?
Répondez, mon Eſprit, ce n'eſt plus raillerie :
Dites .... Mais, direz-vous : Pourquoy cette furie ?
Quoy ? pour un maigre Auteur, que je glôze en paſſant,
Eſt-ce un crime aprés tout, & ſi noir & ſi grand ?
Et qui voyant un Fat s'applaudir d'un ouvrage,
Où la droite Raiſon trébuche à chaque page,
Ne s'écrie auſſi-toſt : *L'impertinent Auteur !*
L'ennuyeux Ecrivain ! le maudit Traducteur !
A quoy bon mettre au jour tous ces diſcours frivoles,
Et ces riens enfermez dans de grandes paroles ?
Eſt-ce donc là médire, ou parler franchement ?
Non, non, la Médiſance y va plus doucement.
Si l'on vient à chercher pour quel ſecret myſtere,
Alidor à ſes frais bâtit un monaſtere :
Alidor, dit un Fourbe, *il eſt de mes Amis.*
Je l'ay connu Laquais avant qu'il fuſt Commis.

C'eſt un Homme d'honneur, de pieté profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.
Voilà joüer d'adreſſe, & médire avec art,
Et c'eſt avec reſpect enfoncer le poignard.
Un Eſprit né ſans fard, ſans baſſe complaiſance,
Fuit ce ton radouci que prend la Médiſance.
Mais de blâmer des vers, ou durs, ou languiſſans;
De choquer un Auteur qui choque le bon ſens:
De railler d'un Plaiſant qui ne ſçait pas nous plaire;
C'eſt ce que tout Lecteur eut toûjours droit de faire.
Tous les jours à la Cour un Sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité:
A Malherbe, à Racan, préferer Theophile,
Et le clinquant du Taſſe à tout l'or de Virgile.
Un Clerc, pour quinze ſous, ſans craindre léhola,
Peut aller au Parterre attaquer Attila;
Et ſi le Roy des Huns ne luy charme l'oreille,
Traiter de Viſigots tous les vers de Corneille.
Il n'eſt Valet d'Auteur, ni Copiſte à Paris,
Qui la balance en main ne peze les écrits.
Dés que l'impreſſion fait éclorre un Poëte,
Il eſt eſclave né de quiconque l'achete.
Il ſe ſoûmet lui-meſme aux caprices d'autrui,
Et ſes écrits tout ſeuls doivent parler pour luy.

Un Auteur à genoux, dans une humble Préface,
Au Lecteur qu'il ennuye, a beau demander grace;
Il ne gagnera rien ſur ce Juge irrité,
Qui luy fait ſon procez de pleine autorité.
Et je ſerai le ſeul qui ne pourrai rien dire?
On ſera ridicule, & je n'oſerai rire?
Et qu'ont produit mes vers de ſi pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'Auteurs furieux?
Loin de les décrier, je les ay fait paroiſtre;
Et ſouvent, ſans ces vers qui les ont fait connoiſtre,
Leur talent dans l'oubli demeureroit caché.
Et qui ſçauroit ſans moy que Cotin a prêché?
La Satire ne ſert qu'à rendre un Fat illuſtre:
C'eſt une ombre au tableau qui luy donne du luſtre.
En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croy,
Et Tel, qui m'en reprend, en penſe autant que moy.
Il a tort, dira l'un, *Pourquoy faut-il qu'il nomme?*
Attaquer Chapelain! ah! c'eſt un ſi bon Homme.
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il eſt vrai, s'il m'eût crû, qu'il n'eût point fait de vers.
Il ſe tuë à rimer. Que n'écrit-il en proſe?
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre choſe?
En blâmant ſes écrits, ai-je d'un ſtile affreux,
Diſtilé ſur ſa vie un venin dangereux?

Ma Muſe en l'attaquant, charitable & diſcrete,
Sçait de l'Homme d'honneur diſtinguer le Poëte.
Qu'on vante en luy la foi, l'honneur, la probité,
Qu'on priſe ſa candeur & ſa civilité :
Qu'il ſoit doux, complaiſant, officieux, ſincere,
On le veut, j'y ſouſcris, & ſuis preſt de me taire.
Mais que pour un modele on montre ſes écrits,
Qu'il ſoit le mieux renté de tous les beaux Eſprits :
Comme Roy des Auteurs, qu'on l'éleve à l'Empire,
Mabile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire :
Et s'il ne m'eſt permis de le dire au papier ;
J'irai creuſer la terre, & comme ce Barbier,
Faire dire aux roſeaux par un nouvel orgâne,
Midas, le Roy Midas a des oreilles d'aſne.
Quel tort luy fais-je enfin ? ai-je par un écrit,
Petrifié ſa veine, & glacé ſon eſprit ?
Quand un Livre au Palais ſe vend & ſe debite,
Que chacun par ſes yeux juge de ſon merite :
Que Bilaine l'étale au deuxiéme Pilier :
Le dégoût d'un Cenſeur peut-il le décrier ?
Envain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue.
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue.
L'Academie en corps a beau le cenſurer,
Le Public revolté s'obſtine à l'admirer.

Mais lors que Chapelain met une œuvre en lumiere,
Chaque Lecteur d'abord luy devient un Liniere. *
Envain il a receu l'encens de mille Auteurs,
Son Livre en paroiſſant dément tous ſes Flatteurs.
Ainſi, ſans m'accuſer, quand tout Paris le jouë,
Qu'il s'en prenne à ſes vers que Phébus deſavouë,
Qu'il s'en prenne à ſa Muſe Allemande en François.
Mais laiſſons Chapelain pour la derniere fois.
La Satire, dit-on, eſt un métier funeſte,
Qui plaiſt à quelques gens, & choque tout le reſte.
La ſuitte en eſt à craindre. En ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir Regnier.
Quittez ces vains plaiſirs, dont l'appas vous abuſe:
A de plus doux emplois occupez vôtre Muſe:
Et laiſſez à Feüillet * reformer l'Univers.
Et ſur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers?
Irai-je dans une Ode, en phraſes de Malherbe,
Troubler dans ſes roſeaux le Danube ſuperbe:
Délivrer de Sion le peuple gemiſſant;
Faire trembler Memphis, ou paſtir le Croiſſant:
Et paſſant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir, mal-à-propos, *les palmes Idumées?*
Viendrai-je, en une Eglogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,

* *Auteur celebre qui a écrit contre Chapelain.*

* *Fameux Predicateur fort outré dãs ſes predications.*

Et dans mon cabinet aſſis au pied des heſtres,
Faire dire aux échos des ſottiſes champeſtres.
Faudra-t-il de ſens froid, & ſans eſtre amoureux,
Pour quelque Iris en l'air, faire le langoureux;
Luy prodiguer les noms de Soleil & d'Aurore,
Et toûjours bien mangeant mourir par métaphore?
Je laiſſe aux Doucereux ce langage affeté,
Où s'endort un eſprit de molleſſe hebeté.
La Satire en leçons, en nouveautez fertile,
Sçait ſeule aſſaiſonner le plaiſant & l'utile,
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon ſens,
Détrompe les Eſprits des erreurs de leur temps.
Elle ſeule bravant l'orgueil & l'injuſtice,
Va juſques ſous le dais faire paſlir le vice;
Et ſouvent ſans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va vanger la raiſon des attentats d'un Sot.
C'eſt ainſi que Lucile appuyé de Lelie,
Fit juſtice en ſon temps des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace jettant le ſel à pleines mains,
Se joüoit aux dépens des Pelletiers Romains.
C'eſt Elle qui m'ouvrant le chemin qu'il faut ſuivre,
M'inſpira dés quinze ans la haine d'un ſot Livre,
Et ſur ce mont fameux où j'oſai la chercher,
Fortifia mes pas, & m'apprit à marcher.

C'eſt pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.
Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire :
Et pour calmer enfin tous ces flots d'Ennemis,
Reparer en mes vers les maux que j'ai commis.
Puiſque vous le voulez, je vais changer de ſtile.
Je le declare donc. Quinaut eſt un Virgile.
Pradon comme un Soleil en nos ans a paru.
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru.
Cotin à ſes Sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'Auditeurs pour aller à ſa chaire.
Saufal eſt le Phenix des Eſprits relevez.
Perrin: .. Bon, mon Eſprit, courage, pourſuivez,
Mais ne voyez-vous pas que leur Troupe en furie,
Va prendre encor ces vers pour une raillerie ?
Et Dieu ſçait, auſſi-toſt, que d'Auteurs en couroux,
Que de Rimeurs bleſſez s'en vont fondre ſur vous !
Vous les verrez bien-toſt feconds en impoſtures,
Amaſſer contre vous des volumes d'injures,
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'Etat.
Vous aurez beau vanter le Roy dans vos ouvrages,
Et de ce nom ſacré ſanctifier vos pages.
Qui mépriſe Cotin, n'eſtime point ſon Roi,
Et n'a, ſelon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Mais quoi ? répondrez-vous : Cotin nous peut-il nuire ?
Et par ſes cris enfin que ſçauroit-il produire ?
Interdire à mes vers, dont peut-eſtre il fait cas,
L'entrée aux penſions, où je ne prétens pas ?
Non, pour loüer un Roy que tout l'Univers loüe,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoüe ;
Et ſans eſperer rien de mes foibles écrits,
L'honneur de le loüer m'eſt un trop digne prix.
On me verra toûjours ſage dans mes caprices,
De ce même pinceau dont j'ay noirci les vices,
Et peint, du nom d'Auteur tant de Sots revêtus,
Luy marquer mon reſpect & tracer ſes vertus.
Je vous crois : mais pourtant, on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les Braves du Parnaſſe.
Hé, mon Dieu, craignez tout d'un Auteur en courroux,
Qui peut... Quoi ? Je m'entens. Mais encor ? Taiſez-vous.

AU LECTEUR.

VOICI enfin la Satire qu'on me demande depuis ſi long-temps. Si j'ay tant tardé à la mettre au jour, c'eſt que j'ay eſté bien aiſe qu'elle ne paruſt qu'avec la nouvelle édition qu'on faiſoit de mon Livre, où je voulois qu'elle fuſt inſerée. Pluſieurs de mes Amis à qui je l'ay luë, en ont parlé dans le monde avec de grands éloges, & ont publié que c'eſtoit la meilleure de mes Satires. Ils ne m'ont pas en cela fait plaiſir. Je connois le Public. Je ſçay que naturellement il ſe revolte contre ces loüanges outrées qu'on donne aux Ouvrages avant qu'ils ayent paru ; & que la pluſpart des Lecteurs ne liſent ce qu'on leur a élevé ſi haut, qu'avec un deſſein formé de le rabbaiſſer.

Je declare donc que je ne veux point profiter de ces diſcours avantageux : & non ſeulement je laiſſe au Public ſon jugement libre, mais je donne plein pouvoir à tous ceux qui ont tant critiqué mon Ode ſur Namur, d'exercer auſſi contre ma Satire

toute la rigueur de leur critique. J'eſpere qu'ils le feront avec le meſme ſuccés : & je puis les aſſurer que tous leurs diſcours ne m'obligeront point à rompre l'eſpece de vœu que j'ay fait de ne jamais défendre mes Ouvrages, quand on n'en attaquera que les mots & les ſyllabes. Je ſçauray fort bien ſoûtenir contre ces Cenſeurs, Homere, Horace, Virgile, & tous ces autres grands Perſonnages dont j'admire les écrits : mais pour mes écrits que je n'admire point, c'eſt à ceux qui les approuveront à trouver des raiſons pour les défendre. C'eſt tout l'avis que j'ay à donner icy au Lecteur.

La bienſeance neanmoins voudroit, ce me ſemble, que je fiſſe icy quelque excuſe au Beau Sexe, de la liberté que je me ſuis donnée de peindre ſes vices. Mais au fond, toutes les peintures que je fais dans ma Satire ſont ſi generales, que bien loin d'apprehender que les Femmes s'en offenſent, c'eſt ſur leur approbation & ſur leur curioſité que je fonde la plus grande eſperance du ſuccés de mon Ouvrage. Une choſe au moins dont je ſuis certain qu'elles me loüeront, c'eſt d'avoir trouvé moyen dans une matiere auſſi délicate que celle que j'y traite, de ne pas laiſſer échaper un ſeul mot qui puſt le moins du monde bleſſer la pudeur. J'eſpere donc que j'obtiendray

aiſément ma grace, & qu'elles ne ſeront pas plus choquées des predications que je fais contre leurs defauts dans cette Satire, que des Satires que les Predicateurs font tous les jours en chaire contre ces meſmes defauts.

SATIRE X.

ENFIN bornant le cours de tes galanteries,
Alcippe, il eſt donc vrai, dans peu tu te maries.
Sur l'argent, c'eſt tout dire, on eſt déja d'accord.
Ton Beaupere futur vuide ſon coffre fort :
Et déja le Notaire a, d'un ſtile energique,
Griffonné de ton joug l'inſtrument authentique.
C'eſt bien fait. Il eſt temps de fixer tes deſirs.
Ainſi que ſes chagrins l'Hymen a ſes plaiſirs.
Quelle joye en effet, quelle douceur extrême !
De ſe voir carreſſé d'un Epouſe qu'on aime :
De s'entendre appeller *petit Cœur*, ou *mon Bon* ;
De voir autour de ſoy croiſtre dans ſa maiſon,
Sous les paiſibles loix d'une agreable Mere,
De petits Citoyens dont on croit eſtre Pere !
Quel charme ! au moindre mal qui nous vient menacer,
De la voir auſſi-toſt accourir, s'empreſſer,

S'effrayer d'un peril qui n'a point d'apparence,
Et ſouvent de douleur ſe paſmer par avance.
Car tu ne ſeras point de ces Jaloux affreux,
Habiles à ſe rendre inquiets, malheureux,
Qui tandis qu'une Epouſe à leurs yeux ſe deſole,
Penſent toûjours qu'un autre en ſecret la conſole.
Mais quoy, je voy déja que ce diſcours t'aigrit.
Charmé de Juvenal *, & plein de ſon eſprit
Venez-vous, diras-tu, dans une piece outrée,
Comme luy nous chanter : * *Que dés le temps de Rhée*
La Chaſteté déja, la rougeur ſur le front,
Avoit chés les Humains receu plus d'un affront :
Qu'on vit avec le fer naiſtre les Injuſtices,
L'Impieté, l'Orgueil, & tous les autres Vices,
Mais que la Bonne foy dans l'amour conjugal
N'alla point juſqu'au temps du troiſiéme Métal?
Ces mots ont dans ſa bouche une emphâze admirable;
Mais je vous diray, moy, ſans alleguer la fable,
Que ſi ſous Adam meſme, & loin avant Noé,
Le Vice audacieux des Hommes avoüé
A la triſte Innocence en tous lieux fit la guerre,
Il demeura pourtant de l'honneur ſur la Terre :
Qu'aux temps les plus féconds en Phrynés, en Lays
Plus d'une Penelope honora ſon pays;

**Juvenal a fait une Satire contre les Femmes, qui eſt ſon plus bel ouvrage.*

** Paroles du commencement de la Satire de Juvenal.*

Et que meſme aujourd'huy ſur ces fameux modeles,
On peut trouver encor quelques Femmes fideles.
Sans doute; & dans Paris, ſi je ſçay bien compter,
Il en eſt juſqu'à Trois, que je pourrois citer.
Ton Epouſe dans peu ſera la quatriéme.
Je le veux croire ainſi : Mais la Chaſteté meſme,
Sous ce beau nom d'Epouſe, entraſt-elle chés toy;
De retour d'un voyage en arrivant, croy-moy,
Fais toûjours du logis avertir la Maiſtreſſe.
Tel partit tout baigné des pleurs de ſa Lucrece,
Qui faute d'avoir pris ce ſoin judicieux,
Trouva. Tu ſçais... Je ſçay que d'un conte odieux
Vous avez comme moy ſali voſtre memoire.
Mais laiſſons-là, dis-tu, Joconde & ſon Hiſtoire,
Du projet d'un Hymen déja fort avancé,
Devant vous aujourd'huy criminel dénoncé,
Et mis ſur la ſellette aux piés de la Critique,
Je voy bien tout de bon qu'il faut que je m'explique.
Jeune autrefois par vous dans le monde conduit,
J'ay trop bien profité, pour n'eſtre pas inſtruit
A quels diſcours malins le mariage expoſe.
Je ſçay, que c'eſt un texte où chacun fait ſa gloſe;
Que, de Maris trompez tout rit dans l'Univers,
Epigrammes, Chanſons, Rondeaux, Fables en vers,

Satire, Comedie : & ſur cette matiere,
J'ay veu tout ce qu'ont fait la Fontaine & Moliere ;
J'ay leu tout ce qu'ont dit Villon & Saint Gelais,
Arioſte, Marot, Bocace, Rabelais,
Et tous ces vieux Recueils de Satires naïves
Des malices du Sexe immortelles archives.
Mais tout bien balancé, j'ay pourtant reconnu,
Que de ces contes vains le Monde entretenu
N'en a pas de l'Hymen moins veu fleurir l'uſage ;
Que ſous ce joug mocqué tout à la fin s'engage :
Qu'à ce commun filet les Railleurs mêmes pris,
Ont eſté tres-ſouvent de commodes Maris ;
Et que pour eſtre heureux ſous ce joug ſalutaire,
Tout dépend en un mot du bon choix qu'on ſçait faire.
Enfin, il faut icy parler de bonne foy,
Je vieillis, & ne puis regarder ſans effroy,
Ces Neveux affamez dont l'importun viſage
De mon bien à mes yeux fait déja le partage.
Je crois déja les voir au moment annoncé
Qu'à la fin, ſans retour, leur cher Oncle eſt paſſé,
Sur quelques pleurs forcez qu'ils auront ſoin qu'on voye,
Se faire conſoler du ſujet de leur joye.
Je me fais un plaiſir, à ne vous rien celer,
De pouvoir, moy vivant, dan peu les deſoler ;

Et, trompant un eſpoir pour eux ſi plein de charmes,
Arracher de leurs yeux de veritables larmes.
Vous diray-je encor plus ? Soit foibleſſe, ou raiſon,
Je ſuis las de me voir les ſoirs en ma maiſon.
Seul avec des Valets, ſouvent voleurs & traiſtres,
Et toûjours, à coup ſeur, ennemis de leurs Maiſtres.
Je ne me couche point qu'auſſi-toſt dans mon lit
Un ſouvenir faſcheux n'apporte à mon eſprit
Ces Hiſtoires de morts lamentables, tragiques,
Dont Paris tous les ans peut groſſir ſes Chroniques.
Dépoüillons-nous ici d'une vaine fierté.
Nous naiſſons, nous vivons pour la ſocieté.
A nous-meſmes livrez dans une ſolitude,
Noſtre bonheur bien-toſt fait noſtre inquietude;
Et ſi, durant un jour, noſtre premier Ayeul
Plus riche d'une côte avoit veſcu tout ſeul,
Je doute, en ſa demeure alors ſi fortunée,
S'il n'euſt point prié Dieu d'abreger la journée.
N'allons donc point icy reformer l'Univers,
Ni par de vains diſcours, & de frivoles vers,
Etalant au Public noſtre miſantrhopie,
Cenſurer le lien le plus doux de la vie.
Laiſſons-là, croyez-moy, le monde tel qu'il eſt.
L'Hymenée eſt un joug, & c'eſt ce qui m'en plaiſt.

L'Homme en ſes paſſions toûjours errant ſans guide,
A beſoin qu'on luy mette & le mors & la bride.
Son pouvoir malheureux ne ſert qu'à le geſner,
Et pour le rendre libre, il le faut enchaîner.
C'eſt ainſi que ſouvent la main de Dieu l'aſſiſte.
Ha bon ! voila parler en docte Janſeniſte,
Alcippe, & ſur ce point ſi ſçavamment touché,
Deſmâres,* dans ſaint Roch, n'auroit pas mieux prêché,
Mais c'eſt trop t'inſulter. Quittons la raillerie.
Parlons ſans hyperbole & ſans plaiſanterie.
Tu viens de mettre icy l'Hymen en ſon beau-jour:
Entens donc : & permets que je prêche à mon tour.
L'Epouſe que tu prens, ſans tache en ſa conduite,
Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Royal inſtruite,
Aux loix de ſon devoir regle tous ſes deſirs.
Mais qui peut t'aſſurer, qu'invincible aux plaiſirs
Chez toy dans une vie ouverte à la licence,
Elle conſervera ſa premiere innocence ?
Par toi-meſme bien-toſt conduite à l'Opera,
De quel air penſes-tu, que ta Sainte verra
D'un ſpectacle enchanteur la pompe harmonieuſe,
Ces danſes, ces Heros à voix luxurieuſe ;
Entendra ces diſcours ſur l'amour ſeul roulans,
Ces doucereux Renauds, ces inſenſez Rolands ;

*Le Pere Deſmâres fameux Predicateur.

Sçaura d'eux qu'à l'Amour cõme au ſeul Dieu ſuprême,
On doit immoler tout, juſqu'à la vertu même :
Qu'on ne ſçauroit trop toſt ſe laiſſer enflammer :
Qu'on n'a receu du Ciel un cœur que pour aimer ;
Et tous ces Lieux communs de Morale lubrique
Que Lully rechauffa des ſons de ſa muſique ?
Mais de quels mouvemens dans ſon cœur excités
Sentira-t-elle alors tous ſes ſens agités ?
Je ne te répons pas, qu'au retour moins timide,
Digne Ecoliere enfin d'Angelique & d'Armide,
Elle n'aille à l'inſtant pleine de ces doux ſons,
Avec quelque Médor pratiquer ces leçons.
Suppoſons toutefois, qu'encor fidelle & pure ;
Sa vertu de ce choc revienne ſans bleſſure :
Bien-toſt dans ce grand Monde, où tu vas l'entraîner ;
Au milieu des écueils qui vont l'environner,
Crois-tu que toûjours ferme aux bords du précipice
Elle pourra marcher ſans que le pié luy gliſſe ?
Que toûjours inſenſible aux diſcours enchanteurs
D'un idolatre amas de jeunes Seducteurs,
Sa ſageſſe jamais ne deviendra folie ?
D'abord tu la verras, ainſi que dans Clélie,
Recevant ſes Amans ſous le doux nom d'Amis,
S'en tenir avec eux aux petits ſoins permis :

Puis, bien-toſt en grande eau ſur le fleuve de Tendre,
Naviger à ſouhait, tout dire, & tout entendre.
Et ne préſume pas que Venus, ou Satan
Souffre qu'elle en demeure aux termes du Roman.
Dans le crime il ſuffit qu'une fois on débute,
Une chûte toûjours attire une autre chûte.
L'honneur eſt comme une Iſle eſcarpée & ſans bords.
On n'y peut plus rentrer dés qu'on en eſt dehors.
Peut-eſtre, avant deux ans ardente à te déplaire,
Epriſe d'un Cadet, yvre d'un Mouſquetaire,
Nous la verrons hanter les plus honteux brelans,
Donner chez la Cornu rendez-vous aux Galans?
De Phêdre dédaignant la pudeur enfantine,
Suivre à front découvert Z... & Meſſaline.
Conter pour grands exploits vingt Hommes ruinez,
Bleſſez, battus pour Elle, & quatre aſſaſſinez.
Trop heureux! ſi toûjours Femme deſordonnée,
Sans meſure & ſans regle au vice abandonnée,
Par cent traits d'impudence aiſés à ramaſſer,
Elle t'acquiert au moins un droit pour la chaſſer.
Mais que deviendras-tu? ſi, folle en ſon caprice,
N'aimant que le ſcandale & l'éclat dans le vice,
Bien moins pour ſon plaiſir, que pour t'inquieter,
Au fond peu vicieuſe, elle aime à coqueter?

Entre nous, verras-tu, d'un eſprit bien tranquille,
Chez ta Femme aborder & la Cour & la Ville ?
Tout, hormis toy, chez toy, rencontre un doux accueil,
L'un eſt payé d'un mot, & l'autre d'un coup d'œil.
Ce n'eſt que pour toy ſeul qu'elle eſt fiere & chagrine,
Aux autres elle eſt douce, agreable, badine :
C'eſt pour eux qu'elle étale & l'or, & le brocard ;
Que chez toy ſe prodigue & le rouge & le fard,
Et qu'une main ſçavante, avec tant d'artifice,
Baſtit de ſes cheveux le galant édifice.
Dans ſa chambre, croi-moy, n'entre point tout le jour.
Si tu veux poſſeder ta Lucrece à ton tour ;
Atten, diſcret Mari, que la Belle en cornette
Le ſoir ait étalé ſon teint ſur la toilete,
Et dans quatre mouchoirs, de ſa beauté ſalis,
Envoye au Blanchiſſeur ſes roſes & ſes lys.
Alors, tu peux entrer : mais ſage en ſa preſence
Ne va pas murmurer de ſa folle dépenſe.
D'abord l'argent en main paye & viſte & comptant.
Mais non, fay mine un peu d'en eſtre mécontent,
Pour la voir auſſi-toſt ſur ſes deux piés hauſſée
Déplorer ſa vertu ſi mal recompenſée.
Un Mari ne veut pas fournir à ſes beſoins.
Jamais Femme aprés tout a-t-elle coûté moins ?

A cinq cens loüis d'or, tout au plus, chaque année
Sa dépenſe en habits n'eſt-elle pas bornée ?
Que répondre ? Je voi qu'à de ſi juſtes cris
Toi-meſme convaincu déja tu t'attendris,
Tout preſt à la laiſſer, pourveu qu'elle s'appaiſe,
Dans ton coffre en pleins ſacs puiſer tout à ſon aiſe;
A quoy bon en effet t'allarmer de ſi peu ?
Hé que ſeroit-ce donc, ſi le Démon du jeu
Verſant dans ſon eſprit ſa ruineuſe rage,
Tous les jours mis par elle à deux doigts du naufrage;
Tu voyois tous tes biens au ſort abandonnés,
Devenir le butin d'un pique ou d'un ſonnés !
Le doux charme pour toy ! de voir chaque journée
De nobles Champions ta Femme environnée,
Sur une table longue & façonnée exprés
D'un Tournois de baſſette, ordonner les appreſts :
Ou, ſi par un Arreſt la groſſiere Police
D'un jeu ſi neceſſaire interdit l'exercice,
Ouvrir ſur cette table un champ au Lanſquenet,
Ou promener trois dez chaſſez dans ſon cornet :
Puis ſur une autre table, avec un air plus ſombre,
S'en aller mediter une vole au jeu d'Ombre :
S'écrier ſur un as mal à propos jetté :
Se plaindre d'un gâno qu'on n'a point écouté :

Ou;

TAYLOR INST.

Ou, querellant tout bas le Ciel qu'elle regarde,
A la Beſte gemir d'un Roy venu ſans garde.
Chez elle en ces emplois, l'Aube du lendemain
Souvent la trouve encor les cartes à la main.
Alors, pour ſe coucher les quittant, non ſans peine,
Elle plaint le malheur de la Nature humaine,
Qui veut qu'en un ſommeil, où tout s'enſevelit,
Tant d'heures, ſans joüer, ſe conſument au lit.
Toutefois en partant la Troupe la conſole,
Et d'un prochain retour chacun donne parole.
C'eſt ainſi qu'une Femme en doux amuſemens
Sçait du temps qui s'envôle employer les momens.
C'eſt ainſi que ſouvent par une Forcenée,
Une triſte famille à l'hoſpital traînée,
Voit ſes biens en decret ſur tous les murs écrits
De ſa déroute illuſtre effrayer tout Paris.
Mais que plûtoſt ſon jeu mille fois te ruine;
Que ſi la famelique & honteuſe Lézine
Venant, mal à propos, la ſaiſir au collet,
Elle te reduiſoit à vivre ſans valet,
Comme ce Magiſtrat de hideuſe memoire
Dont je veux bien ici te crayonner l'hiſtoire.
Dans la Robbe on vantoit ſon illuſtre Maiſon,
Il eſtoit plein d'eſprit, de ſens, & de raiſon,

Seulement pour l'argent un peu trop de foibleſſe,
De ces vertus en luy ravaloit la nobleſſe.
Sa table toutefois ſans ſuperfluité
N'avoit rien que d'honneſte en ſa frugalité :
Chez luy deux bons chevaux de pareille encolûre
Trouvoient dans l'écurie une pleine pâture,
Et du foin, que leur bouche au ratelier laiſſoit,
De ſurcroiſt une mule encor ſe nourriſſoit.
Mais cette ſoif de l'or qui le brûloit dans l'ame
Le fit enfin ſonger à choiſir une Femme;
Et l'honneur dans ce choix ne fut point regardé.
Vers ſon triſte penchant ſon naturel guidé
Le fit dans une avare & ſordide famille
Chercher un monſtre affreux ſous l'habit d'une fille,
Et ſans trop s'enquerir d'où la Laide venoit,
Il ſçût, ce fut aſſez, l'argent qu'on luy donnoit.
Rien ne le rebutta, ni ſa veuë éraillée,
Ni ſa maſſe de chair bizarrement taillée;
Et trois cens mille francs avec elle obtenus
La firent à ſes yeux plus belle que Venus.
Il l'épouſe, & bien-toſt ſon Hoſteſſe nouvelle
Le prêchant luy fit voir, qu'il eſtoit au prix d'elle
Un vrai diſſipateur, un parfait débauché.
Luy-même le ſentit, reconnut ſon peché,

Se confeſſa prodigue, & plein de repentance
Offrit ſur ſes avis de regler ſa dépenſe.
Auſſi-toſt de chez eux tout roſti diſparut :
Le pain bis renfermé d'une moitié décrut :
Les deux chevaux, la mule, au marché s'envolerent,
Deux grands Laquais à jeun, ſur le ſoir s'en allerent,
De ces Coquins déja l'on ſe trouvoit laſſé,
Et pour n'en plus revoir le reſte fut chaſſé.
Deux Servantes déja largement ſoufletées,
Avoient à coups de pié deſcendu les montées,
Et ſe voyant enfin hors de ce triſte lieu,
Dans la ruë en avoient rendu graces à Dieu.
Un vieux Valet reſtoit, ſeul cheri de ſon Maiſtre,
Que toûjours il ſervit, & qu'il avoit veu naiſtre,
Et qui de quelque ſomme amaſſée au bon temps,
Vivoit encor chez eux partie à ſes dépens.
Sa veuë embarraſſoit ; il fallut s'en défaire :
Il fut de la maiſon chaſſé comme un Corſaire.
Voilà nos deux Epoux, ſans valets, ſans enfans,
Tout ſeuls dans leur logis libres & triomphans.
Alors on ne mit plus de borne à la lézine :
On condamna la cave, on ferma la cuiſine :
Pour ne s'en point ſervir aux plus rigoureux mois,
Dans le fond d'un Grenier on ſequeſtra le bois.

L'un & l'autre deſlors vécut à l'aventure
Des préſens qu'à l'abri de la Magiſtrature,
Le Mari quelquefois des Plaideurs extorquoit,
Ou de ce que la Femme aux Voiſins excroquoit.
Mais, pour bien mettre ici leur craſſe en tout ſon luſtre,
Il faut voir du logis ſortir ce Couple illuſtre;
Il faut voir le Mari tout poudreux, tout ſoüillé,
Couvert d'un vieux chappeau de cordon dépoüillé,
Et de ſa robbe envain de pieces rajeunie,
A pié dans les ruiſſeaux traînant l'ignominie.
Mais qui pourroit compter le nombre de haillons,
De pieces, de lambeaux, de ſales guenillons,
De chiffons ramaſſez dans la plus noire ordure,
Dont la Femme aux bons jours compoſoit ſa parure?
Décrirai-je ſes bas en trente endroits percés,
Ses ſouliers grimaſſans vingt fois rappetaſſés,
Ses coëffes d'où pendoit au bout d'une ficelle
Un vieux maſque pelé preſqu'auſſi hideux qu'Elle?
Peindrai-je ſon juppon bigarré de Latin,
Qu'enſemble compoſoient trois Theſes de ſatin,
Preſent qu'en un procés ſur certain Privilége
Firent à ſon Mari les Regens d'un Collége,
Et qui ſur cette juppe à maint Rieur encor
Derriere Elle faiſoit dire, *Argumentabor?*

Mais peut-eſtre j'invente une fable frivole.
Déments donc tout Paris, qui prenant la parole,
Sur ce ſujet encor de bons témoins pourveû,
Tout preſt à le prouver, te dira : Je l'ay veû.
Vingt ans j'ay veû ce Couple uni d'un même vice
A tous mes Habitans montrer que l'avarice
Peut faire dans les biens trouver la pauvreté,
Et nous reduire à pis que la mendicité.
Des voleurs qui chez eux pleins d'eſperance entrerent,
De cette triſte vie enfin les délivrerent.
Digne & funeſte fruit du nœud le plus affreux
Dont l'Hymen ait jamis uni deux Malheureux.
Ce recit paſſe un peu l'ordinaire meſure.
Mais un exemple enfin ſi digne de cenſure
Peut-il dans la Satire occuper moins de mots ?
Chacun ſçait ſon métier : ſuivons noſtre propos.
Nouveau Prédicateur aujourd'huy, je l'avouë,
Ecolier, ou plûtoſt ſinge de Bourdalouë,
Je me plais à remplir mes ſermons de portraits.
En voila déja trois peints d'aſſez heureux traits,
La Femme ſans honneur, la Coquette, & l'Avare,
Il faut y joindre encor la revêche Bizarre,
Qui ſans ceſſe d'un ton par la colere aigri,
Gronde, choque, dément, contredit un Mari.

Il n'eſt point de repos ni de paix avec elle.
Son mariage n'eſt qu'une longue querelle.
Laiſſe-t-elle un moment reſpirer ſon Epoux ?
Ses valets ſont d'abord l'objet de ſon courroux ;
Et ſur le ton grondeur, lors qu'elle les harangue,
Il faut voir de quels mots elle enrichit la Langue.
Ma plume ici traçant ces mots par alphabet,
Pourroit d'un nouveau tôme augmenter Richelet.
Tu crains peu d'eſſuyer cette étrange furie.
En trop bon lieu, dis-tu, ton Epouſe nourie
Jamais de tels diſcours ne te rendra martyr.
Mais euſt-elle ſucé la raiſon dans ſaint Cyr,
Crois-tu que d'une Fille humble, honneſte, charmante,
L'Hymen n'ait jamais fait de Femme extravagante ?
Combien n'a-t-on point veu de Belles aux doux yeux,
Avant le mariage, Anges ſi gracieux,
Tout à coup ſe changeant en Bourgeoiſes ſauvages,
Vrais Démons, apporter l'Enfer dans leurs ménages,
Et découvrant l'orgueil de leurs rudes eſprits,
Sous leur fontange altiere aſſervir leurs Maris ?
Et puis, quelque douceur dont brille ton Epouſe,
Penſes-tu, ſi jamais elle devient jalouſe,
Que ſon ame livrée à ſes triſtes ſoupçons,
De la raiſon encore écoute les leçons ?

Alors, Alcippe, alors, tu verras de ſes œuvres.
Reſou-toy, pauvre Epoux, à vivre de couleuvres :
A la voir tous les jours, dans ſes fougueux accez,
A ton geſte, à ton rire intenter un procez :
Souvent de ta maiſon gardant les avenuës,
Les cheveux heriſſez t'attendre au coin des ruës :
Te trouver en des lieux de vingt portes fermés,
Et par tout où tu vas, dans ſes yeux enflammés
T'offrir, non pas d'Iſis la tranquille Eumenide, *
Mais la vraye Alecto peinte dans l'Eneïde,
Un tiſon à la main chez le Roy Latinus,
Souflant ſa rage au ſein d'Amate & de Turnus.
Mais quoy ? je chauſſe icy le cothurne Tragique.
Reprenons au plûtoſt le brodequin Comique,
Et d'objets moins affreux ſongeons à te parler.
Dy-moy donc, laiſſant là cette Folle heurler,
T'accommodes-tu mieux de ces douces Ménades,
Qui dans leurs vains chagrins ſans mal toûjours malades,
Se font des mois entiers ſur un lit effronté
Traiter d'une viſible & parfaite ſanté,
Et douze fois par jour dans leur molle indolence,
Aux yeux de leurs Maris tombent en défaillance ?
Quel ſujet, dira l'un, peut donc ſi frequemment
Mettre ainſi cette Belle aux bords du monument ?

* *Furie dans l'Opera d'Iſis, qui demeure preſque toûjours à ne rien faire.*

La Parque raviſſant ou ſon fils ou ſa fille,
A-t-elle moiſſonné l'eſpoir de ſa famille ?
Non : il eſt queſtion de reduire un Mari
A chaſſer un Valet dans la maiſon cheri,
Et qui, parce qu'il plaiſt, a trop ſçeu luy déplaire,
Ou de rompre un voyage utile & neceſſaire,
Mais qui la priveroit huit jours de ſes plaiſirs,
Et qui loin d'un Galant, objet de ſes deſirs . . .
O ! que pour la punir de cette Comedie,
Ne luy vois-je une vraye & triſte maladie !
Mais ne nous fâchons point. Peut-eſtre avãt deux jours,
Courtois & Denyau mandez à ſon ſecours,
Digne ouvrage de l'Art dont Hippocrate traite,
Luy ſçauront bien ôter cette ſanté d'Athlete :
Pour conſumer l'humeur qui fait ſon embonpoint,
Luy donner ſagement le mal qu'elle n'a point,
Et fuyant de Fagon les maximes énormes,
Au tombeau merité la mettre dans les formes.
Dieu veüille avoir ſon ame, & nous délivre d'eux.
Pour moy, grand ennemi de leur art hazardeux,
Je ne puis cette fois que je ne les excuſe.
Mais à quels vains diſcours eſt-ce que je m'amuſe ?
Il faut ſur des ſujets plus grands, plus curieux,
Attacher de ce pas ton eſprit & tes yeux.

Qui s'offrira d'abord ? Bon ? c'eſt cette Sçavante
Qu'eſtime Roberval, & que Sauveur frequente.
D'où vient qu'elle a l'œil trouble, & le teint ſi terni ?
C'eſt que ſur le calcul, dit-on, de Caſſini,
Un aſtrolabe en main, elle a dans ſa goûtiere
A ſuivre Jupiter paſſé la nuit entiere.
Gardons de la troubler. Sa ſcience, je croy,
Aura pour s'occuper ce jour plus d'un employ.
D'un nouveau microſcope on doit en ſa preſence
Tantoſt chez Dalancé faire l'experience ;
Puis d'une femme morte avec ſon embryon,
Il faut chez du Vernay voir la diſſection.
Rien n'échappe aux regards de noſtre Curieuſe.
Mais qui vient ſur ſes pas ? C'eſt une Précieuſe,
Reſte de ces Eſprits jadis ſi renommez,
Que d'un coup de ſon art Moliere a diffamez.
De tous leurs ſentimens cette noble heritiere
Maintient encore ici leur ſecte façonniere.
C'eſt chez elle toûjours que les fades Auteurs
S'en vont ſe conſoler du mépris des Lecteurs.
Elle y reçoit leur plainte, & ſa docte demeure,
Aux Perrins, aux Corras eſt ouverte à toute heure.
Là du faux bel eſprit ſe tiennent les bureaux. (veaux.
Là tous les vers ſont bons, pourveu qu'ils ſoient nou-

Au mauvais gouſt public la Belle y fait la guerre ;
Plaint Pradon opprimé des ſiflets du Parterre :
Rit des vains amateurs du Grec & du Latin ;
Dans la balance met Ariſtote & Cotin ;
Puis, d'une main encor plus fine & plus habile
Péze ſans paſſion Chappelain & Virgile ;
Remarque en ce dernier beaucoup de pauvretez ;
Mais pourtant confeſſant qu'il a quelques beautez,
Ne trouve en Chappelain, quoy qu'ait dit la Satire,
Autre defaut, ſinon, qu'on ne le ſçauroit lire ;
Et pour faire goûter ſon Livre à l'Univers,
Croit qu'il faudroit en proſe y mettre tous les Vers.
A quoy bon m'étaler cette bizarre Ecole,
Du mauvais ſens, dis-tu, prêché par une Folle ?
De livres & d'écrits bourgeois admirateur
Vai-je épouſer icy quelque apprentie Auteur ?
Sçavez-vous que l'Epouſe avec qui je me lie
Compte entre ſes parens des Princes d'Italie ?
Sort d'Ayeux dont les noms... Je t'entens, & je voy
D'où vient que tu t'es fait Secretaire du Roy.
Il falloit de ce titre appuyer ta naiſſance.
Cependant, t'avoûrai-je icy mon inſolence ?
Si quelque objet pareil chez moy, deçà les Monts,
Pour m'épouſer entroit avec tous ces grands noms,

Le ſourcil rehauſſé d'orgueilleuſes chiméres,
Je lui dirois bien-toſt. Je connois tous vos Peres:
Je ſçay qu'ils ont brillé dans ce fameux combat *
Où ſous l'un des Valois Enguien ſauva l'Etat. (eſtre:
D'Hozier n'en convient pas: mais quoi qu'il en puiſſe
Je ne ſuis point ſi ſot que d'épouſer mon maiſtre.
Ainſi donc au plûtoſt délogeant de ces lieux,
Allez, Princeſſe, allez avec tous vos Ayeux,
Sur le pompeux débris des lances Eſpagnoles
Coucher, ſi vous voulez, aux champs de Cerizoles.
Ma maiſon, ni mon lit ne ſont point faits pour vous.
J'admire, pourſuis-tu, vôtre noble couroux.
Souvenez-vous pourtant que ma famille illuſtre
De l'aſſiſtance au ſceau ne tire point ſon luſtre:
Et que né dans Paris de Magiſtrats connus,
Je ne ſuis point icy de ces nouveaux venus,
De ces Nobles ſans nom, que par plus d'une voye
La Province ſouvent en gueſtres nous envoye.
Mais euſſai-je comme eux des Meûniers pour parens,
Mon Epouſe vint-elle encor d'Ayeux plus grands,
On ne la verroit point, vantant ſon origine,
A ſon triſte Mari reprocher la farine.
Son cœur toûjours nouri dans la devotion,
De trop bonne heure apprit l'humiliation;

* *Combat de Cerizoles gagné par le Duc d'Enguiē en Italie.*

Et pour vous détromper de la penſée étrange ;
Que l'Hymen aujourd'huy la corrompe & la change,
Sçachez qu'en noſtre accord elle a, pour premier point,
Exigé, qu'un Epoux ne la contraindroit point
A traîner aprés elle un pompeux équipage,
Ni ſur tout de ſouffrir, par un profâne uſage,
Qu'à l'Egliſe jamais devant le Dieu jaloux,
Un faſtueux carreau ſoit veu ſous ſes genoux.
Telle eſt l'humble vertu qui dans ſon ame empreinte...
Je le voi bien, Tu vas épouſer une Sainte :
Et dans tout ce grand zele il n'eſt rien d'affecté.
Sçais-tu bien cependant ſous cette humilité,
L'orgueil que quelquefois nous cache une Bigotte,
Alcippe, & connois-tu la nation dévote ?
Il te faut de ce pas en tracer quelques traits,
Et par ce grand portrait finir tous mes portraits.
A Paris, à la Cour on trouve, je l'avouë,
Des Femmes dont le zele eſt digne qu'on le louë,
Qui s'occupent du bien en tout temps, en tout lieu.
J'en ſçais Une cherie & du Monde & de Dieu,
Humble dans les grandeurs, ſage dans la fortune ;
Qui gemit, comme Eſther, de ſa gloire importune ;
Que le Vice luy-même eſt contraint d'eſtimer,
Et que ſur ce tableau d'abord tu vas nommer.

Mais pour quelques Vertus ſi pures, ſi ſincéres,
Combien y trouve-t-on d'impudentes Fauſſaires,
Qui ſous un vain dehors d'auſtere pieté
De leurs crimes ſecrets cherchent l'impunité,
Et couvrent de Dieu même empraint ſur leur viſage
De leurs honteux plaiſirs l'affreux libertinage ?
N'atten pas qu'à tes yeux j'aille icy l'étaler.
Il vaut mieux le ſouffrir que de le dévoiler.
De leurs galans exploits les Buſſis, les Brantômes
Pouroient avec plaiſir te compiler des tômes :
Mais pour moy dont le front trop aiſément rougit,
Ma bouche a déja peur de t'en avoir trop dit.
Rien n'égale en fureur, en monſtrueux caprices,
Une fauſſe Vertu qui s'abandonne aux vices.
De ces Femmes pourtant l'hypocrite noirceur,
Au moins pour un Mari garde quelque douceur.
Je les aime encor mieux qu'une Bigotte altiere,
Qui dans ſon fol orgueil, aveugle & ſans lumiere,
A peine ſur le ſeüil de la devotion,
Penſe atteindre au ſommet de la perfection :
Qui du ſoin qu'elle prend de me geſner ſans ceſſe,
Va quatre fois par mois ſe vanter à confeſſe ;
Et les yeux vers le Ciel, pour ſe le faire ouvrir,
Offre à Dieu les tourmens qu'elle me fait ſouffrir.

Sur cent pieux devoirs aux Saints elle eſt égale.
Elle lit Rodriguez, fait l'oraiſon mentale,
Va pour les Malheureux queſter dans les maiſons,
Hante les hoſpitaux, viſite les priſons,
Tous les jours à l'Egliſe entend juſqu'à ſix Meſſes:
Mais de combattre en elle, & domter ſes foibleſſes,
Sur le fard, ſur le jeu, vaincre ſa paſſion,
Mettre un frein à ſon luxe, à ſon ambition,
Et ſoûmettre l'orgueil de ſon eſprit rebelle:
C'eſt ce qu'envain le Ciel voudroit exiger d'elle.
Et peut-il, dira-t-elle, en effet l'exiger?
Elle a ſon Directeur, c'eſt à luy d'en juger.
Il faut, ſans differer, ſçavoir ce qu'il en penſe.
Bon! vers nous à propos je le vois qui s'avance.
Qu'il paroiſt bien nouri! quel vermillon! quel teint!
Le Printemps dans ſa fleur ſur ſon viſage eſt peint:
Cependant, à l'entendre, il ſe ſoûtient à peine.
Il eut encore hier la fiévre & la migraine:
Et ſans les promts ſecours qu'on prit ſoin d'apporter,
Il ſeroit ſur ſon lit peut-eſtre à tremblotter.
Mais de tous les Mortels, grace aux devotes Ames,
Nul n'eſt ſi bien ſoigné qu'un Directeur de Femmes.
Quelque leger dégouſt vient-il le travailler?
Une foible vapeur le fait-elle bâailler?

Un eſcadron coëffé d'abord court à ſon aide :
L'une chauffe un boüillon, l'autre appreſte un remede,
Chez luy ſyrops exquis, ratafias vantés,
Confitures ſur tout volent de tous coſtés :
Car de tous mets ſucrez, ſecs, en paſte, ou liquides,
Les eſtomachs devots toûjours furent avides :
Le premier ma[illegible] pain pour eux, je croy, ſe fit,
Et le premier Citron à Roüen fut confit.
Noſtre Docteur bien-toſt va lever tous ſes doutes,
Du Paradis pour elle il applanit les routes ;
Et loin ſur ſes defauts de la mortifier,
Luy-meſme prend le ſoin de la juſtifier.
Pourquoy vous allarmer d'une vaine cenſure ?
Du rouge qu'on vous voit on s'étonne, on murmure,
Mais a-ton, dira-t-il, ſujet de s'étonner ?
Eſt-ce qu'à faire peur on veut vous condamner ?
Aux uſages receus il faut qu'on s'accommode,
Une Femme ſur tout doit tribut à la Mode.
L'orgueil brille, dit-on, ſur vos pompeux habits :
L'œil à peine ſoûtient l'éclat de vos rubis.
Dieu veut-il qu'on étale un luxe ſi profane ?
Oüy, lors qu'à l'étaler noſtre rang nous condamne.
Mais ce grand jeu chez vous comment l'autorizer ?
Le jeu fut de tout temps permis pour s'amuzer.

On ne peut pas toûjours travailler, prier, lire :
Il vaut mieux s'occuper à jouer qu'à médire.
Le plus grand jeu joüé dans cette intention,
Peut meſme devenir une bonne action.
Tout eſt ſanctifié par une ame pieuſe.
Vous eſtes, pourſuit-t-on, avide, ambitieuſe,
Sans ceſſe vous brûlez de voir tous vos parens,
Engloutir à la Cour charges, dignitez, rangs.
Voſtre bon naturel en cela pour eux brille.
Dieu ne nous défend point d'aimer noſtre famille.
D'ailleurs tous vos parens ſont ſages, vertueux.
Il eſt bon d'empeſcher ces emplois faſtueux,
D'eſtre donnez peut-eſtre à des Ames mondaines;
Epriſes du neant des vanitez humaines.
Laiſſez-là croyez-moy, gronder les Indevots,
Et ſur voſtre ſalut demeurez en repos.
Sur tous ces points douteux c'eſt ainſi qu'il prononce.
Alors croyant d'un Ange entendre la réponſe,
Sa Devote s'incline, & calmant ſon eſprit,
A cet ordre d'en haut ſans replique ſouſcrit.
Ainſi pleine d'erreurs, qu'elle croit legitimes,
Sa tranquille vertu conſerve tous ſes crimes :
Dans un cœur tous les jours nouri du Sacrement
Maintient la vanité, l'orgueil, l'enteſtement,

Et

Et croit que devant Dieu ſes frequens ſacriléges
Sont pour entrer au Ciel d'aſſurez priviléges.
Voilà le digne fruit des ſoins de ſon Docteur.
Encore eſt-ce beaucoup, ſi ce Guide impoſteur,
Par les chemins fleuris d'un charmant Quietiſme,
Tout à coup l'amenant au vray Molinoziſme,
Il ne luy fait bien-toſt, aidé de Lucifer,
Gouſter en Paradis les plaiſirs de l'Enfer.
Mais dans ce doux état molle, délicieuſe,
La hais-tu plus, dy-moy, que cette Bilieuſe,
Qui follement outrée en ſa ſeverité,
Baptizant ſon chagrin du nom de pieté,
Dans ſa charité fauſſe, où l'amour propre abonde,
Croit que c'eſt aimer Dieu que haïr tout le monde?
Il n'eſt rien où d'abord ſon ſoupçon attaché
Ne preſume du crime, & ne trouve un peché.
Pour une Fille honneſte & pleine d'innocence,
Croit-elle en ſes valets voir quelque complaiſance?
Reputés criminels les voilà tous chaſſés,
Et chez elle à l'inſtant par d'autres remplacés.
Son Mary qu'une affaire appelle dans la Ville,
Et qui chez luy, ſortant, a tout laiſſé tranquille,
Se trouve aſſez ſurpris, rentrant dans la maiſon,
De voir que le Portier luy demande ſon nom,

Et que parmy ſes Gens changés en ſon abſence,
Il cherche vainement quelqu'un de connoiſſance.
Fort bien : Le trait eſt bon. Dans les Femmes, dis-tu,
Enfin, vous n'approuvez ni vice, ni vertu.
Voilà le Sexe peint d'une noble maniere !
Et Theophraſte meſme aidé de la Bruyere,
Ne m'en pourroit pas faire un plus riche tableau.
C'eſt aſſez : Il eſt temps de quitter le pinceau.
Vous avez deſormais épuiſé la Satire.
Epuisé, cher Alcippe ! Ah ! tu me ferois rire !
Sur ce vaſte ſujet ſi j'allois tout tracer,
Tu verrois ſous ma main des tômes s'amaſſer.
Dans le Sexe j'ay peint la pieté cauſtique.
Et que ſeroit-ce donc, ſi Cenſeur plus tragique
J'allois t'y faire voir l'Atheïſme établi,
Et non moins que l'honneur, le Ciel mis en oubli ;
Si j'allois t'y montrer plus d'une Capanée,
Pour ſouveraine loi mettant la Deſtinée,
Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
Et nous parlant de Dieu du ton de Des-Barreaux ?
Mais, ſans aller chercher cette Femme infernale,
T'ay-je encor peint, dy-moy, la Fantaſque inégale,
Qui m'aimant le matin, ſouvent me hait le ſoir ?
T'ay-je peint la Maligne aux yeux faux, au cœur noir ?

T'ay-je encore exprimé la bruſque Impertinente ?
T'ay-je tracé la Vieille à morgue dominante,
Qui veut vingt ans encore aprés le Sacrement,
Exiger d'un Mari les reſpects d'un Amant ?
T'ay-je fait voir de joye une Belle animée,
Qui ſouvent d'un repas ſortant toute enfumée,
Fait meſme à ſes Amans trop foibles d'eſtomach
Redouter ſes baiſers pleins d'ail & de tabac ?
T'ay-je encore décrit la Dame brelandiere,
Qui des Joüeurs chez ſoy ſe fait Cabaretiere,
Et ſouffre des affronts que ne ſouffriroit pas
L'Hoſteſſe d'une Auberge à dix ſous par repas ?
Ay-je offert à tes yeux ces triſtes Tyſiphones,
Ces monſtres pleins d'un fiel que n'ont point les Lionnes,
Qui prenant en dégouſt les fruits nez de leur flanc,
S'irritent ſans raiſon contre leur propre ſang,
Toûjours en des fureurs que les plaintes aigriſſent,
Battent dans leurs Enfans l'Epoux qu'elles haïſſent,
Et font de leur maiſon digne de Phalaris,
Un ſejour de douleurs, de larmes & de cris ?
Enfin t'ay-je dépeint la Superſtitieuſe,
La Pédante au ton fier, la Bourgeoiſe ennuyeuſe,
Celle qui de ſon chat fait ſon ſeul entretien,
Celle qui toûjours parle & ne dit jamais rien ?

Il en eſt des milliers : mais ma bouche enfin lâſſe
Des trois quarts, pour le moins, veut bien te faire
grâce.
J'entens. C'eſt pouſſer loin la moderation.
Ah ! finiſſez, dis-tu, la declamation.
Penſez-vous qu'ébloui de vos vaines paroles,
J'ignore qu'en effet tous ces diſcours frivoles
Ne ſont qu'un badinage, un ſimple jeu d'eſprit
D'un Cenſeur, dans le fond, qui folaſtre & qui
rit,
Plein du meſme projet qui vous vint dans la teſte,
Quand vous plaçaſtes l'Homme au deſſous de la Beſte ?
Mais enfin vous & moy c'eſt aſſez badiner.
Il eſt temps de conclure ; & pour tout terminer ;
Je ne diray qu'un mot. La Fille qui m'enchante,
Noble, ſage, modeſte, humble, honneſte, touchante,
N'a pas un des defauts que vous m'avez fait voir.
Si par un ſort pourtant qu'on ne peut concevoir,
La Belle tout à coup renduë inſociable,
D'Ange, ce ſont vos mots, ſe transformoit en Diable :
Vous me verriez bien-toſt, ſans me deſeſperer,
Luy dire : Hé bien, Madame, il faut nous ſeparer.
Nous ne ſommes pas faits, je le voy, l'un pour l'autre,
Mon bien ſe monte à tant : Tenez voilà le vôtre.

Partez : Délivrons-nous d'un mutuel ſouci.
Alcippe, tu crois donc qu'on ſe ſepare ainſi ?
Pour ſortir de chez toy, ſur cette offre offenſante,
As-tu donc oublié qu'il faut qu'elle y conſente ?
Et crois-tu qu'aiſément elle puiſſe quitter
Le ſavoureux plaiſir de t'y perſecuter ?
Bien-toſt ſon Procureur, pour elle uſant ſa plume,
De ſes prétentions, va t'offrir un volume.
Car, grace au Droit receu chez les Pariſiens :
Gens de douce nature, & Maris bons Chrétiens,
Dans ſes prétentions une Femme eſt ſans borne.
Alcippe, à ce diſcours je te trouve un peu morne.
Des Arbitres, dis-tu, pourront nous accorder.
Des Arbitres... Tu crois l'empêcher de plaider ?
Sur ton chagrin déja contente d'elle-meſme,
Ce n'eſt point tous ſes droits, c'eſt le procez qu'elle aime.
Pour elle un bout d'arpent qu'il faudra diſputer,
Vaut mieux qu'un fief entier acquis ſans conteſter.
Avec elle il n'eſt point de droit qui s'éclairciſſe,
Point de procez ſi vieux qui ne ſe rajeuniſſe,
Et ſur l'art de former un nouvel embarras,
Devant elle Rolet mettroit pavillon bas.
Croi-moy, pour la fléchir trouve enfin quelque voye ;
Ou je ne répons pas dans peu qu'on ne te voye

Sous le faix des procez abbatu, conſterné ;
Triſte, à pié, ſans Laquais, maigre, ſec, ruiné,
Vingt fois dans ton malheur reſolu de te pendre,
Et, pour comble de maux, reduit à la reprendre;

SATIRE XI.

A MONSIEUR

DE VALINCOUR

SECRETAIRE GENERAL

DE LA MARINE,

Et des Commandemens de Monſeigneur le Comte de Toulouſe.

OUI, l'Honneur, VALINCOUR, eſt cheri
dans le Monde :
Chacun pour l'exalter en paroles abonde ;
A s'en voir revêtu chacun met ſon bonheur,
Et tout crie icy bas, l'Honneur ! Vive l'Honneur !
Entendons diſcourir ſur les bancs des Galeres,
Ce Forçat abhorré, meſme de ſes Confreres ;
Il plaint, par un Arreſt injuſtement donné,
L'Honneur en ſa perſonne à ramer condamné.

En un mot parcourons & la Mer & la Terre !
Interrogeons Marchands, Financiers, Gens de guerre,
Courtiſans, Magiſtrats, chez Eux, ſi je les croi,
L'Intereſt ne peut rien, l'Honneur ſeul fait la loi.
Cependant, lors qu'aux yeux leur portant la lanterne,
J'examine au grand jour l'eſprit qui les gouverne,
Je n'apperçoi par tout que folle Ambition,
Foibleſſe, Iniquité, Fourbe, Corruption,
Que ridicule Orgueil de ſoi-même idolâtre.
Le Monde, à mon avis, eſt comme un grand Theâtre,
Où chacun en public l'un par l'autre abuſé,
Souvent à ce qu'il eſt joüe un rôle oppoſé.
Tous les jours on y voit, orné d'un faux viſage
Impudemment le Fou repreſenter le Sage,
L'Ignorant s'ériger en Sçavant faſtueux,
Et le plus vil Faquin trancher du Vertueux.
Mais, quelque fol eſpoir dont leur orgueil les berce,
Bien-toſt on les connoiſt & la Verité perce.
On a beau-ſe farder aux yeux de l'Univers,
A la fin ſur quelqu'un de nos vices couverts
Le Public malin jette un œil inévitable,
Et bien-toſt la Cenſure, au regard formidable,
Sçait, le crayon en main, marquer nos endroits faux,
Et nous développer avec tous nos defauts.

Du

Du Menſonge toûjours le Vray demeure maiſtre.
Pour paroître honnête homme en un mot il faut l'eſtre:
Et jamais, quoiqu'il faſſe, un Mortel icy bas
Ne peut aux yeux du Monde eſtre ce qu'il n'eſt pas.
Envain ce Miſanthrope aux yeux triſtes & ſombres,
Veut par un air riant en éclaircir les ombres,
Le Ris ſur ſon viſage eſt en mauvaiſe humeur;
L'agrément fuit ſes traits, ſes carreſſes font peur;
Ses mots les plus flateurs paroiſſent des rudeſſes,
Et la Vanité brille en toutes ſes baſſeſſes.
Le Naturel toûjours ſort, & ſçait ſe montrer.
Vainement on l'arreſte, on le force à rentrer,
Il rompt tout, perce tout, & trouve enfin paſſage.
Mais loin de mon projet je ſens que je m'engage.
Revenons de ce pas à mon texte égaré.
L'Honneur par tout, diſois-je, eſt du Monde admiré.
Mais l'Honneur en effet qu'il faut que l'on admire,
Quel eſt-il, VALINCOUR? Pouras-tu me le dire?
L'Ambitieux le met ſouvent à tout brûler,
L'Avare à voir chez luy le Pactôle rouler,
Un faux Brave à vanter ſa proüeſſe frivole,
Un vray Fourbe à jamais ne garder ſa parole,
Ce Poëte à noircir d'inſipides papiers,
Ce Marquis à ſçavoir frauder ſes Creanciers,

Un Libertin à rompre & jeûnes, & Carême,
Un Fou perdu d'honneur à braver l'Honneur même.
L'un d'Eux a-t-il raiſon ? Qui pouroit le penſer ?
Qu'eſt-ce donc que l'Honneur que tout doit embraſſer?
Eſt-ce de voir, dis-moy, vanter nôtre éloquence,
D'exceller en courage, en adreſſe, en prudence,
De voir à noſtre aſpect tout trembler ſous les Cieux,
De poſſeder enfin mille dons precieux ?
Mais avec tous ces dons de l'eſprit & de l'ame,
Un Roy meſme ſouvent peut n'eſtre qu'un infâme,
Qu'un Herode, un Tibere effroyable à nommer.
Où donc eſt cet Honneur qui ſeul doit nous charmer ?
Quoiqu'en ſes beaux diſcours Saint Evremond nous prône,
Aujourd'hui j'en croirai Seneque avant Petrône.
Dans le Monde il n'eſt rien de beau que l'Equité.
Sans Elle la Valeur, la Force, la Bonté,
Et toutes les Vertus, dont s'ébloüit la Terre,
Ne ſont que faux brillans, & que morceaux de verre,
Un injuſte Guerrier terreur de l'Univers,
Qui ſans ſujet courant chez cent Peuples divers,
S'en va tout ravager juſqu'aux rives du Gange,
N'eſt qu'un plus grand Voleur que Duterte & Saint Ange. *

* *Fameux Voleurs de grand chemin.*

Du premier des Ceſars on vante les exploits.;
Mais dans quel Tribunal, jugé ſuivant les Loix,
Euſt-il pû diſculper ſon injuſte manie?
Qu'on livre ſon Pareil en France à la Reynie,
Dans trois jours nous verrons le Phénix des Guerriers
Laiſſer ſur l'échaffaut ſa teſte, & ſes lauriers.
C'eſt d'un Roy * que l'on tient cette maxime auguſte, * *Ageſi-*
Que jamais on n'eſt grand qu'autant que l'on eſt juſte. *las.*
Raſſemblez à la fois Mithridate & Sylla,
Joignez-y Tamerlan, Genſeric, Attila,
Tous ces fiers Conquerans, Rois, Princes, Capitaines,
Sõt moins grãds àmes yeux que ceBourgeois d'Athenes* **Socrate.*
Qui ſçeut pour tous exploits, doux, moderé, frugal,
Toûjours vers la Juſtice aller d'un pas égal.
Oüi la Juſtice en nous eſt la Vertu qui brille.
Il faut de ſes couleurs qu'ici bas tout s'habille.
Dans un Mortel cheri, tout injuſte qu'il eſt,
C'eſt quelque air d'équité qui ſeduit & qui plaiſt.
A cet unique appas l'ame eſt vraîment ſenſible:
Même aux yeux de l'Injuſte un Injuſte eſt horrible;
Et tel, qui n'admet point la Probité chez luy,
Souvent à la rigueur l'exige chez autruy.
Diſons plus: Il n'eſt point d'ame livrée au vice,
Où l'on ne trouve encor des traces de juſtice.

Chacun de l'Equité ne fait pas ſon flambeau.
Tout n'eſt pas Caumartin, Bignon, ni Dagueſſeau ;
Mais juſqu'en ces Païs, où tout vit de pillage,
Chez l'Arabe & le Scythe Elle eſt de quelque uſage,
Et du butin acquis en violant les loix,
C'eſt Elle entre eux qui fait le partage & le choix.
Mais allons voir le Vrai juſqu'en ſa ſource même.
Un Devot aux yeux creux & d'abſtinence blême,
S'il n'a point le cœur juſte, eſt affreux devant Dieu.
L'Evangile au Chrétien ne dit en aucun lieu,
Sois devot : Elle dit, Sois doux, ſimple, équitable.
Car d'un Devot ſouvent au Chrétien veritable
La diſtance eſt deux fois plus longue à mon avis,
Que du Pôle Antartique au Détroit de Davis. *
Encore par ce Devot ne croi pas que j'entende
Tartuffe, ou Molinos, & ſa myſtique Bande.
J'entens un faux Chrétien mal inſtruit, mal guidé,
Et qui de l'Evangile en vain perſuadé,
N'en a jamais conçû l'eſprit ni la juſtice,
Un Chrétien qui s'en ſert pour diſculper le vice ;
Qui toûjours prés des Grands qu'il prend ſoin d'abuſer
Sur leurs foibles honteux ſçait les autoriſer,
Et croit pouvoir au Ciel, par ſes folles maximes,
Comblés de Sacremens faire entrer tous les crimes.

* *Détroit ſous le Pôle Artique, prés de la nouvelle Zemble.*

Des faux Devots pour moy voilà le vrai Heros.
Mais, pour borner enfin tout ce vague propos,
Concluons qu'ici bas le ſeul Honneur ſolide,
C'eſt de prendre toûjours la Verité pour guide;
De regarder en tout la Raiſon & la Loy,
D'eſtre doux pour tout autre, & rigoureux pour ſoy:
D'accomplir tout le bien que le Ciel nous inſpire,
Et d'eſtre juſte enfin : Ce ſeul mot veut tout dire.
Je doute que le flot des vulgaires Humains
A ce Diſcours pourtant donne aiſément les mains,
Et pour t'en dire icy la raiſon hiſtorique,
Souffre que je l'habille en Fâble allegorique.
Sous le bon Roy Saturne ami de la douceur,
L'Honneur, cher VALINCOUR, & l'Equité ſa Sœur,
De leurs ſages conſeils éclairant tout le Monde
Regnoient cheris du Ciel dans une paix profonde;
Tout vivoit en commun ſous ce Couple adoré.
Aucun n'avoit d'enclos, ni de champ ſeparé.
La Vertu n'eſtoit point ſujette à l'Oſtraciſme,
Ni ne s'appelloit point alors un ****
L'Honneur beau par ſoi-même, & ſans vains ornemens,
N'étaloit point aux yeux l'or ni les diamans,
Et jamais ne ſortant de ſes devoirs auſteres,
Maintenoit de ſa Sœur les regles ſalutaires.

Mais une fois au Ciel par les Dieux appellé,
Il demeura long-temps au Séjour étoilé.
Un Fourbe cependant aſſez haut de corſage,
Et qui luy reſſembloit de geſte & de viſage,
Prend ſon temps, & par tout ce hardi Suborneur
S'en va chez les Humains crier, qu'il eſt l'Honneur:
Qu'il arrive du Ciel, & que voulant lui-meſme
Seul porter deſormais le faix du Diadême,
De luy ſeul il prétend qu'on reçoive la loy.
A ces diſcours trompeurs le Monde ajoûte foy.
L'innocente Equité honteuſement bannie
Trouve à peine un deſert où fuir l'ignominie.
Auſſi-toſt ſur un Thrône éclatant de rubis,
L'Impoſteur monte orné de ſuperbes habits.
La Hauteur, le Dédain, l'Audace l'environnent,
Et le Luxe & l'Orgueil de leurs mains le couronnent.
Tout fier il montre alors un front plus ſourcilleux.
Et le Mien & le Tien deux Freres pointilleux,
Par ſon ordre amenant les Procés & la Guerre,
En tous lieux de ce pas vont partager la Terre,
En tous lieux ſous les noms de Bon Droit & de Tort,
Vont chez Elle établir le ſeul droit du plus Fort.
Le nouveau Roy triomphe, & ſur ce droit inique
Bâtit de vaines loix un Code fantaſtique;

Avant tout aux Mortels preſcrit de ſe vanger ;
L'un l'autre au moindre affront les force à s'égorger,
Et dans leur ame envain de remords combattuë,
Trace en lettres de ſang ces deux mots, *Meurs*, ou *Tuë*.
Alors, ce fut alors, ſous ce vrai Jupiter,
Qu'on vit naître ici bas le noir Siecle de Fer.
Le Frere au meſme inſtant s'arma contre le Frere :
Le Fils trempa ſes mains dans le ſang de ſon Pere ;
La ſoif de commander enfanta les Tyrans,
Du Tanaïs au Nil porta les Conquerans :
L'Ambition paſſa pour la Vertu ſublime :
Le Crime heureux fut juſte & ceſſa d'eſtre crime.
On ne vit plus que haine & que diviſion,
Qu'envie, effroi, tumulte, horreur, confuſion.
Le veritable Honneur ſur la voute celeſte
Eſt enfin averti de ce trouble funeſte.
Il part ſans differer, & deſcendu des Cieux
Va par tout ſe montrer dans les terreſtres lieux :
Mais il n'y fait plus voir qu'un viſage incommode.
On n'y peut plus ſouffrir ſes vertus hors de mode,
Et lui-même traité de Fourbe & d'Impoſteur,
Eſt contraint de ramper aux piés du Seducteur.
Enfin las d'eſſuyer outrage ſur outrage,
Il livre les Humains à leur triſte eſclavage,

S'en va trouver ſa Sœur, & dés ce même jour
Avec elle s'envole au celeſte Séjour.
Depuis, toûjours ici riche de leur ruine,
Sur les triſtes Mortels le faux Honneur domine,
Gouverne tout, fait tout dans ce bas Univers,
Et peut-eſtre eſt-ce luy qui m'a dicté ces vers.
Mais en fuſt-il l'Auteur, je conclus de ſa Fable;
Que ce n'eſt qu'en Dieu ſeul qu'eſt l'Honneur veritable.

EPISTRES.

EPISTRE I.

AU ROY.

GRAND ROY, c'eſt vainement qu'abjurant la Satire,
Pour Toy ſeul deſormais j'avois fait vœu d'écrire.
Dés que je prens la plume, Apollon éperdu
Semble me dire : Arreſte, inſenſé, que fais-tu ?
Sçais-tu dans quels perils aujourd'huy tu t'engages ?
Cette mer où tu cours eſt celebre en naufrages.
Ce n'eſt pas qu'aiſément, comme un autre *à Ton char*
Je ne pûſſe attacher *Alexandre* & *Céſar* ;
Qu'aiſément je ne pûſſe en quelque ode inſipide,
T'exalter aux dépens & *de Mars* & *d'Alcide* :
Te livrer *le Boſphore*, & d'un vers incivil
Propoſer au *Sultan* de *Te* ceder le *Nil*.

Mais pour Te bien loüer, une raiſon ſevere
Me dit, qu'il faut ſortir de la route vulgaire :
Qu'aprés avoir joüé tant d'Auteurs differens,
Phébus meſme auroit peur, s'il entroit ſur les rangs,
Que par des vers tout neufs, avoüez du Parnaſſe,
Il faut de mes dégoûts juſtifier l'audace ;
Et, ſi ma Muſe enfin n'eſt égale à mon Roi,
Que je preſte aux Cotins des armes contre moi.
Eſt-ce là cet Auteur, l'effroy de la Pucelle,
Qui devoit des bons vers nous tracer le modele :
Ce Cenſeur, diront-ils, qui nous reformoit tous ?
Quoi ? ce Critique affreux n'en ſçait pas plus que nous ?
N'avons-nous pas cent fois, en faveur de la France,
Comme lui, dans nos vers, pris *Memphis* & *Byzance* ;
Sur les Bords de *l'Euphrate* abbattu *le Turban*,
Et coupé, pour rimer, *les Cedres du Liban* ?
De quel front aujourd'hui vient-il ſur nos briſées,
Se reveſtir encor de nos phraſes uſées ?
Que répondrois-je alors ? Honteux & rebuté
J'aurois beau me complaire en ma propre beauté,
Et de mes triſtes vers admirateur unique,
Plaindre en les reliſant l'ignorance publique.
Quelque orgueil en ſecret dont s'aveugle un Auteur,
Il eſt fâcheux, GRAND ROI, de ſe voir ſans Lecteur ;

Et d'aller du recit de Ta gloire immortelle,
Habiller chez Francœur * le ſucre & la canelle.
Ainſi, craignant toûjours un funeſte accident,
J'imite de Conrart * le ſilence prudent :
Je laiſſe aux plus hardis l'honneur de la carriere,
Et regarde le champ, aſſis ſur la barriere.
Malgré moy toutefois, un mouvement ſecret
Vient flatter mon eſprit qui ſe tait à regret.
Quoi ? dis-je, tout chagrin, dans ma verve infertile,
Des vertus de mon Roy ſpectateur inutile,
Faudra-t-il ſur ſa gloire attendre à m'exercer,
Que ma tremblante voix commence à ſe glacer ?
Dans un ſi beau projet, ſi ma Muſe rebelle
N'oſe le ſuivre aux champs de l'Iſle, & de Bruxelle ;
Sans le chercher aux bords de l'Eſcaut & du Rhein,
La Paix l'offre à mes yeux plus calme & plus ſerein.
Oüi, GRAND ROI, laiſſons-là les ſieges, les batailles.
Qu'un Autre aille en rimant renverſer des murailles ;
Et ſouvent ſur Tes pas marchant ſans Ton aveu,
S'aille couvrir de ſang, de pouſſiere & de feu.
A quoy bon d'une Muſe au carnage animée,
Echauffer Ta valeur déja trop allumée ?
Jouïſſons à loiſir du fruit de Tes bien-faits,
Et ne nous laſſons point des douceurs de la Paix.

*Fameux Epicier.

*Fameux Academicien qui n'a jamais rien écrit.

Pourquoi ces Elephans, ces armes, ce bagage,
Et ces vaiſſeaux tout preſts à quitter le rivage ?
Diſoit au Roi Pyrrhus un ſage Confident,
Conſeiller tres-ſenſé d'un Roi tres-imprudent.
Je vais, lui dit ce Prince, à Rome où l'on m'appelle.
Quoi faire ? L'aſſieger. L'entrepriſe eſt fort belle,
Et digne ſeulement d'Alexandre ou de Vous :
Mais, Rome priſe enfin, Seigneur, où courons-nous ?
Du reſte des Latins la conqueſte eſt facile.
Sans doute on les peut vaincre : eſt-ce tout ? La Sicile
De là nous tend les bras, & bien-toſt ſans effort
Syracuſe reçoit nos vaiſſeaux dans ſon port.
Bornés-vous là vos pas ? Dés que nous l'aurons priſe,
Il ne faut qu'un bon vent & Carthage eſt conquiſe.
Les chemins ſont ouverts : qui peut nous arreſter ?
Je vous entens, Seigneur, nous allons tout domter.
Nous allons traverſer les ſables de Libye,
Aſſervir en paſſant l'Egypte, l'Arabie.
Courir delà le Gange en de nouveaux païs,
Faire trembler le Scythe aux bords du Tanaïs ;
Et ranger ſous nos loix tout ce vaſte Hemiſphere.
Mais de retour enfin, que pretendez-vous faire ?
Alors, cher Cineas, victorieux, contens,
Nous pourons rire à l'aiſe, & prendre du bon temps.

Hé, Seigneur, dés ce jour, ſans ſortir de l'Epire,
Du matin juſqu'au ſoir qui vous défend de rire?
Le conſeil eſtoit ſage & facile à gouſter.
Pyrrhus vivoit heureux, s'il euſt pû l'écouter:
Mais à l'ambition d'oppoſer la prudence,
C'eſt aux Prelats de Cour preſcher la reſidence.
Ce n'eſt pas que mon cœur du travail ennemi,
Approuve un Faineant ſur le thrône endormi.
Mais quelques vains lauriers que promette la guerre,
On peut eſtre Heros ſans ravager la terre.
Il eſt plus d'une gloire. Envain aux Conquerans
L'erreur parmi les Rois donne les premiers rangs.
Entre les grands Heros ce ſont les plus vulgaires.
Chaque ſiecle eſt fecond en heureux Temeraires.
Chaque Climat produit des Favoris de Mars.
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Céſars.
On a veu mille fois des ſanges Mœotides
Sortir des Conquerans, Goths, Vandales, Gepides.
Mais un Roi vraiment Roi, qui ſage en ſes projets,
Sçache en un calme heureux maintenir ſes Sujets,
Qui du bonheur public ayt cimenté ſa gloire,
Il faut, pour le trouver, courir toute l'hiſtoire.
La Terre conte peu de ces Rois bien-faiſans.
Le Ciel à les former ſe prépare long-temps,

* *Titus.* Tel fut cet Empereur, * ſous qui Rome adorée
Vit renaiſtre les jours de Saturne & de Rhée :
Qui rendit de ſon joug l'Univers amoureux :
Qu'on n'alla jamais voir ſans revenir heureux :
Qui ſoûpiroit le ſoir, ſi ſa main fortunée
N'avoit par ſes bienfaits ſignalé la journée.
Le cours ne fut pas long d'un empire ſi doux. [nous?
Mais où cherchay-je ailleurs ce qu'on trouve chez
GRAND ROI, ſans recourir aux hiſtoires antiques,
Ne T'avons-nous pas vû dans les plaines Belgiques,
Quand l'ennemi vaincu deſertant ſes remparts,
Au devant de Ton joug couroit de toutes parts,
Toi-meſme Te borner au fort de Ta victoire,
Et chercher dans la paix une plus juſte gloire?
Ce ſont là les exploits que Tu dois avoüer :
Et c'eſt par là, GRAND ROI, que je Te veux loüer.
Aſſez d'autres, ſans moy, d'un ſtile moins timide,
Suivront aux champs de Mars Ton courage rapide :
Iront de Ta valeur effrayer l'Univers,
Et camper devant Dôle au milieu des hyvers.
Pour moy, loin des combats, ſur un ton moins terrible,
Je diray les exploits de Ton regne paiſible.
Je peindray les plaiſirs en foule renaiſſans :
Les Oppreſſeurs du peuple à leur tour gemiſſans.

On

On verrá par quels ſoins Ta ſage prévoyance
Au fort de la famine entretint l'abondance.
On verra les abus par Ta main reformez,
La licence & l'orgueil en tous lieux reprimez,
Du débris des Traitans Ton épargne groſſie ;
Des ſubſides affreux la rigueur adoucie,
Le Soldat dans la paix ſage & laborieux,
Nos Artiſans groſſiers rendus induſtrieux ;
Et nos voiſins fruſtrez de ces tributs ſerviles,
Que payoit à leur art le luxe de nos villes.
Tantoſt je traceray Tes pompeux bâtimens,
Du loiſir d'un Heros nobles amuſemens.
J'entens déja frémir les deux mers étonnées,
De voir leurs flots unis au pié des Pyrenées.
Déja de tous coſtez la Chicane aux abois
S'enfuit au ſeul aſpect de Tes nouvelles lois,
O que Ta main par là va ſauver de Pupilles !
Que de ſçavans Plaideurs deſormais inutiles !
Qui ne ſent point l'effet de Tes ſoins genereux ?
L'Univers ſous Ton regne a-t-il des Malheureux ?
Eſt-il quelque vertu dans les glaces de l'Ourſe,
Ni dans ces lieux brûlez où le jour prend ſa ſource,
Dont la triſte Indigence oſe encore approcher,
Et qu'en foule Tes dons d'abord n'aillent chercher ?

C'eſt par Toy qu'on va voir les Muſes enrichies,
De leur longue diſette à jamais affranchies.
GRAND ROI, pourſuy toûjours, aſſeure leur repos,
Sans elles un Heros n'eſt pas long-temps Heros.
Bien-toſt, quoy qu'il ayt fait, la mort d'une ombre noire
Enveloppe avec lui ſon nom & ſon hiſtoire.
Envain pour s'exemter de l'oubli du cercueil,
Achille mit vingt fois tout Ilion en deuil.
Envain malgré les vents aux bords de l'Heſperie
Enée enfin porta ſes Dieux & ſa patrie.
Sans le ſecours des vers, leurs noms tant publiez
Seroient depuis mille ans avec eux oubliez.
Non à quelques hauts faits que Ton deſtin T'appelle,
Sans le ſecours ſoigneux d'une Muſe fidelle,
Pour T'immortaliſer Tu fais de vains efforts.
Apollon Te la doit : ouvre luy Tes treſors.
En Poëtes fameux rens nos climats fertiles.
Un Auguſte aiſément peut faire des Virgiles.
Que d'illuſtres témoins de Ta vaſte bonté,
Vont pour Toy dépoſer à la poſterité !
Pour moy, qui ſur Ton nom déja brûlant d'écrire
Sens au bout de ma plume expirer la Satire,
Je n'oſe de mes vers vanter ici le prix.
Toutefois, ſi quelqu'un de mes foibles écrits

Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-eſtre pour Ta gloire aura-t-il ſon uſage :
Et comme Tes exploits étonnant les Lecteurs,
Seront à peine creus ſur la foy des Auteurs ;
Si quelque Eſprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour, pour les rendre croyables :
Boileau qui dans ſes vers pleins de ſincerité
Jadis à tout ſon ſiecle a dit la verité ;
Qui mit à tout blâmer ſon étude & ſa gloire,
Apourtant de ce Roy parlé comme l'Hiſtoire.

EPISTRE II.

A MONSIEUR L'ABBE' DES ROCHES.

A Quoi bon réveiller mes Muſes endormies,
Pour tracer aux Auteurs des regles ennemies ?
Penſes-tu qu'aucun d'eux veüille ſubir mes loix,
Ni ſuivre une raiſon qui parle par ma voix ?
O le plaiſant Docteur, qui ſur les pas d'Horace,
Vient prêcher, diront-ils, la reforme au Parnaſſe !
Nos écrits ſont mauvais, les ſiens valent-ils mieux ?
J'entens déja d'ici Liniere furieux
Qui m'appelle au combat, ſans prendre un plus long terme.
De l'encre, du papier, dit-il, qu'on nous enferme.
Voyons qui de nous deux plus aiſé dans ſes vers
Aura plûtoſt rempli la page & le revers ?

Moy donc qui ſuis peu fait à ce genre d'eſcrime ;
Je le laiſſe tout ſeul verſer rime ſur rime,
Et ſouvent de dépit contre moy s'exerçant,
Punir de mes defauts le papier innocent.
Mais toy qui ne crains point qu'un Rimeur te noirciſſe,
Que fais-tu cependant ſeul en ton Benefice ?
Attens-tu qu'un Fermier payant, quoiqu'un peu tard,
De ton bien pour le moins, daigne te faire part ?
Vas-tu, grand Deffenſeur des droits de ton Egliſe,
De tes Moines mutins reprimer l'entrepriſe ?
Croy-moy, dût Auſanet t'aſſurer du ſuccés,
Abbé, n'entrepren point meſme un juſte procés.
N'imite point ces Fous dont la ſotte avarice
Va de ſes revenus engraiſſer la Juſtice,
Qui toûjours aſſignans, & toûjours aſſignez,
Souvent demeurent gueux de vingt procés gagnez.
Soûtenons bien nos droits ; Sot eſt celuy qui donne.
C'eſt ainſi devers Caen que tout Normand raiſonne.
Ce ſont là les leçons dont un pere Manceau
Inſtruit ſon fils novice au ſortir du berceau.
Mais pour toy qui nouri bien en deça de l'Oiſe,
As ſucé la vertu Picarde & Champenoiſe,
Non, non, tu n'iras point, ardent Beneficier,
Faire enroüer pour toy Corbin ni le Mazier.

Toutefois, ſi jamais quelque ardeur bilieuſe
Allumoit dans ton cœur l'humeur litigieuſe ;
Conſulte-moy d'abord ; & pour la reprimer,
Retien bien la leçon que je te vais rimer.
Un jour, dit un Auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux Voyageurs à jeun rencontrerent une huiſtre.
Tous deux la conteſtoient, lors que dans leur chemin
La Juſtice paſſa, la balance à la main.
Devant elle à grand bruit ils expliquent la choſe.
Tous deux avec dépens veulent gagner leur cauſe.
La Juſtice peſant ce droit litigieux,
Demande l'huiſtre, l'ouvre, & l'avale à leurs yeux,
Et par ce bel arreſt terminant la bataille :
Tenez, voilà, dit-elle, à chacun une écaille.
Des ſottiſes d'autrui nous vivons au Palais :
Meſſieurs, l'huiſtre eſtoit bonne. Adieu. Vivez en paix.

EPISTRE III.

A MONSIEUR

ARNAULD,

DOCTEUR DE SORBONNE.

OUI, ſans peine, au travers des ſophiſmes de Claude,
Arnauld, des Novateurs tu découvres la fraude,
Et romps de leurs erreurs les filets captieux.
Mais que ſert que ta main leur défille les yeux ?
Si toûjours dans leur ame une pudeur rebelle,
Preſts d'embraſſer l'Egliſe, au Preſche les rappelle.
Non, ne croi pas que Claude habile à ſe tromper,
Soit inſenſible aux traits dont tu le ſçais frapper :
Mais un Démon l'arreſte, & quand ta voix l'attire,
Lui dit : Si tu te rens, ſçais-tu ce qu'on va dire ?
Dans ſon heureux retour lui montre un faux malheur,
Lui peint de Charenton l'heretique douleur,

Et balançant Dieu même en ſon ame flottante,
Fait mourir dans ſon cœur la verité naiſſante.
Des ſuperbes Mortels le plus affreux lien,
N'en doutons point, Arnauld, c'eſt la honte du bien.
Des plus nobles vertus cette adroite ennemie,
Peint l'honneur à nos yeux des traits de l'infamie,
Aſſervit nos eſprits ſous un joug rigoureux,
Et nous rend l'un de l'autre eſclaves malheureux.
Par elle la vertu devient lâche & timide.
Vois-tu ce Libertin en public intrepide,
Qui prêche contre un Dieu que dans ſon ame il croit?
Il iroit embraſſer la verité qu'il voit:
Mais de ſes faux Amis il craint la raillerie,
Et ne brave ainſi Dieu que par poltronerie.
C'eſt là de tous nos maux le fatal fondement.
Des jugemens d'autruy nous tremblons follement,
Et chacun l'un de l'autre adorant les caprices,
Nous cherchons hors de nous nos vertus & nos vices.
Miſerables joüets de noſtre vanité,
Faiſons au moins l'aveu de nôtre infirmité.
A quoy bon, quand la fiévre en nos arteres brûle,
Faire de noſtre mal un ſecret ridicule?
Le feu ſort de vos yeux petillans & troublez,
Voſtre pouls inégal marche à pas redoublez:

Quelle

Quelle fauſſe pudeur à feindre vous oblige ? (dis-je,
Qu'avez-vous ? Je n'ai rien. Mais ... Je n'ai rien, vous
Répondra ce Malade à ſe taire obſtiné.
Mais cependant voilà tout ſon corps cangrené,
Et la fiévre demain ſe rendant la plus forte,
Un benitier aux pieds va l'étendre à la porte.
Prévenons ſagement un ſi juſte malheur.
Le jour fatal eſt proche & vient comme un voleur.
Avant qu'à nos erreurs le Ciel nous abandonne,
Profitons de l'inſtant que de grâce il nous donne.
Hâtons-nous ; le Temps fuit, & nous traîne avec ſoy.
Le moment où je parle eſt déja loin de moy.
Mais quoy ? toûjours la honte en eſclaves nous lie.
Oüi, c'eſt toy qui nous pers, ridicule folie.
C'eſt toy qui fis tomber le premier Malheureux,
Le jour que d'un faux bien ſottement amoureux,
Et n'oſant ſoupçonner ſa femme d'impoſture,
Au Démon par pudeur il vendit la Nature.
Helas ! avant ce jour qui perdit ſes Neveux,
Tous les plaiſirs couroient au devant de ſes vœux.
La faim aux animaux ne faiſoit point la guerre.
Le blé, pour ſe donner, ſans peine ouvrant la terre,
N'attendoit point qu'un bœuf preſſé de l'éguillon,
Traçaſt à pas tardifs un pénible ſillon.

La vigne offroit par tout des grappes toûjours pleines,
Et des ruiſſeaux de lait ſerpentoient dans les plaines.
Mais dés ce jour Adam déchû de ſon état,
D'un tribut de douleurs paya ſon attentat.
Il fallut qu'au travail ſon corps rendu docile
Forçaſt la terre avare à devenir fertile.
Le chardon importun heriſſa les guerets;
Le ſerpent venimeux rampa dans les foreſts:
La canicule en feu deſola les campagnes:
L'Aquilon en fureur gronda ſur les montagnes.
Alors pour ſe couvrir durant l'âpre ſaiſon,
Il fallut aux brebis dérober leur toiſon.
La Peſte en même temps, la Guerre & la Famine,
Des malheureux Humains jurerent la ruine:
Mais aucun de ces maux n'égala les rigueurs,
Que la mauvaiſe honte exerça dans les cœurs.
De ce nid à l'inſtant ſortirent tous les vices.
L'Avare des premiers en proye à ſes caprices,
Dans un infâme gain mettant l'honneſteté,
Pour toute honte alors compta la pauvreté.
L'Honneur & la Vertu n'oſerent plus paroiſtre,
La Pieté chercha les deſerts & le Cloiſtre.
Depuis on n'a point vû de cœur ſi détaché,
Qui par quelque lien ne tînt à ce peché.

Triſte & funeſte effet du premier de nos crimes !
Moi-même, Arnauld, icy qui te prêche en ces rimes,
Plus qu'aucun des Mortels par la honte abbattu,
Envain j'arme contr'elle une foible vertu.
Ainſi toûjours douteux, chancelant & volage,
A peine du limon où le vice m'engage,
J'arrache un pié timide, & ſors en m'agitant,
Que l'autre m'y reporte, & s'embourbe à l'inſtant.
Car ſi, comme aujourd'huy, quelque rayon de zele
Allume dans mon cœur une clarté nouvelle,
Soudain aux yeux d'autruy s'il faut la confirmer,
D'un geſte, d'un regard je me ſens alarmer ;
Et meſme ſur ces vers que je te viens d'écrire,
Je tremble en ce moment de ce que l'on va dire.

EPISTRE IV.

AU ROY.

ENVAIN, pour Te loüer, ma Muſe toûjours preſte,
Vingt fois de la Hollande a tenté la conqueſte :
Ce païs, où cent murs n'ont pû Te reſiſter,
GRAND ROY, n'eſt pas en vers ſi facile à domter.
Des Villes que Tu prens, les noms durs & barbares,
N'offrent de toutes parts que ſyllabes bizarres.
Et, l'oreille effrayée, il faut depuis l'Iſſel,
Pour trouver un beau mot, courir juſqu'au Teſſel.
Oüi, par tout de ſon nom chaque Place munie,
Tient bon contre le vers, en détruit l'harmonie.
Et qui peut, ſans fremir, aborder Voerden ?
Quel vers ne tomberoit au ſeul mot de Heuſden ?
Quelle Muſe à rimer en tous lieux diſpozée
Oſeroit approcher des bords du Zuiderzée ?

Comment en vers heureux aſſieger Doëſbourg,
Zutphen, Vvageninghen, Hardervic, Knotzembourg?
Il n'eſt Fort entre ceux que Tu prens par centaines,
Qui ne puiſſe arreſter un Rimeur ſix ſemaines:
Et par tout ſur le Vvhal, ainſi que ſur le Leck,
Le vers eſt en déroute, & le Poëte à ſec.
Encor, ſi Tes exploits moins grands & moins rapides,
Laiſſoient prendre courage à nos Muſes timides;
Peut-eſtre avec le temps, à force d'y rêver,
Par quelque coup de l'art nous pourrions nous ſauver.
Mais dés qu'on veut tenter cette vaſte carriere;
Pegâze s'effarouche & recule en arriere:
Mon Apollon s'étonne, & Nimegue eſt à Toy,
Que ma Muſe eſt encore au camp devant Orſoy.
Aujourd'huy toutefois mon zele m'encourage;
Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux paſſage.
Un trop juſte devoir veut que nous l'eſſayons.
Muſes, pour le tracer, cherchez tous vos crayons.
Car, puiſqu'en cet exploit tout paroiſt incroyable,
Que la verité pure y reſſemble à la fable,
De tous vos ornemens vous pouvez l'égayer:
Venez donc, & ſur tout gardez bien d'ennuyer.
Vous ſçavez des grands vers les diſgraces tragiques:
Et ſouvent on ennuye en termes magnifiques.

Au pied du mont Adulle * entre mille roſeaux,
Le Rhin tranquille, & fier du progrés de ſes eaux,
Appuyé d'une main ſur ſon urne penchante,
Dormoit au bruit flatteur de ſon onde naiſſante.
Lors qu'un cri tout à coup ſuivi de mille cris,
Vient d'un calme ſi doux retirer ſes eſprits.
Il ſe trouble, il regarde, & par tout ſur ſes rives
Il voit fuir à grands pas ſes Naïades craintives,
Qui toutes accourant vers leur humide Roy,
Par un recit affreux redoublent ſon effroy.
Il apprend qu'un Heros conduit par la Victoire,
A de ſes bords fameux flétri l'antique gloire.
Que Rhimberg & Veſel terraſſez en deux jours
D'un joug déja prochain menacent tout ſon cours.
Nous l'avons veû, dit l'Une, affronter la tempeſte
De cent foudres d'airain tournez contre ſa teſte.
Il marche vers Tholus, & tes flots en courroux
Au prix de ſa fureur ſont tranquilles & doux.
Il a de Jupiter la taille & le viſage;
Et depuis ce Romain, * dont l'inſolent paſſage
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
Jamais rien de ſi grand n'a paru ſur tes bords.
Le Rhin tremble & frémit à ces triſtes nouvelles,
Le feu ſort à travers ſes humides prunelles.

* *Montagne d'où le Rhin prend ſa ſource.*

* *Jules Ceſar.*

C'eſt donc trop peu, dit-il, que l'Eſcaut en deux mois
Ait apprís à couler ſous de nouvelles loix :
Et de mille remparts mon onde environnée
De ces Fleuves ſans nom ſuivra la deſtinée.
Ah ! periſſent mes eaux ! ou par d'illuſtres coups ;
Montrons qui doit ceder des Mortels ou de nous.
A ces mots eſſuyant ſa barbe limoneuſe,
Il prend d'un vieux Guerrier la figure poudreuſe.
Son front cicatricé rend ſon air furieux,
Et l'ardeur du combat étincelle en ſes yeux.
En ce moment il part, & couvert d'une nuë,
Du fameux Fort de Skinq prend la route connuë.
Là contemplant ſon cours, il voit de toutes parts
Ses pâles Deffenſeurs par la frayeur épars.
Il voit cent bataillons, qui loin de ſe deffendre,
Attendent ſur des murs l'Ennemi pour ſe rendre.
Confus, il les aborde, & renforçant ſa voix ;
Grands Arbitres, dit-il, des querelles des Rois,
Eſt-ce ainſi que vôtre ame aux perils aguerrie,
Soûtient ſur ces remparts l'honneur & la patrie ? *
Voſtre Ennemi ſuperbe, en cet inſtant fameux,
Du Rhin prés de Tholus fend les flots écumeux.
Du moins en vous montrant ſur la rive oppoſée,
N'oſeriez-vous ſaiſir une victoire aiſée ?

* *Il y avoit ſur les Drapeaux des Hollandois* : Pro honore & patriâ.

Allez, vils Combattans, inutiles Soldats;
Laiſſez là ces mouſquets trop peſans pour vos bras:
Et la faux à la main, parmi vos marêcages,
Allez couper vos joncs, & preſſer vos laictages:
Ou gardant les ſeuls bords qui vous peuvent couvrir,
Avec moy, de ce pas, venez vaincre ou mourir.
Ce diſcours d'un Guerrier que la colere enflâmme,
Reſſuſcite l'honneur déja mort en leur ame:
Et leurs cœurs s'allumant d'un reſte de chaleur;
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve, où LOUIS en perſonne
Déja preſt à paſſer, inſtruit, diſpoſe, ordonne.
Par ſon ordre Grammont * le premier dans les flots
S'avance ſoûtenu des regards du Heros.
Son courſier écumant ſous ſon Maiſtre intrepide,
Nâge tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le ſuit de prés: ſous ce Chef redouté
Marche des Cuiraſſiers l'eſcadron indomté.
Mais déja devant eux une chaleur guerriere
Emporte loin du bord le boüillant l'Eſdiguiere,
Vivonne, Nantoüillet, & Coëſlin, & Salart,
Chacun d'eux au peril veut la premiere part.
Vendoſme que ſoûtient l'orgueil de ſa naiſſance,
Au meſme inſtant dans l'onde impatient s'élance.

* *Monſieur le Comte de Guiche.*

* *Monſieur le Comte de Saux.*

La Salle, Beringhen, Nogent, Dambre, Cavois,
Fendent les flots tremblans ſous un ſi noble poids.
LOUIS les animant du feu de ſon courage,
Se plaint de ſa grandeur qui l'attache au rivage.
Par ſes ſoins cependant, trente legers vaiſſeaux
D'un trenchant aviron déja coupent les eaux.
Cent Guerriers s'y jettant ſignalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
Il s'avance en couroux. Le plomb vole à l'inſtant,
Et pleut de toutes parts ſur l'eſcadron flottant.
Du ſalpeſtre en fureur l'air s'échauffe & s'allume;
Et des coups redoublez tout le rivage fume.
Déja du plomb mortel plus d'un Brave eſt atteint:
Sous les fougueux Courſiers l'onde écume & ſe plaint.
De tant de coups affreux la tempeſte orageuſe
Tient un temps ſur les eaux la fortune douteuſe.
Mais LOUIS d'un regard ſçait bien-toſt la fixer;
Le deſtin à ſes yeux n'oſeroit balancer.
Bien-toſt avec Grammont courent Mars & Bellone.
Le Rhin à leur aſpect d'épouvante friſſonne.
Quand pour nouvelle alarme à ſes eſprits glacez,
Un bruit s'épand qu'Enguien & Condé ſont paſſez;
Condé, dont le ſeul nom fait tomber les murailles,
Force les eſcadrons, & gagne les batailles.

Enguien de ſon hymen le ſeul & digne fruit,
Par luy dés ſon enfance à la victoire inſtruit.
L'Ennemi renverſé fuit & gagne la plaine.
Le Dieu luy-meſme cede au torrent qui l'entraîne,
Et ſeul, deſeſperé, pleurant ſes vains efforts,
Abandonne à LOUIS la victoire & ſes bords.
Du Fleuve ainſi domté la déroute éclatante
A Vvurts juſqu'en ſon camp va porter l'épouvante:
Vvurts l'eſpoir du païs, & l'appui de ſes murs,
Vvurts... ah quel nom, GRAND ROY! quel Hector que ce Vvurts!
Sans ce terrible nom mal né pour les oreilles,
Que j'allois à Tes yeux étaler de merveilles!
Bien-toſt on euſt veu SKINQ dans mes vers emporté
De ſes fameux remparts démentir la fierté.
Bien-toſt... mais Vvurts s'oppoſe à l'ardeur qui m'anime.
Finiſſons, il eſt temps: auſſi-bien, ſi la rime
Alloit mal-à-propos m'engager dans Arnheim,
Je ne ſçai pour ſortir de porte qu'Hildesheim.
O! que le Ciel ſoigneux de nôtre poëſie,
GRAND ROY, ne nous fiſt-il plus voiſins de l'Aſie!
Bien-toſt victorieux de cent peuples altiers,
Tu nous aurois fourni des rimes à milliers.

Il n'eſt plaine en ces lieux ſi ſeche & ſi ſterile,
Qui ne ſoit en beaux mots par tout riche & fertile.
Là plus d'un bourg fameux par ſon antique nom
Vient offrir à l'oreille un agreable ſon.
Quel plaiſir de Te ſuivre aux rives de Scamandre !
D'y trouver d'Ilion la poëtique cendre :
De juger, ſi les Grecs qui briſerent ſes tours ;
Firent plus en dix ans que LOUIS en dix jours.
Mais pourquoy ſans raiſon deſeſperer ma veine ?
Eſt-il dans l'Univers de plage ſi lointaine,
Où Ta valeur, GRAND ROY, ne Te puiſſe porter,
Et ne m'offre bien-toſt des exploits à chanter ?
Non, non, ne faiſons plus de plaintes inutiles ;
Puis qu'ainſi dans deux mois Tu prens quarante villes.
Aſſuré des beaux vers dont Ton bras me répond,
Je T'attens dans deux ans aux bords de l'Helleſpont.

EPISTRE V.

A MONSIEUR DE GUILLERAGUES, SECRETAIRE DU CABINET.

ESprit né pour la Cour, & maiſtre
en l'art de plaire,
Guilleragues, qui ſçais & parler
& te taire,
Appren-moy, ſi je dois ou me taire, ou parler.
Faut-il dans la Satire encor me ſignaler,
Et dans ce champ fecond en plaiſantes malices,
Faire encore aux Auteurs redouter mes caprices?
Jadis, non ſans tumulte, on m'y vit éclater:
Quand mon Eſprit plus jeune & promt à s'irriter,
Aſpiroit moins au nom de diſcret & de ſage:
Que mes cheveux plus noirs ombrageoient mon viſage,

Maintenant que le temps a meuri mes deſirs,
Que mon âge amoureux de plus ſages plaiſirs,
Bien-toſt s'en va frapper à ſon neuviéme luſtre. *
J'aime mieux mon repos qu'un embarras illuſtre.
Que d'une égale ardeur mille Auteurs animés
Aiguiſent contre moi leurs traits envenimés :
Que tout juſqu'à Pincheſne & m'inſulte & m'accable ;
Aujourd'huy vieux Lion je ſuis doux & traitable :
Je n'arme point contre eux mes ongles émouſſés.
Ainſi que mes beaux jours, mes chagrins ſont paſſés.
Je ne ſens plus l'aigreur de ma bile premiere,
Et laiſſe aux froids Rimeurs une libre carriere.
Ainſi donc Philoſophe à la raiſon ſoûmis,
Mes defauts deſormais, ſont mes ſeuls ennemis.
C'eſt l'erreur que je fuis ; c'eſt la vertu que j'aime.
Je ſonge à me connoître, & me cherche en moi-même.
C'eſt là l'unique étude où je veux m'attacher.
Que l'aſtrolabe en main, un autre aille chercher
Si le Soleil eſt fixe, ou tourne ſur ſon axe :
Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe :
Que Rohaut vainement ſeche pour concevoir,
Comment tout eſtant plein, tout a pû ſe mouvoir :
Ou que Bernier compoſe & le ſec & l'humide
Des corps ronds & crochus errans parmi le vuide.

* *A la quarante & uniéme année.*

Pour moy ſur cette mer, qu'ici bas nous courons,
Je ſonge à me pourvoir d'eſquif & d'avirons,
A regler mes deſirs, à prévenir l'orage,
Et ſauver, s'il ſe peut, ma raiſon du naufrage.
C'eſt au repos d'eſprit que nous aſpirons tous:
Mais ce repos heureux ſe doit chercher en nous.
Un Fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,
Et malade à la ville, ainſi qu'à la campagne,
Envain monte à cheval, pour tromper ſon ennui,
Le chagrin monte en croupe & galoppe avec lui.
Que crois-tu qu'Alexandre, en ravageant la terre,
Cherche parmi l'horreur, le tumulte & la guerre?
Poſſedé d'un ennui, qu'il ne ſçauroit domter,
Il craint d'eſtre à ſoi-même, & ſonge à s'éviter.
C'eſt là ce qui l'emporte aux lieux où naiſt l'Aurore,
Où le Perſe eſt brûlé de l'aſtre qu'il adore.
De nos propres malheurs Auteurs infortunés,
Nous ſommes loin de nous à toute heure entraînés.
A quoy bon ravir l'or au ſein du nouveau monde?
Le bonheur tant cherché ſur la terre & ſur l'onde,
Eſt-ici, comme aux lieux où meurit le coco,
Et ſe trouve à Paris, de même qu'à Cuſco. *
On ne le tire point des veines du Potoſe. *
Qui vit content de rien, poſſede toute choſe.

* *Capitale du Perou.*
* *Montagne où ſont les mines d'argent.*

Mais ſans ceſſe ignorans de nos propres beſoins,
Nous demandons au Ciel ce qu'il nous faut le moins.
O! que ſi cet hyver, un rhûme ſalutaire
Guériſſant de tous maux mon avare Beau-pere,
Pouvoit, bien confeſſé, l'étendre en un cercueil,
Et remplir ſa maiſon d'un agreable deüil!
Que mon ame en ce jour de joye & d'opulence,
D'un ſuperbe convoi plaindroit peu la dépenſe!
Diſoit, le mois paſſé, doux, honneſte & ſoûmis,
L'heritier affammé de ce riche Commis,
Qui, pour lui préparer cette douce journée,
Tourmenta quarante ans ſa vie infortunée.
La mort vient de ſaiſir le vieillard catherreux.
Voila ſon Gendre riche. En eſt-il plus heureux?
Tout fier du faux éclat de ſa vaine richeſſe,
Déja nouveau Seigneur il vante ſa nobleſſe.
Quoi-que fils de Meuſnier encor blanc du moulin,
Il eſt preſt à fournir ſes titres en vélin.
En mille vains projets à toute heure il s'égare,
Le voilà fou, ſuperbe, impertinent, bizarre,
Réveur, ſombre, inquiet, à ſoy-meſme ennuyeux.
Il vivroit plus content, ſi comme ſes Ayeux,
Dans un habit conforme à ſa vraye origine,
Sur le mulet encore il chargeoit la farine.

Mais ce diſcours n'eſt pas pour le peuple ignorant,
Que le faſte éblouït d'un bonheur apparent.
L'argent, l'argent, dit-on; Sans lui tout eſt ſterile.
La vertu ſans l'argent n'eſt qu'un meuble inutile.
L'argent en honneſte homme érige un ſcelerat.
L'argent ſeul au Palais peut faire un Magiſtrat.
Qu'importe, qu'en tous lieux ou me traite d'infâme,
Dit ce Fourbe ſans foi, ſans honneur, & ſans âme;
Dans mon coffre tout pleins de rares qualités,
J'ai cent mille vertus en louïs bien comptés.
Eſt-il quelque talent que l'argent ne me donne?
C'eſt ainſi qu'en ſon cœur ce Financier raiſonne.
Mais pour moi, que l'éclat ne ſçauroit decevoir,
Qui mets au rang des biens, l'eſprit & le ſçavoir,
J'eſtime autant Patru, * meſme dans l'indigence,
Qu'un Commis engraiſſé des malheurs de la France.
Non que je ſois du gouſt de ce Sage * inſenſé,
Qui d'un argent commode eſclave embarraſſé,
Jetta tout dans la mer, pour crier, Je ſuis libre.
De la droite raiſon, je ſens mieux l'équilibre:
Mais je tiens qu'ici bas ſans faire tant d'appreſts,
La vertu ſe contente, & vit à peu de frais.
Pourquoi donc s'égarer en des projets ſi vagues?
Ce que j'avance ici, croi-moi, cher Guilleragues,

Ton

*Fameux Avocat, & le meilleur Grammairien de noſtre ſiecle.

* Cratés Philoſophe Cynique.

Ton Ami dés l'enfance ainſi l'a pratiqué.
Mon Pere ſoixante ans au travail appliqué
En mourant me laiſſa pour rouler & pour vivre,
Un revenu leger, & ſon exemple à ſuivre.
Mais bien-toſt amoureux d'un plus noble métier,
Fils, frere, oncle, couſin, beaufrere de Greffier,
Pouvant charger mon bras d'une utile liaſſe,
J'allay loin du Palais errer ſur le Parnaſſe.
La famille en pâlit, & vit en fremiſſant.
Dans la poudre du Greffe un Poëte naiſſant.
On vid avec horreur une Muſe effrénée
Dormir chez un Greffier la graſſe matinée.
Deſlors à la richeſſe il fallut renoncer.
Ne pouvant l'acquerir, j'appris à m'en paſſer;
Et ſur tout redoutant la baſſe ſervitude,
La libre verité fut mon unique étude.
Dans ce métier funeſte à qui veut s'enrichir;
Qui l'euſt creu? que pour moy le ſort duſt ſe fléchir.
Mais du plus grand des Rois la bonté ſans limite,
Toûjours preſte à courir au devant du merite,
Creut voir dans ma franchiſe un merite inconnu,
Et d'abord de ſes dons enfla mon revenu.
La brigue ni l'envie à mon bonheur contraires,
Ni les cris douloureux de mes vains Adverſaires,

Ne pûrent dans leur courſe arreſter ſes bienfaits.
C'en eſt trop : mon bonheur a paſſé mes ſouhaits.
Qu'à ſon gré deſormais la Fortune me jouë ;
On me verra dormir au branle de ſa rouë.
Si quelque ſoin encore agite mon repos,
C'eſt l'ardeur de loüer un ſi fameux Heros.
Ce ſoin ambitieux me tirant par l'oreille,
La nuit, lors que je dors, en ſurſaut me réveille ;
Me dit : que ces bienfaits, dont j'oſe me vanter,
Par des vers immortels ont dû ſe meriter.
C'eſt là le ſeul chagrin qui trouble encor mon ame.
Mais ſi, dans le beau feu du zele qui m'enflame,
Par un ouvrage enfin des Critiques vainqueur ;
Je puis, ſur ce ſujet, ſatisfaire mon cœur ;
Guilleragues, plain-toi de mon humeur legere ;
Si jamais entraîné d'une ardeur étrangere,
Ou d'un vil intereſt reconnoiſſant la loi,
Je cherche mon bonheur autre-part que chez moi.

EPISTRE VI.

A MONSIEUR DE LAMOIGNON. AVOCAT GENERAL.

OUI, LAMOIGNON, je fuis les Chagrains de la ville,
Et contre Eux la Campagne eſt mon unique azile.
Du Lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau ?
C'eſt un petit Village, * ou plûtoſt un Hameau,
Baſti ſur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voiſines.
La Seine au pié des monts que ſon flot vient laver
Voit du ſein de ſes eaux vingt Iſles s'élever,
Qui partageant ſon cours en diverſes manieres,
D'une riviere ſeule, y forment vingt rivieres.
Tous ſes bords ſont couverts de ſaules non plantés ;
Et de noyers ſouvent du Paſſant inſultés.

*Hautile petite Seigneurie prés de la Roche-Guyon, appartenante à Mon Neveu l'illuſtre Mr Dongois.

Le Village au deſſus forme un amphitheâtre.
L'Habitant ne connoiſt ni la chaux ni le plaſtre,
Et dans le roc qui cede & ſe coupe aiſément,
Chacun ſçait de ſa main creuzer ſon logement.
La maiſon du Seigneur ſeule un peu plus ornée
Se preſente au dehors de murs environnée.
Le Soleil en naiſſant la regarde d'abord :
Et le mont la deffend des outrages du Nord.
C'eſt-là, cher Lamoignon, que mon eſprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici dans un vallon bornant tous mes deſirs,
J'achete à peu de frais de ſolides plaiſirs.
Tantoſt, un livre en main, errant dans les prairies
J'occupe ma raiſon d'utiles rêveries.
Tantoſt cherchant la fin d'un vers que je conſtruy,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fuy.
Quelquefois aux appas d'un hameçon perfide,
J'amorce en badinant le poiſſon trop avide;
Ou d'un plomb qui ſuit l'œil, & part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
Une table au retour propre & non magnifique
Nous préſente un repas agreable & ruſtique.
Là, ſans s'aſſujettir aux dogmes du Brouſſain,
Tout ce qu'on boit eſt bon, tout ce qu'on mange eſt ſain,

La maiſon le fournit, la Fermiere l'ordonne,
Et mieux que Bergerat * l'appetit l'aſſaizonne.
O fortuné ſéjour ! ô Champs aimés des Cieux !
Que pour jamais foulant vos prés delicieux,
Ne puis-je ici fixer ma courſe vagabonde,
Et connu de vous ſeuls, oublier tout le monde !
Mais à peine du ſein de vos vallons cheris,
Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,
Qu'en tous lieux les Chagrins m'attendent au paſſage.
Un Couſin abuſant d'un fâcheux parentage,
Veut qu'encor tout poudreux, & ſans me débotter ;
Chez vingt Juges pour lui j'aille ſolliciter,
Il faut voir de ce pas les plus conſiderables.
L'un demeure au Marais, & l'autre aux Incurables.
Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroy.
Hier, dit-on, de vous on parla chez le Roy,
Et d'attentat horrible on traita la Satire.
Et le Roy, que dit-il ? Le Roy ſe prit à rire.
Contre vos derniers vers on eſt fort en courroux :
Pradon a mis au jour un Livre contre vous,
Et chez le Chappelier du coin de noſtre place
Autour d'un Caudebec j'en ay lû la Préface.
L'autre jour ſur un mot la Cour vous condamna.
Le bruit court qu'avant-hier on vous aſſaſſina.

* Fameux Traiteur

Un Ecrit ſcandaleux ſous voſtre nom ſe donne.
D'un Paſquin qu'on a fait, au Louvre on vous ſoupçõne;
Moi ? Vous. On me l'a dit dans le Palais Royal.
Douze ans ſont écoulez, depuis le jour fatal,
Qu'un Libraire imprimant les eſſais de ma plume,
Donna, pour mon malheur, un trop heureux volume;
Toûjours depuis ce temps en proye au ſots diſcours,
Contre eux la verité m'eſt un foible ſecours.
Vient-il de la Province une Satire fade,
D'un Plaiſant du Païs inſipide boutade;
Pour la faire courir on dit qu'elle eſt de moi:
Et le ſot Campagnard le croit de bonne foi.
J'ay beau prendre à témoin & la Cour & la Ville.
Non, à d'autres, dit-il, on connoiſt voſtre ſtile.
Combien de temps ces vers vous ont-ils bien-couſté ?
Ils ne ſont point de moi, Monſieur, en verité.
Peut-on m'attribuer ces ſottiſes étranges ?
Ah ! Monſieur, vos mépris vous ſervent de loüanges.
Ainſi de cent chagrins dans Paris accablé,
Juge, ſi toûjours triſte, interrompu, troublé,
Lamoignon, j'ay le temps de courtiſer les Muſes.
Le monde cependant ſe rit de mes excuſes,
Croit que pour m'inſpirer ſur chaque évenement,
Apollon doit venir au premier mandement.

Un bruit court, que le Roi va tout reduire en poudre,
Et dans Valencienne eſt entré comme un foudre ;
Que Cambray des François l'épouventable écueil
A veu tomber enfin ſes murs & ſon orgueil :
Que devant Saint-Omer Naſſau par ſa défaite,
De Philippe vainqueur rend la gloire complete.
Dieu ſçait, comme les vers chés vous s'en vont couler,
Dit d'abord un Ami qui veut me cajoler,
Et dans ce temps guerrier, & fecond en Achilles
Croit que l'on fait des vers comme l'on prend des villes.
Mais moi, dont le genie eſt mort en ce moment,
Je ne ſçai que répondre à ee vain compliment :
Et juſtement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.
Qu'heureux eſt le Mortel, qui du monde ignoré,
Vit content de ſoi-meſme en un coin retiré !
Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée,
N'a jamais enyvré d'une vaine fumée,
Qui de ſa liberté forme tout ſon plaiſir,
Et ne rend qu'à lui ſeul compte de ſon loiſir !
Il n'a point à ſouffrir d'affronts ni d'injuſtices,
Et du peuple inconſtant il brave les caprices.
Mais nous autres faiſeurs de livres & d'écrits,
Sur les bords du Permeſſe aux loüanges nouris,

Nous ne ſçaurions briſer nos fers, & nos entraves;
Du Lecteur dédaigneux honorables eſclaves,
Du rang où noſtre eſprit une fois s'eſt fait voir,
Sans un fâcheux éclat, nous ne ſçaurions déchoir.
Le Public enrichi du tribut de nos veilles,
Croit qu'on doit ajoûter merveilles ſur merveilles.
Au comble parvenus il veut que nous croiſſions:
Il veut en vieilliſſant que nous rajeuniſſions.
Cependant tout décroiſt, & moi-meſme à qui l'âge
D'aucune ride encor n'a flétri le viſage,
Déja moins plein de feu, pour animer ma voix,
J'ai beſoin du ſilence & de l'ombre des bois.
Ma Muſe qui ſe plaiſt dans leurs routes perduës,
Ne ſçauroit plus marcher ſur le pavé des ruës.
Ce n'eſt que dans ces bois propres à m'exciter,
Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.
Ne demande donc plus, par quelle humeur ſauvage,
Tout l'Eſté loin de toy demeurant au village
J'y paſſe obſtinément les ardeurs du Lion,
Et montre pour Paris ſi peu de paſſion.
C'eſt à toy, Lamoignon, que le rang, la naiſſance,
Le merite éclatant, & la haute éloquence
Appellent dans Paris aux ſublimes emplois,
Qu'il ſied bien d'y veiller pour le maintien des loix.

Tu dois là tous tes ſoins au bien de ta patrie.
Tu ne t'en peux bannir que l'Orphelin ne crie ;
Que l'Oppreſſeur ne montre un front audacieux :
Et Thémis pour voir clair a beſoin de tes yeux.
Mais pour moy de Paris citoyen inhabile,
Qui ne luy puis fournir qu'un réveur inutile,
Il me faut du repos, des prez & des foreſts.
Laiſſe-moy donc ici, ſous leurs ombrages frais.
Attendre que Septembre ait ramené l'Automne,
Et que Cerés contente ait fait place à Pomone.
Quand Bacchus comblera de ſes nouveaux bienfaits
Le Vendangeur ravi de ployer ſous le faix.
Auſſi-toſt ton Ami redoutant moins la ville
T'ira joindre à Paris, pour s'enfuir à Bâville.
Là, dans le ſeul loiſir que Thémis t'a laiſſé,
Tu me verras ſouvent à te ſuivre empreſſé,
Pour monter à cheval rappellant mon audace,
Apprenti Cavalier galopper ſur ta trace.
Tantoſt ſur l'herbe aſſis au pié de ces côteaux,
Où Polycrene * épand ſes liberales eaux,
Lamoignon, nous irons libres d'inquietude
Diſcourir des vertus dont tu fais ton étude :
Chercher quels ſont les biens veritables & faux :
Si l'honneſte homme en ſoi doit ſouffrir des defaux :

* *Fontaine à une demi-lieuë de Bâville, ainſi nömée par feu M. le premier Preſident de Lamoignon.*

Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide ;
Ou la vaſte ſcience, ou la vertu ſolide.
C'eſt ainſi que chez toy tu ſçauras m'attacher.
Heureux ! ſi les Fâcheux promts à nous y chercher,
N'y viennent point ſemer l'ennuyeuſe triſteſſe.
Car dans ce grand concours d'Hommes de toute eſpece,
Que ſans ceſſe à Bâville attire le devoir ;
Au lieu de quatre Amis qu'on attendoit le ſoir,
Quelquefois de Fâcheux arrivent trois volées,
Qui du parc à l'inſtant aſſiegent les allées.
Alors, ſauve qui peut, & quatre fois heureux !
Qui ſçait pour s'échapper quelque antre ignoré d'eux.

EPISTRE VII.

A MONSIEUR RACINE.

QUE tu ſçais bien, RACINE, à l'aide d'un Acteur
Emouvoir, étonner, ravir un Spectateur!
Jamais Iphigenie en Aulide immolée,
N'a couſté tant de pleurs à la Grece aſſemblée,
Que dans l'heureux ſpectacle à nos yeux étalé,
En a fait ſous ſon nom verſer la Chanmeſlé.
Ne croy pas toutefois, par tes ſçavans ouvrages
Entraînant tous les cœurs gagner tous les ſuffrages,
Si-toſt que d'Apollon un Genie inſpiré
Trouve loin du Vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre luy les cabales s'amaſſent,
Ses Rivaux obſcurcis autour de luy croaſſent,
Et ſon trop de lumiere importunant les yeux,
De ſes propres Amis luy fait des envieux.

La mort ſeule icy bas, en terminant ſa vie,
Peut calmer ſur ſon nom l'injuſtice & l'envie,
Faire au poids du bon ſens pezer tous ſes écrits,
Et donner à ſes vers leur legitime prix.
Avant qu'un peu de terre obtenu par priere,
Pour jamais ſous la tombe euſt enfermé Moliere,
Mille de ces beaux traits aujourd'huy ſi vantez,
Furent des ſots Eſprits à nos yeux rebutés.
L'Ignorance & l'Erreur à ſes naiſſantes pieces,
En habits de Marquis, en robbes de Comteſſes,
Venoient pour diffamer ſon chef-d'œuvre nouveau,
Et ſecoüoient la teſte à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur vouloit la ſcene plus exacte.
Le Vicomte indigné ſortoit au ſecond Acte.
L'un deffenſeur zelé des Bigots mis en jeu,
Pour prix de ſes bons mots le condamnoit au feu.
L'autre fougueux Marquis, luy declarant la guerre,
Vouloit vanger la Cour immolée au Parterre.
Mais ſi-toſt que, d'un trait de ſes fatales mains,
La Parque l'euſt rayé du nombre des Humains,
On reconnut le prix de ſa Muſe éclipſée.
L'aimable Comedie avec luy terraſſée
Envain d'un coup ſi rude eſpera revenir,
Et ſur ſes brodequins ne put plus ſe tenir.

Tel fut chez nous le ſort du Theâtre Comique.
Toy donc, qui t'élevant ſur la Scene Tragique,
Suis les pas de Sophocle, & ſeul de tant d'Eſprits
De Corneille vieilli ſçais conſoler Paris,
Ceſſe de t'étonner, ſi l'Envie animée,
Attachant à ſon nom ſa roüille envenimée,
La calomnie en main, quelquefois te pourſuit.
En cela, comme en tout, le Ciel qui nous conduit,
RACINE, fait briller ſa profonde ſageſſe.
Le merite en repos s'endort dans la pareſſe:
Mais par les Envieux un genie excité
Au comble de ſon art eſt mille fois monté.
Plus on veut l'affoiblir, plus il croiſt & s'élance.
Au Cid perſecuté Cinna doit ſa naiſſance,
Et peut-eſtre ta plume aux Cenſeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
Moy-meſme, dont la gloire icy moins répanduë
Des paſles Envieux ne bleſſe point la vûë;
Mais qu'une humeur trop libre, un eſprit peu ſoûmis
De bonne heure a pourvû d'utiles Ennemis:
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avouë,
Qu'au foible & vain talent dont la France me louë.
Leur venin qui ſur moy brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.

Je ſonge, à chaque trait que ma plume hazarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
Je ſçai ſur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Si-toſt que ſur un vice ils penſent me confondre,
C'eſt en m'en guériſſant que je ſçais leur repondre:
Et plus en criminel ils penſent m'ériger,
Plus croiſſant en vertu je ſonge à me vanger.
Imite mon exemple; & lors qu'une Cabale,
Un flot de vains Auteurs follement te ravale;
Proffite de leur haine, & de leur mauvais ſens:
Ris du bruit paſſager de leurs cris impuiſſans.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine?
Le Parnaſſe François annobli par ta veine,
Contre tous ces complots ſçaura te maintenir,
Et ſoulever pour toy l'équitable Avenir.
Et qui voyant un jour la douleur vertueuſe
De Phédre malgré ſoy perfide, inceſtueuſe,
D'un ſi noble travail juſtement étonné,
Ne benira d'abord le ſiecle fortuné,
Qui rendu plus fameux par tes illuſtres veilles,
Vit naiſtre ſous ta main ces pompeuſes merveilles?
Cependant laiſſe ici gronder quelques Cenſeurs,
Qu'aigriſſent de tes vers les charmantes douceurs.

Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire ?
Que l'Auteur du Jonas s'empreſſe pour les lire ?
Qu'ils charment de Senlis le Poëte idiot,
Ou le ſec Traducteur du François d'Amyot :
Pourvû qu'avec éclat leurs rimes débitées,
Soient du Peuple, des Grands, des Provinces goûtées ;
Pourvû qu'ils ſçachent plaire au plus puiſſant des Rois ;
Qu'à Chantilli Condé les ſouffre quelquefois :
Qu'Enguien en ſoit touché, que Colbert & Vivone,
Que la Rochefoucaut, Marſillac & Pompone,
Et mille autres qu'icy je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats ſe laiſſent pénetrer.
Et plût au Ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montauſier vouluſt leur donner ſon ſuffrage.
C'eſt à de tels Lecteurs que j'offre mes écrits.
Mais pour un tas groſſier de frivoles Eſprits,
Admirateurs zelez de toute œuvre inſipide,
Que non loin de la place où Brioché * préſide,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni ſon,
Il s'en aille admirer le ſçavoir de Pradon.

*Fameux Joüeur de Marionetes, logé proche des Comediens.

EPISTRE VIII.

AU ROY.

GRAND ROY, ceſſe de vaincre, ou je ceſſe d'écrire.
Tu ſçais bien que mon ſtile eſt né pour la Satire :
Mais mon Eſprit contraint de la deſavoüer,
Sous Ton regne étonnant ne veut plus que loüer.
Tantoſt dans les ardeurs de ce zele incommode,
Je ſonge à meſurer les ſyllabes d'une Ode :
Tantoſt d'une Eneïde auteur ambitieux,
Je m'en forme déja le plan audacieux.
Ainſi toûjours flatté d'une douce manie,
Je ſens de jour en jour déperir mon genie,
Et mes vers en ce ſtile, ennuyeux, ſans appas,
Deshonnorent ma plume, & ne T'honnorent pas.
Encor, ſi Ta valeur à tout vaincre obſtinée
Nous laiſſoit pour le moins reſpirer une année,

Peut-eſtre mon Eſprit prompt à reſſuſciter,
Du temps qu'il a perdu ſçauroit ſe r'aquitter.
Le Parnaſſe François non exemt de tous crimes,
Offre encore à mes vers des ſujets & des rimes,
Mais à peine Dinan & Limbourg ſont forcez,
Qu'il faut chanter Bouchain & Condé terraſſez.
Ton courage affammé de peril & de gloire
Court d'exploits en exploits, de victoire en victoire.
Souvent ce qu'un ſeul jour Te voit executer,
Nous laiſſe pour un an d'actions à conter.
Que ſi quelquefois las de forcer des murailles,
Le ſoin de tes Sujets Te rappelle à Verſailles,
Tu viens m'embarraſſer de mille autres vertus,
Te voyant de plus prés, je T'admire encor plus.
Dans les nobles douceurs d'un ſejour plein de charmes,
Tu n'es pas moins Heros qu'au milieu des alarmes.
De ton thrône agrandi portant ſeul tout le faix,
Tu cultives les arts, Tu répans les bienfaits,
Tu ſçais recompenſer juſqu'aux Muſes critiques.
Ah! croi-moy, c'en eſt trop. Nous autres Satiriques
Propres à relever les ſottiſes du temps,
Nous ſommes un peu nés pour eſtre mécontens.
Noſtre Muſe ſouvent pareſſeuſe & ſterile
A beſoin, pour marcher, de colere & de bile.

Noſtre ſtile languit dans un remerciment : (ment.
Mais, GRAND ROI, nous ſçavons nous plaindre élegam-
O ! que ſi je vivois ſous les regnes ſiniſtres
De ces Rois nés valets de leurs propres Miniſtres,
Et qui jamais en main ne prenant le timon,
Aux exploits de leur temps ne prêtoient que leur nom;
Que, ſans les fatiguer d'une loüange vaine,
Aiſément les bons mots couleroient de ma veine !
Mais toûjours ſous Ton regne il faut ſe récrier.
Toûjours, les yeux au Ciel, il faut remercier.
Sans ceſſe à T'admirer ma critique forcée,
N'a plus, en écrivant, de maligne penſée ;
Et mes chagrins ſans fiel & preſque évanoüis,
Font grace à tout le ſiecle en faveur de LOUIS.
En tous lieux cependant la Pharſale * approuvée
Sans crainte de mes vers va la teſte levée.
La licence par tout regne dans les écrits.
Déja le mauvais Sens reprenant ſes eſprits,
Songe à nous redonner des Poëmes Epiques,
S'empare des diſcours meſmes Academiques.
Perrin a de ſes vers obtenu le pardon :
Et la Scene Françoiſe eſt en proye à Pradon.
Et moy, ſur ce ſujet, loin d'exercer ma plume,
J'amaſſe de Tes faits le penible volume,

* *La Pharſale de Brebeuf.*

Et ma Muſe occupée à cet unique employ,
Ne regarde, n'entend, ne connoiſt plus que Toy.
Tu le ſçais bien pourtant, cette ardeur empreſſée
N'eſt point en moy l'effet d'une ame intereſſée.
Avant que Tes bienfaits couruſſent me chercher,
Mon zele impatient ne ſe pouvoit cacher.
Je n'admirois que Toy. Le plaiſir de le dire
Vint m'apprendre à loüer au ſein de la Satire.
Et depuis que Tes dons ſont venus m'accabler,
Loin de ſentir mes vers avec eux redoubler,
Quelquefois, le dirai-je, un remords legitime
Au fort de mon ardeur, vient refroidir ma rime.
Il me ſemble, GRAND ROI, dans mes nouveaux écrits,
Que mon encens payé n'eſt plus de meſme prix.
J'ay peur que l'Univers, qui ſçait ma récompenſe,
N'impute mes tranſports à ma reconnoiſſance,
Et que par Tes preſens mon vers décredité
N'ait moins de poids pour Toy dans la poſterité.
Toutefois je ſçai vaincre un remords qui Te bleſſe.
Si tout ce qui reçoit des fruits de Ta largeſſe,
A peindre Tes exploits ne doit point s'engager,
Qui d'un ſi juſte ſoin ſe pourra donc charger?
Ah! plûtoſt de nos ſons redoublons l'harmonie.
Le zele à mon eſprit tiendra lieu de genie.

Horace tant de fois dans mes vers imité,
De vapeurs en ſon temps, comme moy tourmenté,
Pour amortir le feu de ſa ratte indocile,
Dans l'encre quelquefois ſçeut égayer ſa bile.
Mais de la meſme main qui peignit Tullius, *
Qui d'affronts immortels couvrit Tigellius, *
Il ſçeut fléchir Glycere, il ſçeut vanter Auguſte,
Et marquer ſur la lyre une cadence juſte.
Suivons les pas fameux d'un ſi noble Ecrivain.
A ces mots quelquefois prenant la lyre en main,
Au recit que pour Toy je ſuis preſt d'entreprendre,
Je croy voir les rochers accourir pour m'entendre,
Et déja mon vers coule à flots précipitez ;
Quand j'entens le Lecteur qui me crie, Arreſtez :
Horace eut cent talens : mais la Nature avare
Ne vous a rien donné qu'un peu d'humeur bizarre :
Vous paſſez en audace & Perſe & Juvenal :
Mais ſur le ton flatteur Pincheſne eſt voſtre égal.
A ce Diſcours, GRAND ROI, que pourrois-je répondre ?
Je me ſens ſur ce point trop facile à confondre,
Et ſans trop relever des reproches ſi vrais,
Je m'arreſte à l'inſtant, j'admire, & je me tais.

* *Senateur Romain.*

* *Fameux Muſicien, le plus eſtimé de ſon tems, & fort cheri d'Auguſte.*

EPISTRE IX.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE SEIGNELAY, SECRETAIRE D'ETAT.

DAngereux Ennemi de tout mauvais Flatteur,
Seignelay, c'eſt envain qu'un ridicule Auteur,
Preſt à porter ton nom de *l'Ebre juſqu'au Gange*,
Croit te prendre aux filets d'une ſotte loüange.
Auſſi-toſt ton eſprit prompt à ſe revolter,
S'échappe, & rompt le piége où l'on veut l'arreſter.
Il n'en eſt pas ainſi de ces Eſprits frivoles,
Que tout Flatteur endort au ſon de ſes paroles,
Qui dans un vain Sonnet placez au rang des Dieux,
Se plaiſent à fouler l'Olympe radieux,

Et fiers du haut étage où La Serre les loge,
Avalent ſans dégouſt le plus groſſier éloge.
Tu ne te repais point d'encens à ſi bas prix.
Non, que tu ſois pourtant de ces rudes Eſprits
Qui regimbent toûjours, quelque main qui les flate.
Tu ſouffres la loüange adroite & délicate,
Dont la trop forte odeur n'ébranle point les ſens.
Mais un Auteur novice à répandre l'encens,
Souvent à ſon Heros, dans un bizarre ouvrage
Donne de l'encenſoir au travers du viſage :
Va loüer Monterey d'Oudenarde forcé,
Ou vante aux Electeurs Turenne repouſſé.
Tout éloge impoſteur bleſſe une ame ſincere.
Si pour faire ſa cour à ton illuſtre Pere,
SEIGNELAY, quelque Auteur d'un faux zele emporté,
Au lieu de peindre en luy la noble activité,
La ſolide vertu, la vaſte intelligence,
Le zele pour ſon Roy, l'ardeur, la vigilance,
La conſtante équité, l'amour pour les beaux arts,
Lui donnoit les vertus d'Alexandre ou de Mars;
Et, pouvant juſtement l'égaler à Mecene,
Le comparoit au fils de Pelée ou d'Almene,
Ses yeux d'un tel diſcours foiblement ébloüis,
Bien-toſt dans ce tableau reconnoiſtroient LOUIS;

Et, glaçant d'un regard la Muſe & le Poëte,
Impoſeroient ſilence à ſa verve indiſcrete.
Un cœur noble eſt content de ce qu'il trouve en luy,
Et ne s'applaudit point des qualitez d'autruy.
Que me ſert en effet, qu'un admirateur fade,
Vante mon embonpoint, ſi je me ſens malade,
Si dans cet inſtant meſme un feu ſeditieux
Fait boüillonner mon ſang, & petiller mes yeux?
Rien n'eſt beau que le Vrai. Le Vrai ſeul eſt aimable.
Il doit regner par tout, & meſme dans la fable:
De toute fiction l'adroite fauſſeté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la Verité.
Sçais-tu pourquoi mes vers ſont lûs dans les Provinces,
Sont recherchez du peuple, & receus chez les Princes?
Ce n'eſt pas que leurs ſons, agreables, nombreux,
Soient toûjours à l'oreille également heureux:
Qu'en plus d'un lieu le ſens n'y geſne la meſure,
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la céſure.
Mais c'eſt qu'en eux le Vrai du Menſonge vainqueur
Par tout ſe montre aux yeux, & va ſaiſir le cœur;
Que le Bien & le Mal y ſont priſez au juſte,
Que jamais un Faquin n'y tinſt un rang auguſte,
Et que mon cœur toûjours conduiſant mon eſprit,
Ne dit rien aux Lecteurs, qu'à ſoy-meſme il n'ait dit.

Ma penſée au grand jour par tout s'offre & s'expoſe,
Et mon vers, bien ou mal, dit toûjours quelque choſe.
C'eſt par là quelquefois que ma rime ſurprend.
C'eſt là ce que n'ont point Jonas, ni Childebrand,
Ni tous ces vains amas de frivoles ſornettes,
Montre, Miroir d'amours, Amitiez, Amourettes,
Dont le titre ſouvent eſt l'unique ſoûtien,
Et qui parlant beaucoup ne diſent jamais rien.
Mais peut-eſtre enyvré des vapeurs de ma Muſe,
Moi-meſme en ma faveur, SEIGNELAY, je m'abuſe,
Ceſſons de nous flatter. Il n'eſt Eſprit ſi droit
Qui ne ſoit impoſteur, & faux par quelque endroit.
Sans ceſſe on prend le maſque, & quittant la Nature,
On craint de ſe montrer ſous ſa propre figure.
Par là le plus ſincere aſſez ſouvent déplaiſt.
Rarement un Eſprit oſe eſtre ce qu'il eſt.
Vois-tu cet Importun que tout le monde évite,
Cet Homme à toûjours fuïr qui jamais ne vous quitte?
Il n'eſt pas ſans eſprit: mais né triſte & peſant,
Il veut eſtre folâtre, évaporé, plaiſant:
Il s'eſt fait de ſa joye une loy neceſſaire,
Et ne déplaiſt enfin que pour vouloir trop plaire.
La ſimplicité plaiſt ſans étude & ſans art.
Tout charme en un Enfant, dont la langue ſans fard,

A peine

A peine du filet encor débarraſſée,
Sçait d'un air innocent bégayer ſa penſée.
Le faux eſt toûjours fade, ennuyeux, languiſſant:
Mais la Nature eſt vraye, & d'abord on la ſent.
C'eſt elle ſeule en tout qu'on admire, & qu'on aime.
Un eſprit né chagrin plaiſt par ſon chagrin meſme.
Chacun pris dans ſon air eſt agreable en ſoy.
Ce n'eſt que l'air d'autrui qui peut déplaire en moy.
Ce Marquis eſtoit né doux, commode, agreable;
On vantoit en tous lieux ſon ignorance aimable:
Mais depuis quelques mois devenu grand Docteur,
Il a pris un faux air, une ſotte hauteur:
Il ne veut plus parler que de rime & de proſe.
Des Auteurs décriez il prend en main la cauſe.
Il rit du mauvais gouſt de tant d'Hommes divers,
Et va voir l'Opera, ſeulement pour les vers.
Voulant ſe redreſſer ſoi-meſme on s'eſtropie,
Et d'un original on fait une copie.
L'ignorance vaut mieux qu'un ſçavoir affecté.
Rien n'eſt beau, je reviens, que par la verité, (re.
C'eſt par elle qu'on plaît, & qu'on peut long-tems plai-
L'eſprit laſſe aiſément, ſi le cœur n'eſt ſincere.
Envain par ſa grimace, un Bouffon odieux
A table nous fait rire, & divertit nos yeux.

Ses bons mots ont beſoin de farine & de plâtre.
Prenez-le teſte à teſte, oſtez-luy ſon theâtre,
Ce n'eſt plus qu'un cœur bas, un Coquin tenebreux.
Son viſage eſſuyé n'a plus rien que d'affreux.
J'aime un Eſprit aiſé, qui ſe montre, qui s'ouvre,
Et qui plaiſt d'autant plus, que plus il ſe découvre.
Mais la ſeule Vertu peut ſouffrir la clarté,
Le Vice toûjours ſombre aime l'obſcurité.
Pour paroiſtre au grand jour il faut qu'il ſe déguiſe.
C'eſt luy qui de nos mœurs a banni la franchiſe.
Jadis l'Homme vivoit au travail occupé,
Et ne trompant jamais, n'eſtoit jamais trompé.
On ne connoiſſoit point la ruſe & l'impoſture.
Le Normand même alors ignoroit le parjure.
Aucun Rheteur encore arrangeant le diſcours,
N'avoit d'un art menteur enſeigné les détours.
Mais ſi-toſt qu'aux Humains faciles à ſeduire,
L'Abondance eut donné le loiſir de ſe nuire.
La Molleſſe amena la fauſſe Vanité.
Chacun chercha pour plaire un viſage emprunté.
Pour ébloüir les yeux la Fortune arrogante
Affecta d'étaler une pompe inſolente.
L'or éclata par tout ſur les riches habits.
On polit l'émeraude, on tailla le rubis,

Et la laine & la ſoye en cent façons nouvelles
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.
La trop courte Beauté monta ſur des patins.
La Coquette tendit ſes laqs tous les matins,
Et mettant la céruſe & le plâtre en uſage,
Compoſa de ſa main les fleurs de ſon viſage.
L'ardeur de s'enrichir chaſſa la bonne foy.
Le Courtiſan n'eut plus de ſentimens à ſoy.
Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie.
On vit par tout regner la baſſe flatterie.
Le Parnaſſe ſur tout fecond en Impoſteurs,
Diffamma le papier par ſes propos menteurs.
De là vint cet amas d'ouvrages mercenaires,
Stances, Odes, Sonnets, Epiſtres liminaires,
Où toûjours le Heros paſſe pour ſans pareil,
Et fuſt-il louche & borgne, eſt reputé Soleil.
Ne croi pas toutefois, ſur ce diſcours bizarre,
Que d'un frivole encens malignement avare,
J'en veüille ſans raiſon fruſtrer tout l'Univers.
La loüange agreable eſt l'ame des beaux vers.
Mais je tiens, comme toy, qu'il faut qu'elle ſoit vraye,
Et que ſon tour adroit n'ait rien qui nous effraye.
Alors, comme j'ai dit, tu la ſçais écouter,
Et ſans crainte à tes yeux on pourroit t'exalter.

Mais ſans t'aller chercher des vertus dans les nuës,
Il faudroit peindre en toy des veritez connuës :
Décrire ton eſprit ami de la raiſon,
Ton ardeur pour ton Roy puiſée en ta maiſon,
A ſervir ſes deſſeins ta vigilance heureuſe,
Ta probité ſincére, utile, officieuſe.
Tel, qui hait à ſe voir peint en de faux portraits,
Sans chagrin voit tracer ſes veritables traits.
Condé meſme, Condé, ce Heros formidable,
Et non moins qu'aux Flamans aux Flatteurs redoutable,
Ne s'offenſeroit pas, ſi quelque adroit pinceau
Traçoit de ſes exploits le fidele tableau ;
Et dans Seneffe en feu contemplant ſa peinture,
Ne deſavoûroit pas Malherbe ni Voiture.
Mais, malheur au Poëte inſipide, odieux,
Qui viendroit le glacer d'un éloge ennuyeux.
Il auroit beau crier ; *Premier Prince du monde,* *
Courage ſans pareil, lumiere ſans ſeconde,
Ses vers jettez d'abord, ſans tourner le feüillet,
Iroient dans l'antichambre amuſer Pacolet *

* *Cõmencement du Poëme de Charlemagne.*

* *Fameux Valet de pié de Monſeigneur le Prince.*

PREFACE.

JE ne ſçay ſi les trois nouvelles Epiſtres que je donne ici au Public auront beaucoup d'Approbateurs : mais je ſçay bien que mes Cenſeurs y trouveront abondamment dequoy exercer leur critique. Car tout y eſt extrêmement hazardé. Dans le premier de ces trois ouvrages, ſous prétexte de faire le procez à mes derniers Vers, je fais moi-meſme mon éloge, & n'oublie rien de ce qui peut eſtre dit à mon avantage. Dans le ſecond je m'entretiens avec mon Jardinier de choſes tres-baſſes, & tres-petites ; & dans le troiſiéme je décide hautement du plus grand & du plus important point de la Religion: Je veux dire, de l'Amour de Dieu. J'ouvre donc un beau champ à ces Cenſeurs, pour attaquer en moi, & le Poëte orgueilleux, & le Villageois groſſier, & le Theologien temeraire. Quelque fortes pourtant que ſoient leurs attaques, je doute qu'elles ébranlent la ferme reſolution que j'ay priſe il y a long-temps de ne rien répondre au

moins ſur le ton ſerieux, à tout ce qu'ils écriront contre moi.

A quoy bon en effet perdre inutilement du papier ? Si mes Epiſtres ſont mauvaiſes, tout ce que je diray ne les fera pas trouver bonnes ; & ſi elles ſont bonnes, tout ce qu'ils diront ne les fera pas trouver mauvaiſes. Le Public n'eſt pas un Juge qu'on puiſſe corrompre, ni qui ſe regle par les paſſions d'autruy. Tout ce bruit, tous ces Eſcrits qui ſe font ordinairement contre des ouvrages où l'on court, ne ſervent qu'à y faire encore plus courir, & à en mieux marquer le merite. Il eſt de l'eſſence d'un bon Livre d'avoir des Cenſeurs : & la plus grande diſgrace qui puiſſe arriver à un Eſcrit qu'on met au jour, ce n'eſt pas que beaucoup de gens en diſent du mal, c'eſt que perſonne n'en diſe rien.

Je me garderay donc bien de trouver mauvais qu'on attaque mes trois Epiſtres. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que je les ay fort travaillées, & principalement celle de l'Amour de Dieu, que j'ay retouchée plus d'une fois, & où j'avouë que j'ay employé tout le peu que je puis avoir d'eſprit, & de lumieres. J'avois deſſein d'abord de la donner toute ſeule ; les deux autres me paroiſſant trop frivoles pour eſtre preſentées au grand jour de l'impreſſion, avec un

Ouvrage ſi ſerieux. Mais des Amis tres-ſenſés m'ont fait comprendre, que ces deux Epiſtres, quoique dans le ſtile enjoüé, eſtoient pourtant des Epiſtres morales, où il n'eſtoit rien enſeigné que de vertueux. Qu'ainſi eſtant liées avec l'autre, bien loin de lui nuire, elles pourroient meſme faire une diverſité agreable ; & que d'ailleurs beaucoup d'honneſtes gens ſouhaitant de les avoir toutes trois enſemble, je ne pouvois pas avec bienſéance me diſpenſer de leur donner une ſi legere ſatisfaction. Je me ſuis rendu à ce ſentiment, & on les trouvera raſſemblées ici dans un meſme cahier. Cependant comme il y a des Gens de pieté, qui peut-eſtre ne ſe ſoucieront guere de lire les entretiens que je puis avoir avec mon Jardinier & avec mes Vers, il eſt bon de les avertir, qu'il y a ordre de leur diſtribuer à part la derniere, c'eſt à ſçavoir celle qui traite de l'Amour de Dieu ; & que non ſeulement je ne trouveray pas étrange, qu'ils ne liſent que celle-là ; mais que je me ſens quelquefois moi-meſme en des diſpoſitions d'eſprit, ou je voudrois de bon cœur n'avoir jamais compoſé que ce ſeul Ouvrage, qui vrayſemblablement ſera la derniere piece de Poëſie qu'on aura de moy : mon genie pour les Vers commençant à s'épuiſer, &

mes emplois hiſtoriques ne me laiſſant guere le temps de m'appliquer à chercher, & à ramaſſer des rimes.

Voila ce que j'avois à dire aux Lecteurs. Avant neanmoins que de finir cette Préface, il ne ſera pas hors de propos, ce me ſemble, de r'aſſeurer des Perſonnes timides, qui n'ayant pas une fort grande idée de ma capacité en matiere de Theologie douteront peut-eſtre que tout ce que j'avance en mon Epiſtre ſoit fort infaillible, & apprehenderont qu'en voulant les conduire je ne les égare. Afin donc qu'elles marchent ſeurement, je leur diray, vanité à part : Que j'ay leû pluſieurs fois cette Epiſtre à un fort grand nombre de Docteurs de Sorbonne, de Peres de l'Oratoire & de Jeſuites tres-celebres qui tous y ont applaudi, & en ont trouvé la Doctrine tres-ſaine & tres-pure. Que beaucoup de Prélats illuſtres à qui je l'ay recitée en ont jugé comme Eux. Que Monſeigneur l'Eveſque de Meaux, c'eſt à dire, une des plus grandes lumieres qui ayent éclairé l'Egliſe dans les derniers Siecles, a eu long-temps mon Ouvrage entre les mains ; & qu'aprés l'avoir leû & releû pluſieurs fois, il m'a non ſeulement donné ſon approbation, mais a trouvé bon que je publiaſſe à tout le monde, qu'il me la donnoit. Enfin, que pour mettre le comble

ble à ma gloire, ce ſaint Archeveſque dans le Dioceſe duquel j'ay le bonheur de me trouver, ce grand Prélat, dis-je, auſſi éminent en doctrine & en vertus, qu'en dignité & en naiſſance, que le plus grand Roy de l'Univers, par un choix viſiblement inſpiré du Ciel, a donné à la Ville capitale de ſon Royaume, pour aſſeurer l'Innocence, & pour détruire l'Erreur; Monſeigneur l'Archeveſque de Paris, en un mot, a bien daigné auſſi examiner ſoigneuſement mon Epiſtre, a eu meſmes la bonté de me donner ſur plus d'un endroit des conſeils que j'ay ſuivis; & m'a enfin accordé auſſi ſon approbation avec des éloges dont je ſuis également ravi & confus.

Au reſte, comme il y a des Gens qui ont publié, que mon Epiſtre n'eſtoit qu'une vaine déclamation, qui n'attaquoit rien de réel, ni qu'aucun Homme eûſt jamais avancé: Je veux bien, pour l'intereſt de la Verité, mettre ici la propoſition que j'y combats, dans la langue & dans les termes qu'on la ſoûtient en plus d'une Ecole. La voici. *Attritio ex gehennæ metu ſufficit etiam ſine ullâ Dei dilectione, & ſine ullo ad Deum offenſum reſpectu; quia talis honeſta, & ſupernaturalis eſt.* C'eſt cette propoſition que j'attaque & que je ſoûtiens fauſſe, abominable, & plus contraire à la vraye Reli-

gion que le Lutheraniſme ni le Calviniſme. Cependant je ne croy pas qu'on puiſſe nier qu'on ne l'ayt encore ſoûtenuë depuis peu, & qu'on ne l'ayt meſme inſerée dans quelques Catechiſmes en des mots fort approchans des termes Latins que je viens de rapporter.

EPISTRE X.

A MES VERS.

J'Ay beau vous arreſter, ma remontrance eſt vaine ;
Allés, partés, mes Vers, dernier fruit de ma veine ;
C'eſt trop languir chés moi dans un obſcur ſéjour.
La priſon vous déplaiſt, vous cherchés le grand jour,
Et déja chés Barbin, ambitieux Libelles,
Vous brûlez d'étaler vos feüilles criminelles.
Vains & foibles Enfans de ma vieilleſſe nés,
Vous croyés ſur les pas de vos heureux Aiſnés,
Voir bien-toſt vos bons mots paſſant du Peuple aux Princes,
Charmer également la Ville & les Provinces,
Et par le prompt effet d'un ſel réjoüiſſant
Devenir quelquefois proverbes en naiſſant.
Mais perdés cette erreur dont l'appas vous amorce.
Le temps n'eſt plus, mes Vers, où ma Muſe en ſa force

Du Parnaſſe François formant les Nouriçons,
De ſi riches couleurs habilloit ſes leçons :
Quand mon Eſprit pouſſé d'un couroux legitime
Vint devant la Raiſon plaider contre la Rime,
A tout le Genre Humain ſceût faire le procez,
Et s'attaqua ſoy-meſme avec tant de ſuccez.
Alors il n'eſtoit point de Lecteur ſi ſauvage
Qui ne ſe déridaſt en liſant mon Ouvrage,
Et qui, pour s'égayer, ſouvent dans ſes Diſcours
D'un mot pris en mes Vers n'empruntaſt le ſecours.
Mais aujourd'hui qu'enfin la Vieilleſſe venuë,
Sous mes faux cheveux blonds déja toute chénuë,
A jetté ſur ma teſte, avec ſes doigts pezans,
Onze luſtres complets ſurchargés de trois ans,
Ceſſés de préſumer, dans vos folles penſées,
Mes Vers de voir en foule à vos rimes glacées,
Courir, l'argent en main, les Lecteurs empreſſés.
Nos beaux jours ſont finis, nos honneurs ſont paſſés.
Dans peu vous allés voir vos froides reſveries
Du Public exciter les juſtes moqueries,
Et leur Auteur jadis à Regnier preferé :
A Pyncheſne, à Liniere, à Perrin comparé.
Vous aurés beau crier, * *O vieilleſſe ennemie!*
N'a-t-il donc tant veſcu que pour cette infamie?

Vers du Cid.

Vous n'entendrez par tout qu'injurieux brocards
Et ſur vous, & ſur luy fondre de toutes parts.
Que veut-il, dira-t-on ? Quelle fougue indiſcrette
Ramene ſur les rangs encor ce vain Athlete ?
Quels pitoyables vers ! Quel ſtile languiſſant !
Malheureux, laiſſe en paix ton cheval vieilliſſant :
De peur que tout à coup efflanqué, ſans haleine,
Il ne laiſſe en tombant ſon Maiſtre ſur l'arene.
Ainſi s'expliqueront nos Cenſeurs ſourcilleux :
Et bien-toſt vous verrés mille Auteurs pointilleux
Piece à piece épluchant vos ſons & vos paroles,
Interdire chez vous l'entrée aux hyperboles,
Traiter tout noble mot de terme hazardeux,
Et dans tous vos Diſcours, comme monſtres hideux,
Hüer la Metaphore, & la Metonymie,
(Grands mots que Pradon croit des termes de Chymie:)
Vous ſoûtenir qu'un Lict ne peut eſtre effronté :
Que nommer la Luxure eſt une impureté.
Envain contre ce flot d'averſion publique,
Vous tiendrez quelque temps ferme ſur la boutique :
Vous irez à la fin honteuſement exclus
Trouver au magazin Pyrâme & Regulus, *
Ou couvrir chez Thierry d'une feüille encor neuve
Les Meditations de Buzée & d'Hayneuve,

* *Pieces de Theâtre de M. Pradon.*

Puis, en triſtes lambeaux ſemez dans les Marchez,
Souffrir tous les affrons au Jonas * reprochez.
Mais quoy, de ces diſcours bravant la vaine attaque,
Déja comme les vers de Cinna, d'Andromaque,
Vous croyez à grands pas chez la Poſterité
Courir marquez au coin de l'Immortalité.
Hé bien, contentez donc l'orgueil qui vous enyvre.
Mõtrez-vous, j'y cõſens: mais du moins dans mon Livre
Commencez par vous joindre à mes premiers Ecrits.
C'eſt là qu'à la faveur de vos Freres cheris
Peut-eſtre enfin ſoufferts comme Enfans de ma plume,
Vous pourrez vous ſauver épars dans le volume,
Que ſi meſmes un jour le Lecteur gracieux,
Amorcé par mon nom ſur vous tourne les yeux;
Pour m'en recompenſer, mes Vers, avec uſure,
De voſtre Auteur alors faites-luy la peinture:
Et ſur tout, prenez ſoin d'effacer bien les traits
Dont tant de Peintres faux ont flétri mes portraits.
Dépoſez hardiment, qu'au fond cet Homme horrible,
Ce Cenſeur qu'ils ont peint ſi noir, & ſi terrible,
Fut un Eſprit doux, ſimple, ami de l'équité,
Qui cherchant dans ſes vers la ſeule verité,
Fit ſans eſtre malin ſes plus grandes malices,
Et qu'enfin ſa candeur ſeule a fait tous ſes vices.

* *Poëme heroique non vendu.*

Dites ; que harcelé par les plus vils Rimeurs
Jamais, bleſſant leurs vers, il n'effleura leurs mœurs :
Libre dans ſes diſcours, mais pourtant toûjours ſage,
Aſſez foible de corps, aſſez doux de viſage,
Ni petit, ni trop grand, tres-peu voluptueux,
Ami de la vertu plutoſt que vertueux.
Que ſi quelqu'un, mes Vers, alors vous importune ;
Pour ſçavoir mes parens, ma vie & ma fortune ;
Contez-luy, qu'allié d'aſſez hauts Magiſtrats,
Fils d'un Pere Greffier, né d'ayeux Avocats,
Dés le berceau perdant une fort jeune Mere,
Reduit ſeize ans aprés à pleurer mon vieux Pere ;
J'allay d'un pas hardi, par moi-meſme guidé,
Et de mon ſeul genie en marchant ſecondé,
Studieux amateur, & de Perſe, & d'Horace,
Aſſez prés de Regnier m'aſſeoir ſur le Parnaſſe.
Que par un coup du ſort au grand jour amené,
Et des bords du Permeſſe à la Cour entraîné,
Je ſçeûs, prenant l'eſſor par des routes nouvelles,
Eſlever aſſez haut mes poëtiques aîles :
Que ce Roy dont le nom fait trembler tant de Rois
Voulut bien que ma main crayonnaſt ſes exploits :
Que plus d'un Grand m'aima juſques à la tendreſſe ;
Que ma veuë à Colbert inſpiroit l'allegreſſe :

Qu'aujourd'huy meſme encor de deux ſens affoibli
Retiré de la Cour, & non mis en oubli;
Plus d'un Heros épris des fruits de mon étude
Vient quelquefois chez moy goûter la ſolitude.
Mais des heureux regards de mon Aſtre étonnant
Marquez bien cet effet encor plus ſurprenant,
Qui dans mon ſouvenir aura toûjours ſa place:
Que de tant d'Eſcrivains de l'Ecole d'Ignace,
Eſtant, comme je ſuis, ami ſi declaré,
Ce Docteur toutefois ſi craint, ſi reveré,
Qui contre Eux de ſa plume épuiſa l'énergie,
Arnauld le grand Arnauld fit mon apologie. *
Sur mon tombeau futur, mes Vers, pour l'énoncer,
Courez en lettres d'or de ce pas vous placer.
Allez juſqu'où l'Aurore en naiſſant void l'Hydaſpe,
Chercher, pour l'y graver, le plus précieux jaſpe,
Sur tout à mes Rivaux ſçachez bien l'étaler.
Mais je vous retiens trop. C'eſt aſſez vous parler,
Déja plein du beau feu qui pour vous le tranſporte,
Barbin impatient chez moi frappe à la porte.
Il vient pour vous chercher. C'eſt luy: j'entens ſa voix,
Adieu, mes Vers, adieu pour la derniere fois.

* *Monſieur Arnauld a fait une Diſſertation où il me juſtifie contre mes Cenſeurs, & c'eſt ſon dernier Ouvrage. On le trouvera à la fin de ce Volume.*

EPISTRE XI.

A MON JARDINIER.

LAborieux Valet du plus commode Maiſtre,
Qui pour te rendre heureux ici bas pouvoit naiſtre,
Antoine, Gouverneur de mon Jardin d'Auteüil,
Qui diriges chez moy l'if & le chevrefeüil,
Et ſur mes eſpaliers, induſtrieux genie,
Sçais ſi bien exercer l'art de la Quintinie.
O ! que de mon eſprit triſte & mal ordonné,
Ainſi que de ce champ par toy ſi bien orné,
Ne puis-je faire oſter les ronces, les épines,
Et des defaux ſans nombre arracher les racines ?
Mais parle : Raiſonnons. Quand du matin au ſoir,
Chez moy pouſſant la bêche, ou portant l'arroſoir,
Tu fais d'un ſable aride une terre fertile,
Et rens tout mon Jardin à tes loix ſi docile ;

Que dis-tu de m'y voir reſveur, capricieux,
Tantoſt baiſſant le front, tantoſt levant les yeux,
De paroles dans l'air par élans envolées,
Effrayer les Oyſeaux perchez dans mes allées?
Ne ſoupçonnes-tu point qu'agité du Démon,
*Maugis Ainſi que ce * Couſin des quatre Fils Aymon,
Dont tu lis quelquefois la merveilleuſe hiſtoire,
Je rumine en marchant quelque endroit du Grimoire?
Mais non: Tu te ſouviens qu'au Village on t'a dit,
Que ton Maiſtre eſt nommé pour coucher par écrit
Les faits d'un Roy plus grand en ſageſſe, en vaillance,
Que Charlemagne aidé des douze Pairs de France.
Tu crois qu'il y travaille, & qu'au long de ce mur
Peut-eſtre en ce moment il prend Mons & Namur.
Que penſerois-tu donc? ſi l'on t'alloit apprendre,
Que ce grand Chroniqueur des geſtes d'Alexandre
Aujourd'huy méditant un projet tout nouveau,
S'agite, ſe démene, & s'uze le cerveau;
Pour te faire à toi-meſme en rimes inſenſées
Un bizarre portrait de ſes folles penſées.
Mon Maiſtre, dirois-tu, paſſe pour un Docteur,
Et parle quelquefois mieux qu'un Predicateur.
Sous ces arbres pourtant, de ſi vaines ſornettes
Il n'iroit point troubler la paix de ces fauvettes,

S'il luy falloit toûjours, comme moy, s'exercer,
Labourer, couper, tondre, applanir, paliſſer,
Et dans l'eau de ces puits ſans relaſche tirée
De ce ſable étancher la ſoif démeſurée.
Antoine, de nous deux tu crois donc, je le voi,
Que le plus occupé dans ce jardin, c'eſt toi.
O! que tu changerois d'avis, & de langage!
Si deux jours ſeulement libre du jardinage,
Tout à coup devenu Poëte & bel Eſprit,
Tu t'allois engager à polir un écrit
Qui dît ſans s'avilir les plus petites choſes,
Fiſt des plus ſecs chardons des œüillets & des roſes,
Et ſçeûſt meſme au diſcours de la ruſticité
Donner de l'élegance, & de la dignité;
Un ouvrage, en un mot, qui juſte en tous ſes termes,
Sceûſt plaire à D'Agueſſeau, * ſceûſt ſatisfaire Termes, * *Avocat General.*
Sceuſt, dis-je, contenter en paroiſſant au jour,
Ce qu'ont d'eſprits plus fins & la Ville, & la Cour,
Bien-toſt de ce travail revenu ſec, & paſle,
Et le teint plus jauni que de vingt ans de haſle,
Tu dirois, reprenant ta pelle & ton rateau,
J'aime mieux mettre encor cent arpens au niveau,
Que d'aller follement égaré dans les nuës
Me laſſer à chercher des viſions cornuës,

Et pour lier des mots ſi mal s'entr'accordans,
Prendre dans ce jardin la Lune avec les dents.
Approche donc, & vien : qu'un Pareſſeux t'apprenne,
Antoine, ce que c'eſt que fatigue, & que peine.
L'Homme ici bas toûjours inquiet, & geſné,
Eſt dans le repos meſme au travail condamné.
La fatigue l'y ſuit. C'eſt envain qu'aux Poëtes
Les neuf trompeuſes Sœurs dans leurs douces retraites
Promettent du repos ſous leurs ombrages frais.
Dans ces tranquilles Bois pour Eux plantez exprés,
La Cadence auſſi-toſt, la Rime, la Céſure,
La riche Expreſſion, la nombreuſe Meſure,
Sorcieres dont l'amour ſçait d'abord les charmer,
De fatigues ſans fin viennent les conſumer.
Sans ceſſe pourſuivant ces fugitives Fées,
On voit ſous les Lauriers haleter les Orphées.
Leur Eſprit toutefois ſe plaiſt dans ſon tourment,
Et ſe fait de ſa peine un noble amuſement.
Mais je ne trouve point de fatigue ſi rude,
Que l'ennuyeux loiſir d'un Mortel ſans étude,
Qui jamais ne ſortant de ſa ſtupidité,
Soûtient dans les langueurs de ſon oiſiveté,
D'une lâche Indolence eſclave volontaire,
Le penible fardeau de n'avoir rien à faire.

Vainement offuſqué de ſes penſers épais,
Loin du trouble & du bruit, il croit trouver la paix
Dans le calme odieux de ſa ſombre pareſſe.
Tous les honteux Plaiſirs Enfans de la Molleſſe,
Uſurpant ſur ſon ame un abſolu pouvoir,
De monſtrueux deſirs le viennent émouvoir,
Irritent de ſes ſens la fureur endormie,
Et le font le joüet de leur triſte infamie.
Puis ſur leurs pas ſoudain arrivent les Remords:
Et bien-toſt avec Eux tous les Fleaux du corps,
La Pierre, la Colique, & les Goutes cruelles, [Elles,
Guenaud, Rainſſant, Brayer, * preſque auſſi triſtes qu'-
Chez l'indigne Mortel courent tous s'aſſembler,
De travaux douloureux le viennent accabler,
Sur le duvet d'un Lict theâtre de ſes geſnes,
Lui font ſcier des rocs, lui font fendre des cheſnes,
Et le mettent au point d'envier ton emploi.
Reconnois donc, Antoine, & conclus avec moi,
Que la Pauvreté maſle, active & vigilante,
Eſt parmi les travaux moins laſſe, & plus contente,
Que la Richeſſe oiſive au ſein des voluptez.
Je te vais ſur cela prouver deux Veritez,
L'une, que le travail aux Hommes neceſſaire
Fait leur felicité plûtoſt que leur miſere,

*Fameux Medecins.

Et l'autre, qu'il n'eſt point de Coupable en repos.
C'eſt ce qu'il faut ici montrer en peu de mots.
Suy-moy donc. Mais je voi, ſur ce début de prône,
Que ta bouche déja s'ouvre large d'une aune,
Et que les yeux fermez tu baiſſes le menton.
Ma foy, le plus ſeur eſt de finir ce ſermon.
Auſſi-bien j'apperçois ces Melons qui t'attendent,
Et ces Fleurs qui là bas entre Elles ſe demandent;
S'il eſt feſte au village; & pour quel Saint nouveau,
On les laiſſe aujourd'huy ſi long-temps manquer d'eau.

EPISTRE XII.

SUR L'AMOUR DE DIEU,

A MONSIEUR L'ABBE'

RENAUDOT.

DOcte Abbé, tu dis vray, l'Homme
au crime attaché
Envain, ſans aimer Dieu, croit ſortir
du peché.
Toutefois, n'en déplaiſe aux tranſports frenetiques
Du fougueux Moine* auteur des troubles Germaniques,
Des tourmens de l'Enfer la ſalutaire Peur
N'eſt pas toûjours l'effet d'une noire vapeur,
Qui de remords ſans fruit agitant le Coupable,
Aux yeux de Dieu le rende encor plus haïſſable.
Cette utile frayeur propre à nous penetrer,
Vient ſouvent de la Grace en nous preſte d'entrer,
Qui veut dans noſtre cœur ſe rendre la plus forte,
Et pour ſe faire ouvrir déja frappe à la porte.

* *Luther.*

Si le Pecheur pouſſé de ce ſaint mouvement,
Reconnoiſſant ſon crime, aſpire au Sacrement,
Souvent Dieu tout à coup d'un vrai zele l'enflâme,
Le Saint Eſprit revient habiter dans ſon ame,
Y convertit enfin les tenebres en jour,
Et la crainte ſervile en filial Amour.
C'eſt ainſi que ſouvent la Sageſſe ſuprême
Pour chaſſer le Démon ſe ſert du Démon même.
Mais lors qu'en ſa malice un Pécheur obſtiné,
Des horreurs de l'Enfer vainement étonné,
Loin d'aimer humble Fils ſon veritable Pere,
Craint & regarde Dieu comme un Tyran ſevere,
Au bien qu'il nous promet ne trouve aucun appas,
Et ſouhaite en ſon cœur que ce Dieu ne ſoit pas;
Envain la peur ſur luy remportant la victoire
Aux piés d'un Preſtre il court décharger ſa mémoire,
Vil Eſclave toûjours ſous le joug du peché,
Au Démon qu'il redoute il demeure attaché.
L'Amour eſſentiel à noſtre penitence
Doit eſtre l'heureux fruit de noſtre repentance.
Non, quoique l'Ignorance enſeigne ſur ce poinct,
Dieu ne fait jamais grace à qui ne l'aime point.
A le chercher la Peur nous diſpoſe, & nous aide:
Mais il ne vient jamais que l'Amour ne ſuccede.

Ceſſez

Ceſſez de m'oppoſer vos diſcours impoſteurs,
Confeſſeurs inſenſez, ignorans Seducteurs,
Qui pleins des vains propos que l'Erreur vous debite,
Vous figurez qu'en vous un pouvoir ſans limite
Juſtifie à coup ſeûr tout Pécheur alarmé,
Et que ſans aimer Dieu l'on peut en eſtre aimé.
Quoy donc, cher RENAUDOT, un Chrétien effroyable
Qui jamais ſervant Dieu, n'eut d'objet que le Diable,
Pourra marchant toûjours dans des ſentiers maudits,
Par des formalitez gagner le Paradis;
Et parmi les Elûs dans la Gloire éternelle,
Pour quelques Sacremens reçûs ſans aucun zele,
Dieu fera voir aux yeux des Saints épouvantez
Son Ennemi mortel aſſis à ſes coſtez?
Peut-on ſe figurer de ſi folles chimeres?
On voit pourtant, on voit des Docteurs même auſteres,
Qui les ſemant par tout s'en vont pieuſement
De toute pieté ſapper le fondement;
Qui, le cœur infecté d'erreurs ſi criminelles,
Se diſent hautement les purs, les vrais Fideles;
Traitant d'abord d'Impie, & d'Heretique affreux
Quiconque oſe pour Dieu ſe déclarer contre Eux.
De leur audace envain les vrais Chrétiens gemiſſent;
Preſts à la repouſſer les plus hardis molliſſent,

Et voyant contre Dieu le Diable accredité,
N'oſent qu'en bégayant prêcher la verité.
Mollirons-nous auſſi? Non, ſans peur, ſur ta trace,
Docte Abbé, de ce pas j'iray leur dire en face:
Ouvrez les yeux enfin, Aveugles dangereux.
Oüi, je vous le ſoûtiens: Il ſeroit moins affreux,
De ne point reconnoiſtre un Dieu maiſtre du monde,
Et qui regle à ſon gré le Ciel, la Terre, & l'Onde;
Qu'en avoüant qu'il eſt, & qu'il ſçeut tout former,
D'oſer dire, qu'on peut luy plaire ſans l'aimer.
Un ſi bas, ſi honteux, ſi faux Chriſtianiſme
Ne vaut pas des Platons l'éclairé Paganiſme;
Et cherir les vrais biens, ſans en ſçavoir l'Auteur:
Vaut mieux, que ſans l'aimer connoiſtre un Createur.
Expliquons-nous pourtant. Par cette ardeur ſi ſainte
Que je veux qu'en un cœur amene enfin la Crainte,
Je n'entens pas ici ce doux ſaiſiſſement,
Ces tranſports pleins de joye, & de raviſſement,
Qui font des Bienheureux la juſte recompenſe,
Et qu'un cœur rarement gouſte ici par avance.
Dans nous l'Amour de Dieu fécond en ſaints deſirs,
N'y produit pas toûjours de ſenſibles plaiſirs.
Souvent le cœur qui l'a ne le ſçait pas lui-même.
Tel craint de n'aimer pas qui ſincérement aime,

Et tel croit au contraire eſtre brûlant d'ardeur
Qui n'eût jamais pour Dieu que glace & que froideur.
C'eſt ainſi quelquefois qu'un indolent Myſtique,
Au milieu des pechés tranquille Fanatique
Du plus parfait Amour penſe avoir l'heureux don,
Et croit poſſeder Dieu dans les bras du Démon.
Voulez-vous donc ſçavoir, ſi la Foy dans voſtre ame
Allume les ardeurs d'une ſincere flamme ?
Conſultés-vous vous-meſme. A ſes regles ſoûmis
Pardonnés-vous ſans peine à tous vos Ennemis ?
Combattés-vous vos ſens ? Domtés-vous vos foibleſſes ?
Dieu dans le Pauvre eſt-il l'objet de vos largeſſes ?
Enfin dans tous ſes points pratiqués-vous ſa loy ?
Oüi, dites-vous. Allés, vous l'aimés, croyés-moy.
Qui fait exactement ce que ma Loy commande
A pour moy, dit ce Dieu, *l'Amour que je demande.*
Faites-le donc, & ſeûrs, qu'il nous veut ſauver tous,
Ne vous allarmés point pour quelques vains dégouts
Qu'en ſa ferveur ſouvent la plus ſainte ame éprouve :
Marchés, courés à luy. Qui le cherche le trouve.
Et plus de voſtre cœur il paroiſt s'écarter,
Plus par vos actions ſongés à l'arreſter.
Mais ne ſoûtenés point cet horrible blaſphême, [me.
Qu'un Sacrement receû, qu'un Preſtre, que Dieu mê-

Quoique vos faux Docteurs oſent vous avancer,
De l'Amour qu'on luy doit puiſſent vous diſpenſer.
Mais s'il faut qu'avant tout dans une ame Chreſtienne,
Diront ces grands Docteurs, l'Amour de Dieu ſurvien-
Puiſque ce ſeul Amour ſuffit pour nous ſauver, [ne:
Dequoy le Sacrement viendra-t-il nous laver?
Sa vertu n'eſt donc plus qu'une vertu frivole?
O le bel argument digne de leur Ecole!
Quoy dans l'Amour divin en nos cœurs allumé
Le vœu du Sacrement n'eſt-il pas renfermé?
Un Payen converti, qui croit un Dieu ſuprême,
Peut-il eſtre Chreſtien qu'il n'aſpire au Baptême;
Ni le Chreſtien en pleurs eſtre vrayment touché
Qu'il ne veüille à l'Egliſe, avoüer ſon péché?
Du funeſte eſclavage où le Démon nous traiſne
C'eſt le Sacrement ſeul qui peut rompre la chaiſne;
Auſſi l'Amour d'abord y court avidement:
Mais luy-meſme il en eſt l'ame, & le fondement.
Lors qu'un Pécheur émeû d'une humble repentance
Par les degrés preſcrits court à la Penitence,
S'il n'y peut parvenir, Dieu ſçait les ſuppoſer.
Le ſeul Amour manquant ne peut point s'excuſer.
C'eſt par luy que dans nous la Grace fructifie,
C'eſt luy qui nous ranime, & qui nous vivifie.

Pour nous rejoindre à Dieu luy ſeul eſt le lien ;
Et ſans luy, Foy, Vertus, Sacremens, tout n'eſt rien.
A ces Diſcours preſſans que ſçauroit-on répondre ?
Mais approchés ; Je veux encor mieux vous confondre,
Docteurs. Dites-moi donc. Quand nous ſommes abſous,
Le Saint Eſprit eſt-il, ou n'eſt-il pas en nous ?
S'il eſt en nous ; peut-il n'eſtant qu'Amour luy-meſme
Ne nous échauffer point de ſon Amour ſuprême ?
Et s'il n'eſt pas en nous, Sathan toûjours vainqueur
Ne demeure-t-il pas maiſtre de noſtre cœur ?
Avoüez donc qu'il faut qu'en nous l'Amour renaiſſe,
Et n'allés point, pour fuïr la raiſon qui vous preſſe,
Donner le nom d'Amour au trouble inanimé
Qu'au cœur d'un Criminel la peur ſeule a formé.
L'ardeur qui juſtifie, & que Dieu nous envoye,
Quoi qu'ici bas ſouvent inquiete, & ſans joye,
Eſt pourtant cette ardeur, ce meſme feu d'amour
Dont brûle un Bienheureux en l'éternel Séjour.
Dans le fatal inſtant qui borne noſtte vie
Il faut que de ce feu noſtre ame ſoit remplie ;
Et Dieu ſourd à nos cris, s'il ne l'y trouve pas,
Ne l'y rallume plus aprés noſtre trépas.
Rendés-vous donc enfin à ces clairs ſyllogiſmes,
Et ne pretendés plus par vos confus ſophiſmes.

Pouvoir encore aux yeux du Fidele éclairé
Cacher l'Amour de Dieu dans l'Ecole égaré.
Apprenés que la Gloire, où le Ciel nous appelle,
Un jour des vrais Enfans doit couronner le zele,
Et non les froids remords d'un Eſclave craintif.
Miſerable Deffenſeur de la fauſſe Attrition Où crût voir Abely * quelque Amour negatif
Mais quoy ? J'entens déja plus d'un fier Scolaſtique
Que me voyant icy ſur ce ton dogmatique,
En vers audacieux traiter ces poincts ſacrés,
Curieux me demande, où j'ay pris mes degrés :
Et ſi, pour m'éclairer ſur ces ſombres matieres,
Deux cens Auteurs extraits m'ont preſté leurs lumieres.
Non. Mais pour decider, que l'Homme, qu'un Chreſtien
Eſt obligé d'aimer l'unique Auteur du bien,
Le Dieu qui le nourit, le Dieu qui le fit naiſtre,
Qui nous vint par ſa mort donner un ſecond eſtre,
Faut-il avoir receu le bonnet Doctoral,
Avoir extrait Gamache, Iſambert, & Du Val ?
Dieu dans ſon Livre ſaint, ſans chercher d'autre Ouvrage,
Ne l'a-t-il pas écrit luy-meſme à chaque page ?
De vains Docteurs encore, ô prodige honteux !
Oſeront nous en faire un problême douteux !
Viendront traiter d'erreur digne de l'anathême
L'indiſpenſable Loy d'aimer Dieu pour luy-meſme,

Et par un dogme faux dans nos jours enfanté,
Des devoirs du Chreſtien rayer la Charité !
Si j'allois conſulter chés Eux le moins ſevere,
Et luy diſois : Un Fils doit-il aimer ſon Pere ?
Ah ! peut-on en douter, diroit-il bruſquement.
Et quand je leur demande en ce meſme moment :
L'Homme ouvrage d'un Dieu ſeul bon, & ſeul aimable.
Doit-il aimer ce Dieu ſon Pere veritable ?
Leur plus rigide Auteur n'oſe le décider,
Et craint en l'affirmant de ſe trop hazarder.
Je ne m'en puis deffendre ; il faut que je t'eſcrive
La Figure bizarre & pourtant aſſés vive,
Que je ſçûs l'autre jour employer dans ſon lieu,
Et qui déconcerta ces Ennemis de Dieu.
Au ſujet d'un eſcrit, qu'on nous venoit de lire,
Un d'entre-Eux m'inſulta, ſur ce que j'oſay dire,
Qu'il faut, pour eſtre abſous d'un crime confeſſé,
Avoir pour Dieu du moins un Amour commencé.
Ce dogme, me dit-il, eſt un pur Calviniſme.
O Ciel ! me voilà donc dans l'erreur, dans le ſchiſme,
Et partant reprouvé. Mais, pourſuivis-je alors,
Quand Dieu viendra juger les Vivans, & les Morts,
Et des humbles Agneaux, objet de ſa tendreſſe,
Séparera des Boucs la trouppe pechereſſe,

A tous il nous dira, ſevere ou gracieux,
Ce qui nous fit impurs ou juſtes à ſes yeux.
Selon vous donc, à moy reprouvé, bouc infame,
Va brûler, dira-t-il, en l'éternelle flamme,
Malheureux, qui ſoûtins que l'Homme deût m'aimer,
Et qui ſur ce ſujet, trop prompt à déclamer,
Prétendis qu'il falloit, pour fléchir ma juſtice,
Que le Pécheur touché de l'horreur de ſon vice,
De quelque ardeur pour moi ſentiſt les mouvemens,
Et gardaſt le premier de mes commandemens.
Dieu, ſi je vous en croy, me tiendra ce langage.
Mais à vous, tendre Agneau, ſon plus cher heritage,
Orthodoxe Ennemi d'un dogme ſi blaſmé,
Venez, vous dira-t-il, Venez mon Bien-aimé:
Vous, qui dans les détours de vos raiſons ſubtiles
Embarraſſant les mots d'un des plus ſaints Conciles,
Avez délivré l'Homme, O l'utile Docteur!
De l'importun fardeau d'aimer ſon Createur.
Entrez au Ciel, Venez, comblé de mes loüanges,
Du beſoin d'aimer Dieu deſabuſer les Anges.
A de tels mots, ſi Dieu pouvoit les prononcer,
Pour moi je répondrois, je croy, ſans l'offenſer: (che,
O! que pour vous mon cœur moins dur & moins farou-
Seigneur, n'a-t-il, helas! parlé comme ma bouche?

Ce

Ce ſeroit ma réponſe à ce Dieu fulminant.
Mais vous de ſes douceurs objet fort ſurprenant,
Je ne ſçai pas comment ferme en voſtre Doctrine,
Des ironiques mots de ſa bouche divine,
Vous pouriez ſans rougeur, & ſans confuſion,
Soûtenir l'amertume, & la dériſion.
L'audace du Docteur par ce diſcours frappée,
Demeura ſans réplique à ma Proſopopée.
Il ſortit tout à coup, & murmurant tout bas
Quelques termes d'aigreur que je n'entendis pas,
S'en alla chez Binsfeld ou chez Baſile Ponce, *
Sur l'heure à mes raiſons chercher une reſponce.

* *Deux Deffenſeurs de la fauſſe Attrition.*

FIN.

L'ART POËTIQUE EN VERS.

HOMB
VI

L'ART POËTIQUE

CHANT PREMIER.

C'EST envain qu'au Parnaſſe un temeraire Auteur
Penſe de l'Art des Vers atteindre la hauteur.
S'il ne ſent point du Ciel l'influence ſecrete,
Si ſon aſtre en naiſſant ne l'a formé Poëte,
Dans ſon genie étroit il eſt toûjours captif.
Pour luy Phébus eſt ſourd, & Pégaze eſt retif.
O vous donc, qui brûlant d'une ardeur perilleuſe,
Courez du bel eſprit la carriere épineuſe,
N'allez pas ſur des vers ſans fruit vous conſumer,
Ni prendre pour genie une amour de rimer.
Craignez d'un vain plaiſir les trompeuſes amorces,
Et conſultez long-temps voſtre eſprit & vos forces.

La nature fertile en Eſprits excellens,
Sçait entre les Auteurs partager les talens.
L'un peut tracer en vers une amoureuſe flamme :
L'autre, d'un trait plaiſant aiguiſer l'Epigramme.
Malherbe d'un Heros peut vanter les exploits,
Racan chanter Philis, les Bergers, & les bois.
Mais ſouvent un Eſprit qui ſe flatte, & qui s'aime,
Méconnoiſt ſon genie, & s'ignore ſoi-même.
Ainſi ★ Tel autrefois, qu'on vit avec Faret
Charbonner de ſes vers les murs d'un cabaret,
S'en va mal à propos, d'une voix inſolente,
Chanter du peuple Hebreu la fuite triomphante,
Et pourſuivant Moïſe au travers des deſerts,
Court avec Pharaon ſe noyer dans les mers.

* *Saint Amand, Auteur du Moiſe ſauvé.*

Quelque ſujet qu'on traite, ou plaiſant, ou ſublime,
Que toûjours le Bon ſens s'accorde avec la Rime.
L'un l'autre vainement ils ſemblent ſe haïr,
La Rime eſt une eſclave, & ne doit qu'obeïr.
Lors qu'à la bien chercher d'abord on s'évertuë,
L'eſprit à la trouver aiſément s'habituë.
Au joug de la Raiſon ſans peine elle fléchit,
Et loin de la geſner, la ſert & l'enrichit.
Mais lors qu'on la neglige, elle devient rebelle,
Et pour la ratraper, le ſens court aprés elle.

Aimez donc la Raiſon. Que toûjours vos écrits
Empruntent d'elle ſeule & leur luſtre & leur prix.
La pluſpart emportez d'une fougue inſenſée
Toûjours loin du droit ſens vont chercher leur penſée.
Ils croiroient s'abbaiſſer dans leurs vers monſtrueux,
S'ils penſoient ce qu'un autre a pû penſer comme eux.
Evitons ces excés. Laiſſons à l'Italie
De tous ces faux brillans l'éclatante folie.
Tout doit tendre au Bon ſens : mais pour y parvenir
Le chemin eſt gliſſant & pénible à tenir.
Pour peu qu'on s'en écarte, auſſi-toſt on ſe noye.
La Raiſon, pour marcher, n'a ſouvent qu'une voye.
Un Auteur quelquefois trop plein de ſon objet
Jamais ſans l'épuiſer n'abandonne un ſujet.
S'il rencontre un Palais, il m'en dépeint la face :
Il me promene aprés de terraſſe en terraſſe :
Icy s'offre un perron, là regne un corridor,
Là ce balcon s'enferme en un baluſtre d'or :
Il compte des plafonds les ronds & les ovales.
Ce ne ſont que Feſtons, ce ne ſont qu'Aſtragales. *Vers de Scuderi.*
Je ſaute vingt feüillets pour en trouver la fin,
Et je me ſauve à peine au travers du jardin.
Fuyez de ces Auteurs l'abondance ſterile ;
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.

Tout ce qu'on dit de trop eſt fade & rebutant :
L'eſprit raſſaſié le rejette à l'inſtant.
Qui ne ſçait ſe borner, ne ſceut jamais écrire.
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
Un vers eſtoit trop foible, & vous le rendez dur.
J'évite d'eſtre long, & je deviens obſcur.
L'un n'eſt point trop fardé, mais ſa Muſe eſt trop nuë.
L'autre a peur de ramper, il ſe perd dans la nuë.
Voulez-vous du public meriter les amours ?
Sans ceſſe en écrivant variez vos diſcours.
Un ſtile trop égal & toûjours uniforme,
Envain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces Auteurs nez pour nous ennuyer,
Qui toûjours ſur un ton ſemblent pſalmodier.
Heureux, qui dans ſes vers ſçait d'une voix legere
Paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſevere !
Son livre aimé du Ciel & cheri des Lecteurs,
Eſt ſouvent chez Barbin entouré d'acheteurs.
Quoy que vous écriviez, évitez la baſſeſſe.
Le ſtile le moins noble a pourtant ſa nobleſſe.
Au mépris du Bon ſens, le Burleſque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par ſa nouveauté,
On ne vit plus en vers que pointes triviales.
Le Parnaſſe parla le langage des Hales.

La licence à rimer alors n'eut plus de frein.
Apollon traveſti devint un Tabarin.
Cette contagion infecta les Provinces,
Du Clerc & du Bourgeois paſſa juſques aux Princes.
Le plus mauvais Plaiſant eut ſes approbateurs,
Et juſqu'à Daſſouci tout trouva des Lecteurs.
Mais de ce ſtile enfin la Cour deſabuſée,
Dédaigna de ces vers l'extravagance aiſée;
Diſtingua le naïf du plat & du bouffon,
Et laiſſa la Province admirer le Typhon.
Que ce ſtile jamais ne ſoüille voſtre ouvrage.
Imitons de Marot l'élegant badinage,
Et laiſſons le Burleſque aux Plaiſans du Pont-neuf.
Mais n'allez point auſſi, ſur les pas de Brebeuf,
Meſme en une Pharſale entaſſer ſur les rives,
De morts & de mourans cent montagnes plaintives. *
Prenez mieux vôtre ton. Soyez ſimple avec art,
Sublime ſans orgueil, agreable ſans fard.
N'offrez rien au Lecteur que ce qui peut luy plaire.
Ayez pour la cadence une oreille ſevere.
Que toujours dans vos vers, le ſens coupant les mots,
Suſpende l'hemiſtiche, en marque le repos.
Gardez qu'une voyelle à courir trop haſtée,
Ne ſoit d'une voyelle en ſon chemin heurtée.

* *Vers de Brebeuf.*

Il eſt un heureux choix de mots harmonieux.
Fuyez des mauvais ſons le concours odieux.
Le vers le mieux rempli, la plus noble penſée
Ne peut plaire à l'eſprit, quand l'oreille eſt bleſſée.
Durant les premiers ans du Parnaſſe François,
Le caprice tout ſeul faiſoit toutes les loix.
La Rime, au bout des mots aſſemblez ſans meſure,
Tenoit lieu d'ornemens, de nombre & de céſure.
Villon ſceut le premier, dans ces ſiecles groſſiers,
Débroüiller l'art confus de nos vieux Romanciers.
Marot bien-toſt aprés fit fleurir les Ballades,
Tourna des Triolets, rima des Maſcarades,
A des refrains reglez aſſervit les Rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronſard qui le ſuivit, par une autre methode
Reglant tout, broüilla tout, fit un art à ſa mode:
Et toutefois long-temps eut un heureux deſtin.
Mais ſa Muſe en François parlant Grec & Latin,
Vit dans l'âge ſuivant par un retour groteſque,
Tomber de ſes grands mots le faſte pedanteſque.
Ce Poëte orgueilleux trébuché de ſi haut,
Rendit plus retenus Deſportes & Bertaut.
Enfin Malherbe vint, & le premier en France
Fit ſentir dans les vers une juſte cadence:

D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir,
Et reduiſit la Muſe aux regles du devoir.
Par ce ſage Ecrivain la Langue reparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les Stances avec grace apprirent à tomber,
Et le vers ſur le vers n'oſa plus enjamber.
Tout reconnut ſes loix, & ce guide fidele
Aux Auteurs de ce temps ſert encor de modele.
Marchez donc ſur ſes pas, aimez ſa pureté,
Et de ſon tour heureux imitez la clarté.
Si le ſens de vos vers tarde à ſe faire entendre,
Mon eſprit auſſi-toſt commence à ſe détendre,
Et de vos vains diſcours prompt à ſe détacher,
Ne ſuit point un Auteur qu'il faut toûjours chercher.
Il eſt certains Eſprits, dont les ſombres penſées
Sont d'un nuage épais toûjours embarraſſées.
Le jour de la raiſon ne le ſçauroit percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penſer.
Selon que noſtre idée eſt plus ou moins obſcure,
L'expreſſion la ſuit ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aiſément.
Sur tout, qu'en vos écrits la Langue reverée
Dans vos plus grands excés vous ſoit toûjours ſacrée.

Envain vous me frappez d'un ſon melodieux,
Si le terme eſt impropre, ou le tour vicieux,
Mon eſprit n'admet point un pompeux Barbariſme,
Ni d'un vers empoulé l'orgueilleux Soleciſme.
Sans la Langue en un mot, l'Auteur le plus divin
Eſt toûjours, quoy qu'il faſſe, un méchant Ecrivain.
Travaillez à loiſir, quelque ordre qui vous preſſe,
Et ne vous piquez point d'une folle vîteſſe.
Un ſtile ſi rapide, & qui court en rimant,
Marque moins trop d'eſprit, que peu de jugement.
J'aime mieux un ruiſſeau qui ſur la molle arene
Dans un pré plein de fleurs lentement ſe promene,
Qu'un torrent débordé, qui d'un cours orageux
Roule plein de gravier ſur un terrain fangeux.
Haſtez-vous lentement, & ſans perdre courage,
Vingt fois ſur le métier remettez voſtre ouvrage,
Poliſſez-le ſans ceſſe, & le repoliſſez.
Ajoûtez quelquefois, & ſouvent effacez.
C'eſt peu qu'en un Ouvrage, où les fautes fourmillent,
Des trais d'eſprits ſemez de temps en temps petillent:
Il faut que chaque choſe y ſoit miſe en ſon lieu;
Que le début, la fin, répondent au milieu;
Que d'un art délicat les pieces aſſorties
N'y forment qu'un ſeul tout de diverſes parties:

Que jamais du ſujet le diſcours s'écartant
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.
Craignez-vous pour vos vers la cenſure publique ?
Soyez-vous à vous-meſme un ſevere Critique.
L'ignorance toûjours eſt preſte à s'admirer.
Faites-vous des Amis promts à vous cenſurer.
Qu'ils ſoient de vos écrits les confidens ſinceres,
Et de tous vos defauts les zelez adverſaires.
Dépoüillez devant eux l'arrogance d'Auteur :
Mais ſçachez de l'Ami diſcerner le Flatteur.
Tel vous ſemble applaudir, qui vous raille & vous joüe,
Aimez qu'on vous conſeille, & non pas qu'on vous loüe.
Un Flatteur auſſi-toſt cherche à ſe récrier.
Chaque vers qu'il entend le fait extazier.
Tout eſt charmant, divin, aucun mot ne le bleſſe.
Il trépigne de joye, il pleure de tendreſſe,
Il vous comble par tout d'éloges faſtueux.
La Verité n'a point cet air impetueux.
Un ſage Ami toûjours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laiſſe paiſible.
Il ne pardonne point les endroits negligez.
Il renvoye en leur lieu les vers mal arrangez.
Il reprime des mots l'ambitieuſe emphâze,
Ici le ſens le choque, & plus loin c'eſt la phrâze.

Voſtre conſtruction ſemble un peu s'obſcurcir :
Ce terme eſt équivoque, il le faut éclaircir.
C'eſt ainſi que vous parle un Ami veritable.
Mais ſouvent ſur ſes vers un Auteur intraitable
A les proteger tous ſe croit interreſſé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offenſé.
De ce vers, direz-vous, l'expreſſion eſt baſſe.
Ah ! Monſieur, pour ce vers je vous demande grace,
Répondra-t-il d'abord. Ce mot me ſemble froid.
Je le retrancherois. C'eſt le plus bel endroit.
Ce tour ne me plaiſt pas. Tout le monde l'admire.
Ainſi toûjours conſtant à ne ſe point dédire ;
Qu'un mot dans ſon ouvrage ait paru vous bleſſer,
C'eſt un titre chez luy pour ne point l'effacer.
Cependant, à l'entendre, il cherit la critique.
Vous avez ſur ſes vers un pouvoir deſpotique.
Mais tout ce beau diſcours, dont il vient vous flatter,
N'eſt rien qu'un piege adroit pour vous les reciter.
Auſſi-toſt il vous quitte, & content de ſa Muſe,
S'en va chercher ailleurs quelque Fat qu'il abuſe.
Car ſouvent il en trouve. Ainſi qu'en ſots Auteurs,
Noſtre ſiecle eſt fertile en ſots Admirateurs.
Et ſans ceux que fournit la Ville & la Province,
Il en eſt chez le Duc, il en eſt chez le Prince.

L'Ouvrage le plus plat a chez les Courtiſans
De tout temps rencontré de zelez partiſans ;
Et pour finir enfin par un trait de Satire,
Un Sot trouve toûjours un plus Sot qui l'admire.

CHANT II.

TELLE qu'une Bergere, au plus beau jour de feſte,
De ſuperbes rubis ne charge point ſa teſte,
Et ſans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voiſin ſes plus beaux ornemens.
Telle, aimable en ſon air, mais humble dans ſon ſtile,
Doit éclater ſans pompe une élegante Idylle:
Son tour ſimple & naïf n'a rien de faſtueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers préſomptueux.
Il faut que ſa douceur flatte, chatoüille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
Mais ſouvent dans ce ſtile un Rimeur aux abois
Jette là de dépit la flûte & le haubois,
Et follement pompeux, dans ſa verve indiſcrete,
Au milieu d'une Eglogue entonne la trompette.
De peur de l'écouter, Pan fuit dans les roſeaux,
Et les Nymphes d'effroi ſe cachent ſous les eaux.
Au contraire, cet Autre abject en ſon langage
Fait parler ſes Bergers, comme on parle au village.

Ses

Ses vers plats & groſſiers dépoüillez d'agrément,
Toûjours baiſent la terre, & rampent triſtement.
On diroit que Ronſard ſur ſes *pipeaux ruſtiques*
Vient encor fredonner ſes Idylles Gothiques,
Et changer ſans reſpect de l'oreille & du ſon,
Lycidas en Pierrot, & Phylis en Thoinon.
Entre ces deux excés la route eſt difficile.
Suivez, pour la trouver, Theocrite & Virgile.
Que leurs tendres écrits par les Graces dictez
Ne quittent point vos mains jour & nuit feüilletez.
Seuls dans leurs doctes vers ils pourront vous apprendre
Par quel art ſans baſſeſſe un Auteur peut deſcendre,
Chanter Flore, les Champs, Pomone, les vergers,
Au combat de la flûte animer deux Bergers,
Des plaiſirs de l'Amour vanter la douce amorce,
Changer Narciſſe en fleur, couvrir Daphné d'écorce,
Et par quel art encor l'Eglogue quelquefois
Rend dignes d'un Conſul la campagne & les bois.
Telle eſt de ce Poëme & la force & la grace. *Virgil. Egl. 4.*
D'un ton un peu plus haut, mais pourtant ſans audace,
La plaintive Elegie en longs habits de deüil
Sçait les cheveux épars gemir ſur un cercueil.
Elle peint des Amans la joye, & la triſteſſe,
Flatte, menace, irrite, appaiſe une Maiſtreſſe:

Mais pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'eſt peu d'eſtre Poëte, il faut eſtre amoureux.
Je hais ces vains Auteurs, dont la Muſe forcée
M'entretient de ſes feux toûjours froide & glacée,
Qui s'affligent par art, & fous de ſens raſſis
S'érigent, pour rimer, en Amoureux tranſis. (nes,
Leurs tranſports les plus doux ne ſont que phrâſes vai-
Ils ne ſçavent jamais que ſe charger de chaînes,
Que benir leur martyre, adorer leur priſon,
Et faire quereller les ſens & la raiſon.
Ce n'eſtoit pas jadis ſur ce ton ridicule,
Qu'Amour dictoit les vers que ſoûpiroit Tibulle,
Ou que du tendre Ovide animant les doux ſons,
Il donnoit de ſon Art les charmantes leçons.
Il faut que le cœur ſeul parle dans l'Elegie.
L'Ode avec plus d'éclat & non moins d'énergie
Elevant juſqu'au Ciel ſon vol ambitieux,
Entretient dans ſes vers commerce avec les Dieux.
Aux Athletes dans Piſe, elle ouvre la barriere,
Chante un Vainqueur poudreux au bout de la carriere,
Mene Achille ſanglant aux bords du Simoïs,
Ou fait fléchir l'Eſcaut ſous le joug de Louïs.
Tantoſt comme une Abeille ardente à ſon ouvrage,
Elle s'en va de fleurs dépoüiller le rivage:

Elle peint les feſtins, les danſes, & les ris,
Vante un baiſer cueilli ſur les lévres d'Iris,
Qui mollement reſiſte, & par un doux caprice, *Horace, Ode 12. liv. 2.*
Quelquefois le refuſe, afin qu'on le raviſſe.
Son ſtile impetueux ſouvent marche au hazard.
Chez elle un beau deſordre eſt un effet de l'art.
Loin ces Rimeurs craintifs, dont l'eſprit phlegmatique
Garde dans ſes fureurs un ordre didactique :
Qui chantant d'un Heros les progrés éclatans,
Maigres Hiſtoriens, ſuivront l'ordre des temps.
Ils n'oſent un moment perdre un ſujet de veuë.
Pour prendre Dôle, il faut que l'Iſle ſoit renduë;
Et que leur vers exact, ainſi que Mezeray,
Ait fait déja tomber les remparts de Courtray.
Apollon de ſon feu leur fut toûjours avare.
On dit à ce propos, qu'un jour ce Dieu bizarre
Voulant pouſſer à bout tous les Rimeurs François,
Inventa du Sonnet les rigoureuſes loix;
Voulut, qu'en deux Quatrains de meſure pareille
La Rime avec deux ſons frappaſt huit fois l'oreille,
Et qu'enſuite, ſix vers artiſtement rangez
Fuſſent en deux Tercets par le ſens partagez.
Sur tout de ce Poëme il bannit la licence :
Luy-meſme en meſura le nombre & la cadence :

Deffendit qu'un vers foible y puſt jamais entrer,
Ni qu'un mot déja mis oſaſt s'y remontrer.
Du reſte il l'enrichit d'une beauté ſuprême.
Un Sonnet ſans defauts vaut ſeul un long Poëme.
Mais envain mille Auteurs y penſent arriver,
Et cet heureux Phénix eſt encore à trouver.
A peine dans Gombaut, Maynard, & Malleville
En peut-on admirer deux ou trois entre mille.
Le reſte auſſi peu lû que ceux de Pelletier,
N'a fait de chez Sercy qu'un ſaut chez l'Epicier.
Pour enfermer ſon ſens dans la borne preſcrite,
La meſure eſt toûjours trop longue ou trop petite.
L'Epigramme plus libre, en ſon tour plus borné,
N'eſt ſouvent, qu'un bon mot de deux rimes orné.
Jadis de nos Auteurs les Pointes ignorées
Furent de l'Italie en nos vers attirées.
Le vulgaire ébloüi de leur faux agrément,
A ce nouvel appas courut avidement.
La faveur du Public excitant leur audace,
Leur nombre impetueux inonda le Parnaſſe,
Le Madrigal d'abord en fut enveloppé.
Le Sonnet orgueilleux luy-meſme en fut frappé.
La Tragedie en fit ſes plus cheres delices.
L'Elegie en orna ſes douloureux caprices.

Un Heros ſur la Scene eut ſoin de s'en parer,
Et ſans Pointe un Amant n'oſa plus ſoûpirer.
On vid tous les Bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
Fideles à la Pointe encor plus qu'à leurs Belles.
Chaque mot eut toûjours deux viſages divers.
La proſe la receut auſſi bien que les vers.
L'Avocat au Palais en heriſſa ſon ſtile;
Et le Docteur en chaire en ſema l'Evangile.
La Raiſon outragée enfin ouvrit les yeux
La chaſſa pour jamais des diſcours ſerieux,
Et dans tous ces écrits la déclarant infame,
Par grace luy laiſſa l'entrée en l'Epigramme:
Pourveu que ſa fineſſe éclatant à propos
Roulaſt ſur la penſée, & non pas ſur les mots.
Ainſi de toutes parts les deſordres ceſſerent.
Toutefois à la Cour les Turlupins reſterent,
Inſipides Plaiſans, Bouffons infortunez,
D'un jeu de mots groſſier partiſans ſurannez.
Ce n'eſt pas quelquefois qu'une Muſe un peu fine
Sur un mot en paſſant ne joüe & ne badine,
Et d'un ſens détourné n'abuſe avec ſuccez:
Mais fuyez ſur ce point un ridicule excez,
Et n'allez pas toûjours d'une pointe frivole
Aiguiſer par la queuë une Epigramme folle.

Tout Poëme eſt brillant de ſa propre beauté.
Le Rondeau né Gaulois à la naïveté.
La Ballade aſſervie à ſes vieilles maximes,
Souvent doit tout ſon luſtre au caprice des rimes.
Le Madrigal plus ſimple, & plus noble en ſon tour,
Reſpire la douceur, la tendreſſe, & l'amour.
L'ardeur de ſe montrer, & non pas de médire,
Arma la Vérité du vers de la Satire.
Lucile le premier oſa la faire voir :
Aux vices des Romains preſenta le miroir :
Vengea l'humble Vertu, de la richeſſe altiere,
Et l'honneſte Homme à pié, du Faquin en litiere.
Horace à cette aigreur meſla ſon enjoûment.
On ne fut plus ni fat ni ſot impunément :
Et, malheur à tout nom, qui propre à la cenſure,
Put entrer dans un vers, ſans rompre la meſure.
Perſe en ſes vers obſcurs, mais ſerrez & preſſans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de ſens.
Juvenal élevé dans les cris de l'Ecole
Pouſſa juſqu'à l'excés ſa mordante hyperbole.
Ses ouvrages tout pleins d'affreuſes veritez
Etincelent pourtant de ſublimes beautez :
Satire 10. Soit que ſur un écrit arrivé de Caprée
Il briſe de Séjan la ſtatuë adorée :

Soit qu'il faſſe au Conſeil courir les Senateurs, *Satire 4.*
D'un Tyran ſoupçonneux paſles adulateurs ;
Ou que, pouſſant à bout la luxure Latine,
Aux Portefaix de Rome il vende Meſſaline, *Satire 6.*
Ses écrits pleins de feu par tout brillent aux yeux.
De ces Maiſtres ſçavans diſciple ingenieux
Regnier ſeul parmi nous formé ſur leurs modeles,
Dans ſon vieux ſtile encore a des graces nouvelles.
Heureux ! ſi ſes Diſcours craints du chaſte Lecteur,
Ne ſe ſentoient des lieux où frequentoit l'Auteur ;
Et ſi du ſon hardi de ſes rimes Cyniques,
Il n'alarmoit ſouvent les oreilles pudiques.
Le Latin dans les mots brave l'honneſteté :
Mais le Lecteur François veut eſtre reſpecté :
Du moindre ſens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la Satire un eſprit de candeur,
Et fuis un effronté qui prêche la pudeur.
D'un trait de ce Poëme en bons mots ſi fertile,
Le François né malin forma le Vaudeville,
Agreable Indiſcret, qui conduit par le chant,
Paſſe de bouche en bouche, & s'accroiſt en marchant.
La liberté Françoiſe en ſes vers ſe déploye.
Cet enfant de plaiſir veut naiſtre dans la joye.

Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,
Faire Dieu le ſujet d'un badinage affreux.
A la fin tous ces jeux que l'atheïſme éleve,
Conduiſent triſtement le Plaiſant à la Greve.
Il faut meſme en chanſons du bon ſens & de l'art.
Mais pourtant on a veu le vin & le hazard
Inſpirer quelquefois une Muſe groſſiere,
Et fournir ſans genie un couplet à Liniere.
Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,
Gardez qu'un ſot orgueil ne vous vienne enfumer.
Souvent l'Auteur altier de quelque chanſonnette
Au meſme inſtant prend droit de ſe croire Poëte.
Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un Sonnet.
Il met tous les matins ſix Impromptus au net.
Encore eſt-ce un miracle, en ſes vagues furies,
Si bien-toſt imprimant ſes ſottes rêveries,
Il ne ſe fait graver au devant du recüeil,
Couronné de lauriers par la main de Nanteüil. *

*Fameux Graveur.

CHANT III.

IL n'eſt point de Serpent, ni de Monſtre odieux,
Qui par l'art imité ne puiſſe plaire aux yeux.
D'un pinceau delicat l'artifice agreable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainſi, pour nous charmer, la Tragedie en pleurs
D'Oedipe tout ſanglant fit parler les douleurs,
D'Oreſte parricide exprima les alarmes,
Et pour, nous divertir, nous arracha des larmes.
Vous donc, qui d'un beau feu pour le Theatre épris,
Venez en vers pompeux y diſputer le prix,
Voulez-vous ſur la ſcene étaler des ouvrages,
Où tout Paris en foule apporte ſes ſuffrages,
Et qui toûjours plus beaux, plus ils ſont regardez,
Soient au bout de vingt ans encor redemandez ?
Que dans tous vos diſcours la paſſion émûë
Aille chercher le cœur, l'échauffe & le remuë.

Si d'un beau mouvement l'agreable fureur
Souvent ne nous remplit d'une douce *Terreur*,
Ou n'excite en noſtre ame une *Pitié* charmante,
Envain vous étalez une ſcene ſçavante ;
Vos froids raiſonnemens ne feront qu'attiedir
Un Spectateur toûjours pareſſeux d'applaudir,
Et qui des vains efforts de voſtre Rhetorique,
Juſtement fatigué, s'endort, ou vous critique.
Le ſecret eſt d'abord de plaire & de toucher :
Inventez des reſſorts qui puiſſent m'attacher.
Que dés les premiers vers l'Action préparée,
Sans peine du Sujet applaniſſe l'entrée.
Je me ris d'un Acteur qui lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut, d'abord ne ſçait pas m'informer,
Et qui débroüillant mal une penible intrigue
D'un divertiſſement me fait une fatigue.
J'aimerois mieux encor qu'il declinaſt ſon nom,
Et diſt, je ſuis Oreſte, ou bien Agamemnon :
Que d'aller par un tas de confuſes merveilles,
Sans rien dire à l'eſprit, étourdir les oreilles.
Le ſujet n'eſt jamais aſſez-toſt expliqué.
Que le Lieu de la ſcene y ſoit fixe & marqué.
Un Rimeur, ſans peril, delà les Pirenées
Sur la ſcene en un jour renferme des années.

Là ſouvent le Heros d'un ſpectacle groſſier,
Enfant au premier acte, eſt barbon au dernier.
Mais nous, que la Raiſon à ſes regles engage,
Nous voulons qu'avec art l'Action ſe ménage:
Qu'en un Lieu, qu'en un Jour, un ſeul Fait accompli
Tienne juſqu'à la fin le Theatre rempli.
Jamais au Spectateur n'offrez rien d'incroyable.
Le Vrai peut quelquefois n'eſtre pas vraiſemblable.
Une merveille abſurde eſt pour moy ſans appas.
L'eſprit n'eſt point émû de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expoſe:
Les yeux en le voyant ſaiſiroient mieux la choſe.
Mais il eſt des objets, que l'Art judicieux
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.
Que le trouble toûjours croiſſant de ſcene en ſcene
A ſon comble arrivé ſe débroüille ſans peine.
L'eſprit ne ſe ſent point plus vivement frappé,
Que lors qu'en un ſujet d'intrigue enveloppé,
D'un ſecret tout à coup la verité connuë
Change tout, donne à tout une face imprevuë
La Tragedie informe & groſſiere en naiſſant
N'eſtoit qu'un ſimple Chœur, où chacun en danſant,
Et du Dieu des raiſins entonnant les loüanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.

Là le vin & la joye éveillant les eſprits,
Du plus habile Chantre un Bouc eſtoit le prix.
Theſpis fut le premier qui barboüillé de lie,
Promena par les Bourgs cette heureuſe folie,
Et d'Acteurs mal ornez chargeant un tombereau,
Amuſa les Paſſans d'un ſpectacle nouveau.
Eſchyle dans le Chœur jetta les Perſonnages,
D'un maſque plus honneſte habilla les viſages:
Sur les ais d'un theatre en public exhauſſé,
Fit paroiſtre l'Acteur d'un brodequin chauſſé.
Sophocle enfin donnant l'eſſor à ſon genie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Interreſſa le Chœur dans toute l'Action,
Des vers trop rabotteux polit l'expreſſion;
Luy donna chez les Grecs cette hauteur divine
Où jamais n'atteignit la foibleſſe Latine.
Chez nos devots Ayeux le Theâtre abhorré
Fut long-temps dans la France un plaiſir ignoré.
De Pelerins, dit-on, une Troupe groſſiere
En public à Paris y monta la premiere,
Et ſottement zelée en ſa ſimplicité,
Joüa les Saints, la Vierge & Dieu, par pieté.
Le ſçavoir à la fin diſſipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la devote imprudence.

On chaſſa ces Docteurs prêchans ſans miſſion.
On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion.
Seulement les Acteurs laiſſant le maſque antique,
Le violon tint lieu de Chœur & de muſique.
Bien-toſt l'Amour fertile en tendres ſentimens
S'empara du Theâtre, ainſi que des Romans.
De cette Paſſion la ſenſible peinture
Eſt pour aller au cœur la route la plus ſûre.
Peignez donc, j'y conſens, les Heros amoureux.
Mais ne m'en formez pas des Bergers doucereux.
Qu'Achille aime autrement que Tyrſis & Philene.
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamene:
Et que l'amour ſouvent de remors combattu
Paroiſſe une foibleſſe & non une vertu.
Des Heros de Roman fuyez les petiteſſes:
Toutefois aux grands cœurs donnez quelques foibleſſes.
Achille déplairoit moins boüillant & moins promt.
J'aime à luy voir verſer des pleurs pour un affront.
A ces petits defauts marquez dans ſa peinture,
L'eſprit avec plaiſir reconnoiſt la nature.
Qu'il ſoit ſur ce modele en vos écrits tracé.
Qu'Agamemnon ſoit fier, ſuperbe, interreſſé.
Que pour ſes Dieux Enée ait un reſpect auſtere.
Conſervez à chacun ſon propre caractere.

Des Siecles, des Païs, étudiez les mœurs.
Les climats ſont ſouvent les diverſes humeurs.
Gardez donc de donner, ainſi que dans Clelie,
L'air, ni l'eſprit François à l'antique Italie,
Et ſous des noms Romains faiſant nôtre portrait,
Peindre Caton galant & Brutus dameret.
Dans un Roman frivole aiſément tout s'excuſe.
C'eſt aſſez qu'en courant la fiction amuſe.
Trop de rigueur alors ſeroit hors de ſaiſon:
Mais la Scene demande une exacte raiſon.
L'étroite bienſeance y veut eſtre gardée.
D'un nouveau Perſonnage inventez-vous l'idée?
Qu'en tout avec ſoi-meſme il ſe montre d'accord,
Et qu'il ſoit juſqu'au bout tel qu'on l'a vû d'abord.
Souvent, ſans y penſer, un Ecrivain qui s'aime,
Forme tous ſes Heros ſemblables à ſoi-même.
Tout a l'humeur Gaſcone, en un Auteur Gaſcon.
Calprenede & Juba * parlent du meſme ton.
La nature eſt en nous plus diverſe & plus ſage.
Chaque paſſion parle un different langage.
La Colere eſt ſuperbe, & veut des mots altiers.
L'Abbattement s'explique en des termes moins fiers.
Que devant Troye en flamme Hecube deſolée
Ne vienne pas pouſſer une plainte empoulée,

* *Heros de la Cleopatre.*

Ni ſans raiſon décrire en quels affreux païs,
Par ſes bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.
Tous ces pompeux amas d'expreſſions frivoles
Sont d'un Déclamateur amoureux des paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abbaiſſiez.
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.
Ces grands mots dont alors l'Acteur emplit ſa bouche,
Ne partent point d'un cœur que ſa miſere touche.
Le Theâtre fertile en Cenſeurs pointilleux,
Chez nous pour ſe produire eſt un champ perilleux.
Un Auteur n'y fait pas de faciles conqueſtes.
Il trouve à le ſifler des bouches toûjours prêtes.
Chacun le peut traiter de Fat & d'Ignorant.
C'eſt un droit qu'à la porte on achete en entrant.
Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il ſe replie:
Que tantoſt il s'éleve, & tantoſt s'humilie:
Qu'en nobles ſentimens il ſoit par tout fecond:
Qu'il ſoit aiſé, ſolide, agreable, profond:
Que de traits ſurprenans ſans ceſſe il nous réveille:
Qu'il coure dans ſes vers de merveille en merveille:
Et que tout ce qu'il dit facile à retenir,
De ſon ouvrage en nous laiſſe un long ſouvenir.
Ainſi la Tragedie agit, marche, & s'explique.
D'un air plus grand encor la Poëſie Epique,

Seneque le Tragique, Troa. le Sc. 1.

Dans le vaſte recit d'une longue action,
Se ſoûtient par la Fable, & vit de fiction.
Là pour nous enchanter tout eſt mis en uſage.
Tout prend un corps, une ame, un eſprit, un viſage.
Chaque Vertu devient une Divinité.
Minerve eſt la Prudence, & Venus la Beauté.
Ce n'eſt plus la vapeur qui produit le tonnerre;
C'eſt Jupiter armé pour effrayer la Terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'eſt Neptune en couroux qui gourmande les flots.
Echo n'eſt plus un ſon qui dans l'air retentiſſe:
C'eſt une Nymphe en pleurs qui ſe plaint de Narciſſe.
Ainſi dans cet amas de nobles fictions,
Le Poëte s'égaye en mille inventions,
Orne, éleve, embellit, aggrandit toutes choſes,
Et trouve ſous ſa main des fleurs toûjours écloſes.
Qu'Enée & ſes vaiſſeaux par le vent écartez
Soient aux bords Africains d'un orage emportez;
Ce n'eſt qu'une aventure ordinaire & commune,
Qu'un coup peu ſurprenant des traits de la Fortune.
Mais que Junon conſtante en ſon averſion
Pourſuive ſur les flots les reſtes d'Ilion:
Qu'Eole en ſa faveur les chaſſant d'Italie,
Ouvre aux Vents mutinez les priſons d'Eolie;

Que Neptune en couroux s'élevant ſur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaiſſeaux, des Syrtes les arrache;
C'eſt là ce qui ſurprend, frappe, ſaiſit, attache:
Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur,
La Poëſie eſt morte, ou rampe ſans vigueur:
Le Poëte n'eſt plus qu'un Orateur timide,
Qu'un froid Hiſtorien d'une Fable inſipide.
C'eſt donc bien vainement que nos Auteurs deceus,
Banniſſant de leurs vers ces ornemens receus,
Penſent faire agir Dieu, ſes Saints & ſes Prophetes,
Comme ces Dieux éclos du cerveau des Poëtes:
Mettent à chaque pas le Lecteur en Enfer:
N'offrent rien qu'Aſtaroth, Belzebuth, Lucifer.
De la foy d'un Chrétien les myſteres terribles
D'ornemens égayez ne ſont point ſuſceptibles.
L'Evangile à l'Eſprit n'offre de tous côtez
Que penitence à faire, & tourmens meritez:
Et de vos fictions le mélange coupable,
Meſme à ſes veritez donne l'air de la Fable.
Et quel objet enfin à preſenter aux yeux,
Que le Diable toûjours heurlant contre les Cieux,
Qui de voſtre Heros veut rabbaiſſer la gloire,
Et ſouvent avec Dieu balance la victoire?

Le Taſſe, dira-t-on, l'a fait avec ſuccés.
Je ne veux point icy luy faire ſon procés :
Mais, quoy que noſtre Siecle à ſa gloire publie,
Il n'euſt point de ſon Livre illuſtré l'Italie ;
Si ſon ſage Heros toûjours en oraiſon,
N'euſt fait que mettre enfin Sathan à la raiſon,
Et ſi Renaud, Argant, Tancrede, & ſa Maîtreſſe
N'euſſent de ſon ſujet égayé la triſteſſe.
Ce n'eſt pas que j'approuve, en un ſujet Chrétien,
Un Auteur follement idolâtre & Payen.
Mais dans une profâne & riante peinture,
De n'oſer de la Fable employer la figure,
De chaſſer les Tritons de l'empire des eaux,
D'oſter à Pan ſa flûte, aux Parques leurs ciſeaux,
D'empeſcher que Caron dans la fatale barque,
Ainſi que le Berger, ne paſſe le Monarque ;
C'eſt d'un ſcrupule vain s'alarmer ſottement,
Et vouloir aux Lecteurs plaire ſans agrément.
Bien-toſt ils deffendront de peindre la Prudence :
De donner à Themis ni bandeau, ni balance :
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain :
Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main :
Et par tout des diſcours, comme une idolatrie,
Dans leur faux zele, iront chaſſer l'Allegorie.

Laiſſons-les s'applaudir de leur pieuſe erreur.
Mais pour nous, banniſſons une vaine terreur,
Et fabuleux Chrétiens, n'allons point dans nos ſonges,
Du Dieu de verité, faire un Dieu de menſonges.
La Fable offre à l'eſprit mille agrémens divers.
Là tous les noms heureux ſemblent nés pour les vers;
Ulyſſe, Agamemnon, Oreſte, Idomenée,
Helene, Menelas, Pâris, Hector, Enée.
O le plaiſant projet d'un Poëte ignorant,
Qui de tant de Heros va choiſir Childebrand!
D'un ſeul nom quelquefois le ſon dur ou bizarre
Rend un Poëme entier, ou burleſque ou barbare.
Voulez-vous long-temps plaire, & jamais ne laſſer?
Faites choix d'un Heros propre à m'interreſſer,
En valeur éclatant, en vertus magnifique.
Qu'en luy, juſqu'aux defauts, tout ſe montre heroïque:
Que ſes faits ſurprenans ſoient dignes d'eſtre oüis:
Qu'il ſoit tel que Ceſar, Alexandre, ou Louïs,
Non, tel que Polynice, & ſon perfide frere.
On s'ennuye aux exploits d'un Conquerant vulgaire.
N'offrez point un Sujet d'incidens trop chargé,
Le ſeul couroux d'Achille avec art ménagé
Remplit abondamment une Iliade entiere.
Souvent trop d'abondance appauvrit la matiere.

Soyez vif & preſſé dans vos narrations.
Soyez riche & pompeux dans vos deſcriptions.
C'eſt là qu'il faut des vers étaler l'élegance.
N'y preſentez jamais de baſſe circonſtance.
N'imitez pas ce Fou, qui décrivant les mers,
Et peignant au milieu de leurs flots entr'ouverts
Les poiſſons ébahis les regardent paſſer. L'Hebreu ſauvé du joug de ſes injuſtes Maiſtres,
Met, pour les voir paſſer, les poiſſons aux feneſtres.
Moyſe ſauvé. Peint le petit Enfant qui *va, ſaute, revient,*
Et joyeux à ſa mere offre un caillou qu'il tient.
Sur de trop vains objets c'eſt arreſter la veuë.
Donnez à voſtre ouvrage une juſte étenduë.
Que le debut ſoit ſimple, & n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dés l'abord ſur Pégaze monté,
Crier à vos Lecteurs, d'une voix de tonnerre,
Alaric. liv. 1. *Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la terre.*
Que produira l'Auteur aprés tous ces grands cris?
La montagne en travail enfante une ſouris.
O! que j'aime bien mieux cet Auteur plein d'adreſſe,
Qui ſans faire d'abord de ſi haute promeſſe,
Me dit d'un ton aiſé, doux, ſimple, harmonieux,
Je chante les combats, & cet Homme pieux
Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Auſonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.

Sa Muſe en arrivant ne met pas tout en feu :
Et pour donner beaucoup, ne nous promet que peu.
Bien-toſt vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du deſtin des Latins prononcer les oracles,
De Styx & d'Acheron peindre les noirs torrens,
Et déja les Céſars dans l'Elyſée errans.
De Figures ſans nombre égayez voſtre ouvrage.
Que tout y faſſe aux yeux une riante image.
On peut eſtre à la fois & pompeux & plaiſant,
Et je hais un ſublime ennuyeux & peſant.
J'aime mieux Arioſte, & ſes Fables comiques,
Que ces Auteurs toûjours froids & mélancoliques,
Qui dans leur ſombre humeur ſe croiroient faire affront,
Si les Graces jamais leur déridoient le front.
On diroit que pour plaire, inſtruit par la Nature
Homere ait à Venus dérobé ſa ceinture.
Son livre eſt d'agrémens un fertile treſor.
Tout ce qu'il a touché ſe convertit en or.
Tout reçoit dans ſes mains une nouvelle grace.
Par tout il divertit, & jamais il ne laſſe.
Une heureuſe chaleur anime ſes diſcours.
Il ne s'égare point en de trop longs détours :
Sans garder dans ſes vers un ordre methodique,
Son ſujet de ſoi-meſme & s'arrange & s'explique ;

Tout, ſans faire d'appreſts, s'y prépare aiſément.
Chaque vers, chaque mot court à l'évenement.
Aimez donc ſes écrits, mais d'une amour ſincere:
C'eſt avoir profité que de ſçavoir s'y plaire.
Un Poëme excellent, où tout marche, & ſe ſuit,
N'eſt pas de ces travaux qu'un caprice produit.
Il veut du temps, des ſoins; & ce penible ouvrage
Jamais d'un Ecolier ne fut l'apprentiſſage.
Mais ſouvent parmi nous un Poëte ſans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hazard,
Enflant d'un vain orgueil ſon eſprit chimerique,
Fierement prend en main la trompette heroïque.
Sa Muſe déreglée, en ſes vers vagabonds
Ne s'éleve jamais que par ſauts & par bonds,
Et ſon feu dépourveu de ſens & de lecture,
S'éteint à chaque pas, faute de nourriture.
Mais envain le Public prompt à le mépriſer,
De ſon merite faux le veut deſabuſer:
Lui-meſme applaudiſſant à ſon maigre genie,
Se donne par ſes mains l'encens qu'on lui dénie.
Virgile, au prix de luy, n'a point d'invention.
Homere n'entend point la noble fiction.
Si contre cet arreſt le ſiecle ſe rebelle,
A la poſterité d'abord il en appelle.

Mais attendant qu'icy le bon ſens de retour
Ramene triomphans ſes ouvrages au jour,
Leurs tas au magazin cachez à la lumiere,
Combattent triſtement les vers & la pouſſiere.
Laiſſons-les donc entre eux s'eſcrimer en repos,
Et ſans nous égarer ſuivons noſtre propos.
Des ſuccez fortunez du ſpectacle tragique,
Dans Athenes nâquit la Comedie antique.
Là, le Grec né moqueur, par mille jeux plaiſans
Diſtila le venin de ſes traits médiſans.
Aux accés inſolens d'une bouffonne joye,
La ſageſſe, l'eſprit, l'honneur furent en proye.
On vit, par le Public un Poëte avoüé
S'enrichir aux dépens du merite joüé,
Et Socrate par luy dans *un chœur de Nuées*, *Les Nuées Comedie d'Ariſtophane.*
D'un vil amas de peuple attirer les huées.
Enfin de la licence on arreſta le cours.
Le Magiſtrat, des loix emprunta le ſecours,
Et rendant par édit les Poëtes plus ſages,
Deffendit de marquer les noms & les viſages;
Le Theâtre perdit ſon antique fureur.
La Comedie apprit à rire ſans aigreur,
Sans fiel & ſans venin ſçeut inſtruire & reprendre,
Et plût innocemment dans les vers de Ménandre.

Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vit avec plaiſir, ou crut ne s'y point voir.
L'Avare des premiers rit du tableau fidele
D'un Avare ſouvent tracé ſur ſon modele;
Et mille fois un Fat finement exprimé,
Méconnut le portrait ſur lui-meſme formé.
Que la Nature donc ſoit voſtre étude unique,
Auteurs, qui prétendez aux honneurs du Comique.
Quiconque voit bien l'Homme, & d'un eſprit profond,
De tant de cœurs cachez a penetré le fond:
Qui ſçait bien ce que c'eſt, qu'un Prodigue, un Avare,
Un Honneſte homme, un Fat, un Jaloux, un Bizarre,
Sur une Scene heureuſe il peut les étaler,
Et les faire à nos yeux vivre, agir, & parler.
Preſentez-en par tout les images naïves:
Que chacun y ſoit peint des couleurs les plus vives.
La Nature feconde en bizarres portraits,
Dans chaque ame eſt marquée à de differens traits.
Un geſte la découvre, un rien la fait paroiſtre:
Mais tout eſprit n'a pas des yeux pour la connoiſtre.
Le Temps qui change tout, change auſſi nos humeurs.
Chaque Age a ſes plaiſirs, ſon eſprit, & ſes mœurs.
Un jeune Homme toûjours boüillant dans ſes caprices
Eſt promt à recevoir l'impreſſion des vices;

Eſt

Eſt vain dans ſes diſcours, volage en ſes deſirs,
Retif à la cenſure, & fou dans les plaiſirs.
L'Age viril plus meur, inſpire un air plus ſage,
Se pouſſe auprés des Grands, s'intrigue, ſe ménage,
Contre les coups du ſort ſonge à ſe maintenir,
Et loin dans le preſent regarde l'avenir.
La Vieilleſſe chagrine inceſſamment amaſſe,
Garde, non pas pour ſoy, les treſors qu'elle entaſſe,
Marche en tous ſes deſſeins d'un pas lent & glacé,
Toûjours plaint le preſent, & vante le paſſé,
Inhabile aux plaiſirs dont la Jeuneſſe abuſe,
Blâme en eux les douceurs, que l'âge luy refuſe.
Ne faites point parler vos Acteurs au hazard,
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard.
Etudiez la Cour, & connoiſſez la Ville.
L'une & l'autre eſt toûjours en modeles fertile.
C'eſt par là que Moliere illuſtrant ſes écrits,
Peut-eſtre de ſon Art euſt remporté le prix;
Si moins ami du peuple en ſes doctes peintures,
Il n'euſt point fait ſouvent grimacer ſes figures,
Quitté, pour le bouffon, l'agreable & le fin,
Et ſans honte à Terence allié Tabarin.
Dans ce ſac ridicule où * Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnois plus l'Auteur du Miſanthrope.

* Comedie de Moliere.

Le Comique ennemi des ſoupirs & des pleurs,
N'admet point en ſes vers de tragiques douleurs :
Mais ſon employ n'eſt pas d'aller dans une place,
De mots ſales & bas charmer la populace.
Il faut que ſes Acteurs badinent noblement :
Que ſon nœud bien formé ſe dénouë aiſément :
Que l'Action marchant où la raiſon la guide,
Ne ſe perde jamais dans une Scene vuide ;
Que ſon ſtile humble & doux ſe releve à propos,
Que ſes diſcours par tout fertiles en bons mots,
Soient pleins de paſſions finement maniées ;
Et les Scenes toûjours l'une à l'autre liées.
Aux dépens du bon ſens gardez de plaiſanter.
Jamais de la Nature il ne faut s'écarter.
Contemplez de quel air un Pere dans Terence
Vient d'un Fils amoureux gourmander l'imprudence:
De quel air cet amant écoute ſes leçons,
Et court chez ſa maîtreſſe oublier ces chanſons.
Ce n'eſt pas un portrait, une image ſemblable,
C'eſt un Amant, un Fils, un Pere veritable.
J'aime ſur le Theâtre un agreable Auteur
Qui, ſans ſe diffammer aux yeux du Spectateur,
Plaiſt par la raiſon ſeule, & jamais ne la choque.
Mais pour un faux Plaiſant, à groſſiere équivoque,

Qui, pour me divertir, n'a que la ſaleté ;
Qu'il s'en aille, s'il veut, ſur deux treteaux monté,
Amuſant le Pont-neuf de ſes ſornettes fades,
Aux Laquais aſſemblez, joüer ſes Maſcarades.

CHANT IV.

DAns Florence jadis vivoit un Medecin,
Sçavant hableur, dit-on, & celebre aſſaſſin.
Luy ſeul y fit long-temps la publique miſere.
Là le Fils orphelin luy redemande un Pere,
Ici le Frere pleure un Frere empoiſonné.
L'un meurt vuide de ſang, l'autre plein de ſené.
Le rhume à ſon aſpect ſe change en pleureſie;
Et par luy la migraine eſt bien-toſt phreneſie.
Il quitte enfin la ville, en tous lieux deteſté.
De tous ſes Amis morts un ſeul Ami reſté,
Le mene en ſa maiſon de ſuperbe ſtructure;
C'eſtoit un riche Abbé fou de l'Architecture.
Le Medecin d'abord ſemble né dans cet art,
Déja de baſtimens parle comme Manſard:
D'un ſalon qu'on éleve il condamne la face:
Au veſtibule obſcur il marque une autre place,
Approuve l'eſcalier tourné d'autre façon.
Son ami le conçoit, & mande ſon Mâçon.

Le Mâçon vient, écoûte, approuve, & ſe corrige.
Enfin, pour abreger un ſi plaiſant prodige,
Noſtre Aſſaſſin renonce à ſon art inhumain,
Et deſormais la regle & l'équierre à la main,
Laiſſant de Galien la ſcience ſuſpecte,
De méchant Medecin devient bon Architecte.
Son exemple eſt pour nous un precepte excellent.
Soyez plûtoſt Mâçon, ſi c'eſt voſtre talent,
Ouvrier eſtimé dans un art neceſſaire,
Qu'Ecrivain du commun, & Poëte vulgaire.
Il eſt dans tout autre art des degrez differens.
On peut avec honneur remplir les ſeconds rangs:
Mais dans l'art dangereux de rimer & d'écrire,
Il n'eſt point de degrez du mediocre au pire.
Qui dit froid Eſcrivain, dit deteſtable Auteur.
Boyer * eſt à Pyncheſne égal pour le Lecteur:
On ne lit guéres plus Rampalle & Meſnardiere,
Que Maignon, Du Souhait, Corbin & la Morliere.
Un Fou du moins fait rire, & peut nous égayer:
Mais un froid Ecrivain ne ſçait rien qu'ennuyer.
J'aime mieux Bergerac * & ſa burleſque audace,
Que ces vers où Motin ſe morfond & nous glace.
Ne vous enyvrez point des éloges flatteurs
Qu'un amas quelquefois de vains Admirateurs

* *Auteur mediocre.*

* *Cyrano Bergerac, Auteur du Voyage de la Lune.*

Vous donne en ces Reduits, prompts à crier, merveille!
Tel écrit recité ſe ſoutint à l'oreille,
Qui dans l'impreſſion au grand jour ſe montrant,
Ne ſoutient pas des yeux le regard penetrant.
On ſçait de cent Auteurs l'aventure tragique :
Et Gombaut tant loüé garde encor la boutique.
Ecoutez tout le monde, aſſidu conſultant.
Un fat quelquefois ouvre un avis important.
Quelques vers toutefois qu'Apollon vous inſpire,
En tous lieux auſſi-toſt ne courez pas les lire.
Gardez-vous d'imiter ce Rimeur furieux,
Qui de ſes vains écrits lecteur harmonieux
Aborde en recitant quiconque le ſaluë,
Et pourſuit de ſes vers les paſſans dans la ruë.
Il n'eſt Temple ſi ſaint des Anges reſpecté,
Qui ſoit contre ſa Muſe un lieu de ſeureté.
Je vous l'ay déja dit, aimez qu'on vous cenſure,
Et ſouple à la raiſon corrigez ſans murmure.
Mais ne vous rendez pas dés qu'un Sot vous reprend.
Souvent dans ſon orgueil un ſubtil Ignorant
Par d'injuſtes dégouts combat toute une Piece,
Blâme des plus beaux vers la noble hardieſſe.
On a beau refuter ſes vains raiſonnemens :
Son eſprit ſe complaiſt dans ſes faux jugemens,

Et ſa foible raiſon de clarté dépourvûë,
Penſe que rien n'échappe à ſa débile veuë.
Ses conſeils ſont à craindre, & ſi vous les croyez.
Penſant fuir un écueil, ſouvent vous vous noyez.
Faites choix d'un Cenſeur ſolide & ſalutaire,
Que la raiſon conduiſe, & le ſçavoir éclaire,
Et dont le crayon ſeur d'abord aille chercher
L'endroit que l'on ſent foible, & qu'on ſe veut cacher.
Luy ſeul éclaircira vos doutes ridicules:
De voſtre eſprit tremblant levera les ſcrupules.
C'eſt luy qui vous dira par quel tranſports heureux,
Quelquefois dans ſa courſe un eſprit vigoureux
Trop reſſerré par l'art, ſort des regles preſcrites,
Et de l'art meſme apprend à franchir leurs limites.
Mais ce parfait Cenſeur ſe trouve rarement.
Tel excelle à rimer qui juge ſottement.
Tel s'eſt fait par ſes vers diſtinguer dans la ville,
Qui jamais de Lucain n'a diſtingué Virgile.
Auteurs, preſtez l'oreilles à mes inſtructions.
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions?
Qu'en ſçavantes leçons voſtre Muſe fertile
Partout joigne au plaiſant le ſolide & l'utile.
Un Lecteur ſage fuit un vain amuſement,
Et veut mettre à profit ſon divertiſſement.

Que vôtre ame & vos mœurs peints dans tous vos ou-
N'offrent jamais de vous que de nobles images. [vrages
Je ne puis eſtimer ces dangereux Auteurs,
Qui de l'honneur, en vers infames deſerteurs,
Trahiſſant la vertu ſur un papier coupable,
Aux yeux de leurs Lecteurs rendent le vice aimable,
Je ne ſuis pas pourtant de ces triſtes Eſprits
Qui banniſſant l'amour de tous chaſtes écrits,
D'un ſi riche ornement veulent priver la Scene:
Traitent d'empoiſonneurs & Rodrigue & Chimene.
L'amour le moins honneſte exprimé chaſtement,
N'excite point en nous de honteux mouvement.
Didon a beau gemir, & m'étaler ſes charmes;
Je condamne ſa faute, en partageant ſes larmes.
Un Auteur vertueux dans ſes vers innocens,
Ne corrompt point le cœur en chatoüillant les ſens:
Son feu n'allume point de criminelle flâme.
Aimez donc la vertu, nourriſſez-en voſtre ame.
Envain l'Eſprit eſt plein d'une noble vigueur,
Le vers ſe ſent toûjours des baſſeſſes du cœur.
Fuyez ſur tout, fuyez ces baſſes jalouſies,
Des vulgaires eſprits malignes phreneſies.
Un ſublime Ecrivain n'en peut eſtre infecté.
C'eſt un vice qui ſuit la Mediocrité.

Du Merite éclatant cette ſombre Rivale
Contre luy chez les Grands inceſſamment cabale,
Et ſur les piés envain tâchant de ſe hauſſer,
Pour s'égaler à luy, cherche à le rabbaiſſer.
Ne deſcendons jamais dans ces lâches intrigues.
N'allons point à l'honneur par de honteuſes brigues.
Que les vers ne ſoient pas voſtre éternel employ.
Cultivez vos amis, ſoyez homme de foy.
C'eſt peu d'eſtre agreable & charmant dans un livre;
Il faut ſçavoir encore & converſer & vivre.
Travaillez pour la gloire, & qu'un ſordide gain
Ne ſoit jamais l'objet d'un illuſtre Ecrivain.
Je ſçay qu'un noble Eſprit peut, ſans honte & ſans crime,
Tirer de ſon travail un tribut legitime:
Mais je ne puis ſouffrir ces Auteurs renommez,
Qui dégoûtez de gloire, & d'argent affammez,
Mettent leur Apollon aux gages d'un Libraire,
Et font d'un Art divin un métier mercenaire.
Avant que la Raiſon s'expliquant par la voix,
Euſt inſtruit les Humains, euſt enſeigné des loix:
Tous les Hommes ſuivoient la groſſiere Nature,
Diſperſez dans les bois couroient à la paſture.

La force tenoit lieu de droit & d'équité :
Le meurtre s'exercoit avec impunité.
Mais du Diſcours enfin l'harmonieuſe adreſſe
De ces ſauvages mœurs adoucit la rudeſſe,
Raſſembla les Humains dans les foreſts épars,
Enferma les citez de murs & de rempars,
De l'aſpect du ſupplice effraya l'inſolence,
Et ſous l'appui des loix mit la foible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De là ſont nez ces bruits receus dans l'Univers,
Qu'aux accens dont Orphée emplit les monts de Thra-
Les Tygres amollis dépoüilloient leur audace, [ce,
Qu'aux accords d'Amphion les pierres ſe mouvoient,
Et ſur les murs Thebains en ordre s'élevoient.
L'harmonie en naiſſant produiſit ces miracles.
Depuis le Ciel en vers fit parler les Oracles :
Du ſein d'un Preſtre émû d'une divine horreur,
Apollon par des vers exhala ſa fureur.
Bien-toſt reſſuſcitant les Heros des vieux âges
Homere aux grands exploits anima les courages,
Heſiode à ſon tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop pareſſeux vint haſter les moiſſons.
En mille écrits fameux la ſageſſe tracée,
Fut, à l'aide des vers, aux Mortels annoncée,

Et par tout des eſprits ſes preceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille entrerent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bien-faits les Muſes reverées
Furent d'un juſte encens dans la Grece honnorées,
Et leur Art attirant le culte des Mortels,
A ſa gloire en cent lieux vit dreſſer des autels.
Mais enfin l'Indigence amenant la Baſſeſſe,
Le Parnaſſe oublia ſa premiere nobleſſe.
Un vil amour du gain infectant les eſprits,
De menſonges groſſiers ſoüilla tous les écrits,
Et par tout enfantant mille ouvrages frivoles,
Trafiqua du diſcours, & vendit les paroles.
Ne vous flétriſſez point par un vice ſi bas.
Si l'or ſeul a pour vous d'invincibles appas,
Fuyez ces lieux charmans qu'arroſe le Permeſſe.
Ce n'eſt point ſur ſes bords qu'habite la Richeſſe.
Aux plus ſçavans Auteurs, comme aux plus grands
Apollõ ne promet qu'un nom & des lauriers. [Guerriers
Mais quoy? dans la diſette une Muſe affammée
Ne peut pas, dira-t-on, ſubſiſter de fumée.
Un Auteur qui preſſé d'un beſoin importun,
Le ſoir entend crier ſes entrailles à jeun,
Goûte peu d'Helicon les douces promenades.
Horace a bû ſon ſaoul quand il voit les Ménades,

Et libre du ſouci qui trouble Colletet,
N'attend pas, pour dîner, le ſuccés d'un Sonnet.
Il eſt vray : mais enfin cette affreuſe diſgrace
Rarement parmi nous afflige le Parnaſſe.
Et que craindre en ce ſiecle, où toûjours les beaux Arts
D'un Aſtre favorable éprouvent les regards,
Où d'un Prince éclairé la ſage prévoyance
Fait par tout au Merite ignorer l'indigence ?
Muſes, dictez ſa gloire à tous vos nourriſſons.
Son nom vaut mieux pour eux que toutes vos leçons.
Que Corneille pour luy rallumant ſon audace,
Soit encor le Corneille & du Cid & d'Horace.
Que Racine enfantant des miracles nouveaux,
De ſes Heros ſur luy forme tous les tableaux.
Que de ſon nom chanté par la bouche des Belles,
Benſerade en tous lieux amuſe les ruelles.
Que Segrais dans l'Eglogue en charme les foreſts.
Que pour luy l'Epigramme aiguize tous ſes traits.
Mais quel heureux Auteur, dans une autre Eneïde,
Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide ?
Quelle ſçavante Lyre au bruit de ſes exploits,
Fera marcher encor les rochers & les bois :
Chantera le Batave éperdu dans l'orage,
Soy-meſme ſe noyant pour ſortir du naufrage,

Dira les bataillons ſous Maſtrich enterrez,
Dans ces affreux aſſauts du Soleil éclairez ?
Mais tandis que je parle, une gloire nouvelle
Vers ce Vainqueur rapide aux Alpes vous appelle.
Déja Dôle & Salins ſous le joug ont ployé.
Bezançon fume encor ſur ſon Roc foudroyé.
Où ſont ces grands Guerriers, dont les fatales ligues
Devoient à ce torrent oppoſer tant de digues ?
Eſt-ce encore en fuyant qu'ils penſent l'arreſter,
Fiers du honteux honneur d'avoir ſceu l'éviter ?
Que de remparts détruits ! que de villes forcées !
Que de moiſſons de gloire en courant amaſſées !
Auteurs, pour les chanter, redoublez vos tranſports.
Le ſujet ne veut pas de vulgaires efforts.
Pour moy, qui juſqu'ici nouri dans la Satire,
N'oſe encor manier la trompette & la lyre :
Vous me verrez pourtant dans ce champ glorieux,
Vous animer du moins de la voix & des yeux :
Vous offrir ces leçons que ma Muſe au Parnaſſe
Rapporta jeune encor du commerce d'Horace ;
Seconder voſtre ardeur, échauffer vos eſprits,
Et vous montrer de loin la couronne & le prix.
Mais auſſi pardonnez ſi, plein de ce beau zele,
De tous vos pas fameux obſervateur fidele,

Quelquefois du bon or je ſepare le faux :
Et des Auteurs groſſiers j'attaque les defaux ?
Cenſeur un peu fâcheux, mais ſouvent neceſſaire,
Plus enclin à blâmer, que ſçavant à bien faire.

LE
LUTRIN,

POËME HEROÏ-COMIQUE.

AVIS AU LECTEUR.

IL ſeroit inutile maintenant de nier que le Poëme ſuivant a eſté compoſé à l'occaſion d'un differend aſſez leger qui s'émût dans une des plus celebres Egliſes de Paris, entre le Treſorier & le Chantre. Mais c'eſt tout ce qu'il y a de vray. Le reſte depuis le commencement juſqu'à la fin, eſt une pure fiction : & tous les Perſonnages y ſont non ſeulement inventez; mais j'ay eu ſoin meſme de les faire d'un caractere directement oppoſé au caractere de ceux qui deſervent cette Egliſe, dont la pluſpart, & principalement les Chanoines, ſont tous gens non ſeulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'eſprit, & entre leſquels il y en a tel à qui je demanderois auſſi volontiers ſon ſentiment ſur mes Ouvrages, qu'à beaucoup de Meſſieurs de l'Academie. Il ne faut donc pas s'étonner ſi perſonne n'a eſté offenſé de l'impreſſion de ce Poëme, puis qu'il n'y a en effet perſonne qui y ſoit veritablement attaqué. Un Prodi-

gue ne s'aviſe guéres de s'offenſer de voir rire d'un Avare, ni un Devot de voir tourner en ridicule un Libertin. Je ne diray point comment je fus engagé à travailler à cette bagatelle ſur une eſpece de défi qui me fut fait en riant par feu Monſieur le premier Preſident de Lamoignon, qui eſt celuy que j'y peins ſous le nom d'Ariſte. Ce détail, à mon avis, n'eſt pas fort neceſſaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort, ſi je laiſſois échapper cette occaſion d'apprendre à ceux qui l'ignorent, que ce grand Perſonnage, durant ſa vie, m'a honnoré de ſon amitié. Je commençay à le connoiſtre dans le temps que mes Satires faiſoient le plus de bruit; & l'accés obligeant, qu'il me donna dans ſon illuſtre Maiſon, fit avantageuſement mon apologie contre ceux qui vouloient m'accuſer alors de libertinage & de mauvaiſes mœurs. C'eſtoit un homme d'un ſçavoir étonnant, & paſſionné admirateur de tous les bons Livres de l'Antiquité; & c'eſt ce qui lui fit plus aiſément ſouffrir mes Ouvrages, où il crût entrevoir quelque goûſt des Anciens. Comme ſa pieté eſtoit ſincere, elle eſtoit auſſi fort gaye, & n'avoit rien d'embarraſſant. Il ne s'effraya point du nom de Satires que portoient ces Ouvrages, où il ne vit en effet que des vers

& des Auteurs attaquez. Il me loüa meſme pluſieurs fois d'avoir purgé, pour ainſi dire, ce genre de Poëſie de la ſaleté, qui luy avoit eſté juſqu'alors comme affectée. J'eûs donc le bonheur de ne luy eſtre pas deſagreable. Il m'appella à tous ſes plaiſirs & à tous ſes divertiſſemens; c'eſt-à-dire, à ſes lectures & à ſes promenades. Il me favoriſa meſmes quelquefois de ſa plus étroite confidence, & me fit voir à fond ſon ame entiere. Et que n'y vis-je point! Quel treſor ſurprenant de probité & de juſtice! quel fonds inépuiſable de pieté & de zele! Bien que ſa vertu jettât un fort grand éclat au dehors, c'eſtoit tout autre choſe au dedans; & on voyoit bien qu'il avoit ſoin d'en temperer les rayons, pour ne pas bleſſer les yeux d'un ſiecle auſſi corrompu que le noſtre. Je fus ſincérement épris de tant de qualitez admirables; & s'il eut beaucoup de bonne volonté pour moy, j'eus auſſi pour luy une tres-forte attache. Les ſoins que je luy rendis ne furent meſlez d'aucune raiſon d'intereſt mercenaire; & je ſongeay bien plus à profiter de ſa converſation que de ſon credit. Il mourut dans le temps que cette amitié eſtoit en ſon plus haut point, & le ſouvenir de ſa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoy faut-il que des Hommes ſi dignes de vivre

ſoient ſi-toſt enlevez du monde, tandis que des miſerables & des gens de rien arrivent à une extrême vieilleſſe ? Je ne m'étendray pas davantage ſur un ſujet ſi triſte : car je ſens bien que ſi je continuois à en parler, je ne pourois m'empeſcher de moüiller peut-eſtre de larmes la Préface d'un Ouvrage de pure plaiſanterie.

Noblinſe

LE LUTRIN.

POËME HEROÏ-COMIQVE.

CHANT PREMIER.

JE chante les combats, & ce Prelat terrible,
Qui par ſes longs travaux, & ſa force invincible,
Dans une illuſtre Egliſe exerçant ſon grand cœur,
Fit placer à la fin un Lutrin dans le Chœur.
C'eſt envain que le Chantre abuſant d'un faux titre,
Deux fois l'en fit ôter par les mains du Chapitre :
Ce Prelat ſur le banc de ſon Rival altier,
Deux fois le reportant l'en couvrit tout entier.
Muſe, redy-moy donc quelle ardeur de vengeance,
De ces Hommes ſacrez rompit l'intelligence,

Et troubla ſi long-temps deux celebres Rivaux.
Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des devots ?
Et Toy, fameux Heros, dont la ſage entremiſe,
De ce ſchiſme naiſſant débarraſſa l'Egliſe ;
Vien d'un regard heureux animer mon projet,
Et garde-toy de rire en ce grave ſujet.
Parmy les doux plaiſirs d'une paix fraternelle,
Paris voyoit fleurir ſon antique Chappelle.
Ses Chanoines vermeils & brillans de ſanté,
S'engraiſſoient d'une longue & ſainte oiſiveté.
Sans ſortir de leurs lits plus doux que leurs hermines,
Ces pieux faineans faiſoient chanter Matines,
Veilloient à bien diſner, & laiſſoient en leur lieu
A des Chantres gagez le ſoin de loüer Dieu.
Quand la Diſcorde encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,
Avec cet air hideux qui fait fremir la Paix,
S'arreſta prés d'un arbre au pié de ſon Palais.
Là, d'un œil attentif, contemplant ſon empire,
A l'aſpect du tumulte, Elle-même s'admire.
Elle y voit par le coche & d'Evreux & du Mans,
Accourir à grands flots ſes fideles Normans.
Elle y voit aborder le Marquis, la Comteſſe,
Le Bourgeois, le Manant, le Clergé, la Nobleſſe,
Et

Et par tout des Plaideurs les eſcadrons épars,
Faire autour de Themis flotter ſes étendars.
Mais une Egliſe ſeule à ſes yeux immobile,
Garde au ſein du tumulte une aſſiette tranquille.
Elle ſeule la brave, elle ſeule aux procés
De ſes paiſibles murs veut deffendre l'accés.
La Diſcorde, à l'aſpect d'un calme qui l'offence,
Fait ſifler ſes ſerpens, s'excite à la vengeance.
Sa bouche ſe remplit d'un poiſon odieux,
Et de longs traits de feu luy ſortent par les yeux.
Quoy, dit-Elle, d'un ton qui fit trembler les vitres?
J'auray pû juſqu'ici broüiller tous les Chapitres,
Diviſer Cordeliers, Carmes & Celeſtins?
J'auray fait ſoûtenir un ſiege aux Auguſtins?
Et cette Egliſe ſeule à mes ordres rebelle
Nourira dans ſon ſein une paix eternelle?
Suis-je donc la Diſcorde? & parmi les Mortels,
Qui voudra deſormais encenſer mes autels?
A ces mots, d'un bonnet couvrant ſa teſte énorme,
Elle prend d'un vieux Chantre & la taille & la forme:
Elle peint de bourgeons ſon viſage guerrier
Et s'en va de ce pas trouver le Treſorier.
Dans le reduit obſcur d'une alcove enfoncée,
S'éleve un lit de plume à grands frais amaſſée.

Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En deffendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un tranquille ſilence,
Regne ſur le duvet une heureuſe Indolence.
C'eſt là que le Prélat muni d'un déjeûner,
Dormant d'un leger ſomme, attendoit le diſner.
La Jeuneſſe en ſa fleur brille ſur ſon viſage:
Son menton ſur ſon ſein deſcend à double étage:
Et ſon corps ramaſſé dans ſa courte groſſeur,
Fait gemir les couſſins ſous ſa molle épaiſſeur.
La Déeſſe en entrant, qui voit la nappe miſe,
Admire un ſi bel ordre, & reconnoiſt l* * *
Et marchant à grands pas vers le lieu du repos,
Au Prélat ſommeillant, Elle adreſſe ces mots.
Tu dors? Prélat, tu dors? & là haut à ta place,
Le Chantre aux yeux du Chœur étale ſon audace,
Chante les *Oremus*, fait des Proceſſions,
Et répand à grands flots les benedictions.
Tu dors? attens-tu donc, que ſans bulle & ſans titre
Il te raviſſe encor le Rochet & la Mitre?
Sors de ce lit oyſeux, qui te tient attaché,
Et renonce au repos, ou bien à l'Eveſché.
Elle dit: Et du vent de ſa bouche profane,
Luy ſouffle avec ces mots l'ardeur de la chicane.

Le Prélat ſe réveille, & plein d'émotion
Luy donne toutefois la benediction.
Tel qu'on voit un Taureau, qu'une Gueſpe en furie
A piqué dans les flancs, aux dépens de ſa vie :
Le ſuperbe Animal agité de tourmens,
Exhale ſa douleur en longs mugiſſemens.
Tel le fougueux Prelat, que ce ſonge épouvante,
Querelle en ſe levant & Laquais & Servante :
Et d'un juſte couroux rallumant ſa vigueur,
Meſme avant le diſner, parle d'aller au Chœur.
Le prudent Gilotin, ſon Aumônier fidele,
Envain par ſes conſeils ſagement le rappelle ;
Luy montre le peril. Que midi va ſonner :
Qu'il va faire, s'il ſort, refroidir le diſner.
Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
Quand le diſner eſt preſt, vous appelle à l'Office ?
De voſtre dignité ſoûtenez mieux l'éclat.
Eſt-ce pour travailler que vous eſtes Prelat ?
A quoy bon ce dégouſt & ce zele inutile ?
Eſt-il donc pour jeûner Quatre-temps, ou Vigile ?
Reprenez vos eſprits, & ſouvenez-vous bien,
Qu'un diſner réchauffé ne valut jamais rien.
Ainſi, dit Gilotin, & ce Miniſtre ſage
Sur table, au meſme inſtant, fait ſervir le potage.

Le Prélat voit la ſoupe, & plein d'un ſaint reſpect
Demeure quelque temps müet à cet aſpect.
Il cede, il diſne enfin : mais toûjours plus farouche,
Les morceaux trop haſtez ſe preſſent dans ſa bouche.
Gilotin en gemit, & ſortant de fureur,
Chez tous ſes Partiſans va ſemer la terreur.
On voit courir chez luy leurs troupes éperduës :
Comme l'on voit marcher les bataillons de Gruës ;
Quand le Pygmée altier redoublant ſes efforts,
De l'Hebre ou du Strymon vient d'occuper les bords.
A l'aſpect imprévû de leur foule agreable,
Le Prélat radouci veut ſe lever de table.
La couleur luy renaiſt, ſa voix change de ton.
Il fait par Gilotin rapporter un jambon.
Lui-meſme le premier, pour honnorer la troupe,
D'un vin pur & vermeil il fait remplir ſa coupe :
Il l'avale d'un trait : & chacun l'imitant,
La cruche au large ventre eſt vuide en un inſtant.
Si-toſt que du nectar la troupe eſt abreuvée
On deſſert : & ſoudain la nappe eſtant levée,
Le Prelat, d'une voix conforme à ſon malheur,
Leur confie en ces mots ſa trop juſte douleur.
Illuſtres compagnons de mes longues fatigues,
Qui m'avez ſoûtenu par vos pieuſes ligues,

Et par qui, maiſtre enfin d'un Chapitre inſenſé,
Seul à *Magnificat* je me vois encenſé.
Souffrirez-vous toûjours qu'un orgueilleux m'outrage :
Que le Chantre à vos yeux détruiſe vôtre ouvrage ;
Uſurpe tous mes droits, & s'égalant à moy,
Donne à voſtre Lutrin & le ton & la loi ?
Ce matin même encor, ce n'eſt point un menſonge,
(Une Divinité me l'a fait voir en ſonge)
L'inſolent s'emparant du fruit de mes travaux,
A prononcé pour moy le *Benedicat vos.* [mes.
Oüi, pour mieux m'égorger, il prend mes propres ar-
Le Prelat à ces mots verſe un torrent de larmes.
Il veut, mais vainement, pourſuivre ſon diſcours.
Ses ſanglots redoublez en arreſtent le cours.
Le zelé Gilotin, qui prend part à ſa gloire,
Pour luy rendre la voix fait rapporter à boire.
Quand Sidrac, à qui l'âge alonge le chemin,
Arrive dans la chambre, un baſton à la main.
Ce Vieillard dans le Chœur a déja vû quatre âges :
Il ſçait de tous les temps les differens uſages :
Et ſon rare ſçavoir, de ſimple Marguillier,
L'éleva par degrez au rang de Chevecier. *
A l'aſpect du Prelat qui tombe en défaillance,
Il devine ſon mal, il ſe ride, il s'avance,

*C'eſt celuy qui a ſoin des Chapes, & de la Cire.

Et d'un ton paternel reprimant ſes douleurs :
Laiſſe au Chantre, dit-il, la triſteſſe & les pleurs,
Prelat, & pour ſauver tes droits & ton empire,
Ecoute ſeulement ce que le Ciel m'inſpire.
Vers cet endroit du Chœur, où le Chantre orgueilleux
Montre, aſſis à ta gauche, un front ſi ſourcilleux,
Sur ce rang d'ais ſerrez qui forment ſa cloſture,
Fut jadis un Lutrin d'inégale ſtructure,
Dont les flancs élargis de leur vaſte contour
Ombrageoient pleinement tous les lieux d'alentour.
Derriere ce Lutrin, ainſi qu'au fond d'un antre,
A peine ſur ſon banc on diſcernoit le Chantre :
Tandis qu'à l'autre banc le Prelat radieux
Découvert au grand jour attiroit tous les yeux.
Mais un Demon fatal à cette ample machine,
Soit qu'une main la nuit euſt haſté ſa ruine,
Soit qu'ainſi de tout temps l'ordonnaſt le deſtin,
Fit tomber à nos yeux le Pûpitre un matin.
J'eus beau prendre le Ciel & le Chantre à partie :
Il fallut l'emporter dans noſtre Sacriſtie,
Où depuis trente hyvers ſans gloire enſeveli,
Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.
Enten-moy donc, Prelat. Dés que l'ombre tranquille
Viendra d'un creſpe noir envelopper la ville :

Il faut que trois de nous ſans tumulte & ſans bruit,
Partent à la faveur de la naiſſante nuit,
Et du Lutrin rompu réüniſſant la maſſe,
Aillent d'un zele adroit le remettre en ſa place.
Si le Chantre demain oſe le renverſer,
Alors de cent Arreſts tu le peux terraſſer.
Pour ſoûtenir tes droits, que le Ciel autoriſe,
Abiſme tout plutoſt, c'eſt l'eſprit de l'Egliſe.
C'eſt par là qu'un Prelat ſignale ſa vigueur.
Ne borne pas ta gloire à prier dans un Chœur.
Ces vertus dans Aleth peuvent eſtre en uſage,
Mais dans Paris, plaidons : c'eſt là noſtre partage.
Tes benedictions dans le trouble croiſſant,
Tu pouras les répandre & par vingt & par cent :
Et pour braver le Chantre en ſon orgueil extrême,
Les répandre à ſes yeux, & le benir luy-même.
Ce diſcours auſſi-toſt frappe tous les eſprits,
Et le Prelat charmé l'approuve par des cris.
Il veut que ſur le champ dans la troupe on choiſiſſe
Les trois que Dieu deſtine à ce pieux office.
Mais chacun prétend part à cet illuſtre emploi.
Le ſort, dit le Prelat, vous ſervira de loi.
Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire.
Il dit, on obeït, on ſe preſſe d'écrire.

Auſſi-toſt trente noms ſur le papier tracez,
Sont au fond d'un bonnet par billets entaſſez.
Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
Guillaume enfant de chœur prête ſa main novice,
Son front nouveau tondu, ſymbole de candeur,
Rougit en approchant d'une honneſte pudeur.
Cependant le Prelat, l'œil au Ciel, la main nuë,
Benit trois fois les noms, & trois fois les remuë.
Il tourne le bonnet. L'Enfant tire : & Brontin
Eſt le premier des noms qu'apporte le Deſtin.
Le Prelat en conçoit un favorable augure,
Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure.
On ſe taiſt ; & bien-toſt on voit paroiſtre au jour
Le nom, le fameux nom du Perruquier l'Amour.
Ce nouvel Adonis à la blonde criniere,
Eſt l'unique ſouci d'Anne ſa Perruquiere.
Ils s'adorent l'un l'autre : & ce couple charmant
S'unit long-temps, dit-on, avant le Sacrement :
Mais depuis trois moiſſons, à leur ſaint aſſemblage
L'Official a joint le nom du mariage.
Ce Perruquier ſuperbe eſt l'effroy du quartier,
Et ſon courage eſt peint ſur ſon viſage altier.
Un des noms reſte encore, & le Prelat par grace
Une derniere fois les broüille & les reſſaſſe.

Chacun

Chacun croit que ſon nom eſt le dernier des trois.
Mais que ne dis-tu point, ô puiſſant porte-croix,
Boirude Sacriſtain, cher appuy de ton Maiſtre,
Lors qu'aux yeux du Prelat tu vis ton nom paraiſtre?
On dit que ton front jaune, & ton teint ſans couleur
Perdit en ce moment ſon antique paſleur,
Et que ton corps gouteux plein d'une ardeur guerriere
Pour ſauter au plancher fit deux pas en arriere.
Chacun benit tout haut l'Arbitre des Humains,
Qui remet leur bon droit en de ſi bonnes mains.
Auſſi-toſt on ſe leve, & l'aſſemblée en foule,
Avec un bruit confus, par les portes s'écoule.
Le Prélat reſté ſeul calme un peu ſon dépit,
Et juſques au ſouper ſe couche & s'aſſoupit.

Noblin fec.

CHANT II.

CEPENDANT cet Oyſeau qui proſne les merveilles,
Ce Monſtre compoſé de bouches & d'oreilles,
Qui ſans ceſſe volant de climats en climats,
Dit par tout ce qu'il ſçait, & ce qu'il ne ſçait pas.
La Renommée enfin, cette promte Couriere,
Va d'un mortel effroy glacer la Perruquiere;
Luy dit que ſon Epoux d'un faux zele conduit,
Pour placer un Lutrin doit veiller cette nuit.
A ce triſte recit tremblante, deſolée,
Elle accourt l'œil en feu, la teſte échevelée,
Et trop ſeure d'un mal qu'on penſe luy celer:
Oſe-tu bien encor, Traiſtre, diſſimuler,
Dit-elle? & ni la foy que ta main m'a donnée,
Ni nos embraſſemens qu'a ſuivi l'Hymenée,
Ni ton Epouſe enfin toute preſte à perir,
Ne ſçauroient donc t'oſter cette ardeur de courir?

Perfide, ſi du moins à ton devoir fidele
Tu veillois pour orner quelque teſte nouvelle;
L'eſpoir d'un juſte gain conſolant ma langueur,
Pouroit de ton abſence adoucir la longueur.
Mais quel zele indiſcret, quelle aveugle entrepriſe
Arme aujourd'huy ton bras en faveur d'une Egliſe?
Où vas-tu, cher Epoux? Eſt-ce que tu me fuis?
As-tu donc oublié tant de ſi douces nuits?
Quoi? d'un œil ſans pitié vois-tu couler mes larmes?
Au nom de nos baiſers jadis ſi pleins de charmes;
Si mon cœur de tout temps facile à tes deſirs
N'a jamais d'un moment differé tes plaiſirs;
Si pour te prodiguer mes plus tendres careſſes
Je n'ay point exigé ni ſermens ni promeſſes;
Si toi ſeul à mon lit enfin eus toûjours part,
Differe au moins d'un jour ce funeſte départ.
En achevant ces mots, cette Amante enflammée
Sur un placet voiſin tombe demi-paſmée.
Son Epoux s'en émeut, & ſon cœur éperdu
Entre deux paſſions demeure ſuſpendu;
Mais enfin rappellant ſon audace premiere,
Ma Femme, lui dit-il, d'une voix douce & fiére,
Je ne veux point nier les ſolides bienfaits
Dont ton amour prodigue a comblé mes ſouhaits;

Et le Rhin de ſes flots ira groſſir la Loire,
Avant que tes faveurs ſortent de ma memoire.
Mais ne préſume pas qu'en te donnant ma foy,
L'Hymen m'ait pour jamais aſſervi ſous ta loy.
Si le Ciel en mes mains euſt mis ma deſtinée,
Nous aurions fuy tous deux le joug de l'Hymenée,
Et ſans nous oppoſer ces devoirs prétendus,
Nous goûterions encor des plaiſirs deffendus.
Ceſſe donc à mes yeux d'étaler un vain titre.
Ne m'oſte pas l'honneur d'élever un Pupitre;
Et toy-meſme donnant un frein à tes deſirs,
Raffermy ma vertu qu'ébranlent tes ſoûpirs.
Que te diray-je enfin? c'eſt le Ciel qui m'appelle:
Une Egliſe, un Prélat m'engage en ſa querelle.
Il faut partir? j'y cours. Diſſipe tes douleurs,
Et ne me trouble plus par ces indignes pleurs.
Il la quitte à ces mots. Son Amante effarée
Demeure le teint paſle, & la veuë égarée;
La force l'abandonne, & ſa bouche trois fois
Voulant le rappeller ne trouve plus de voix.
Elle fuit, & de pleurs inondant ſon viſage,
Seule pour s'enfermer vole au cinquiéme étage,
Mais d'un bouge prochain accourant à ce bruit,
Sa ſervante Alizon la ratrappe & la ſuit.

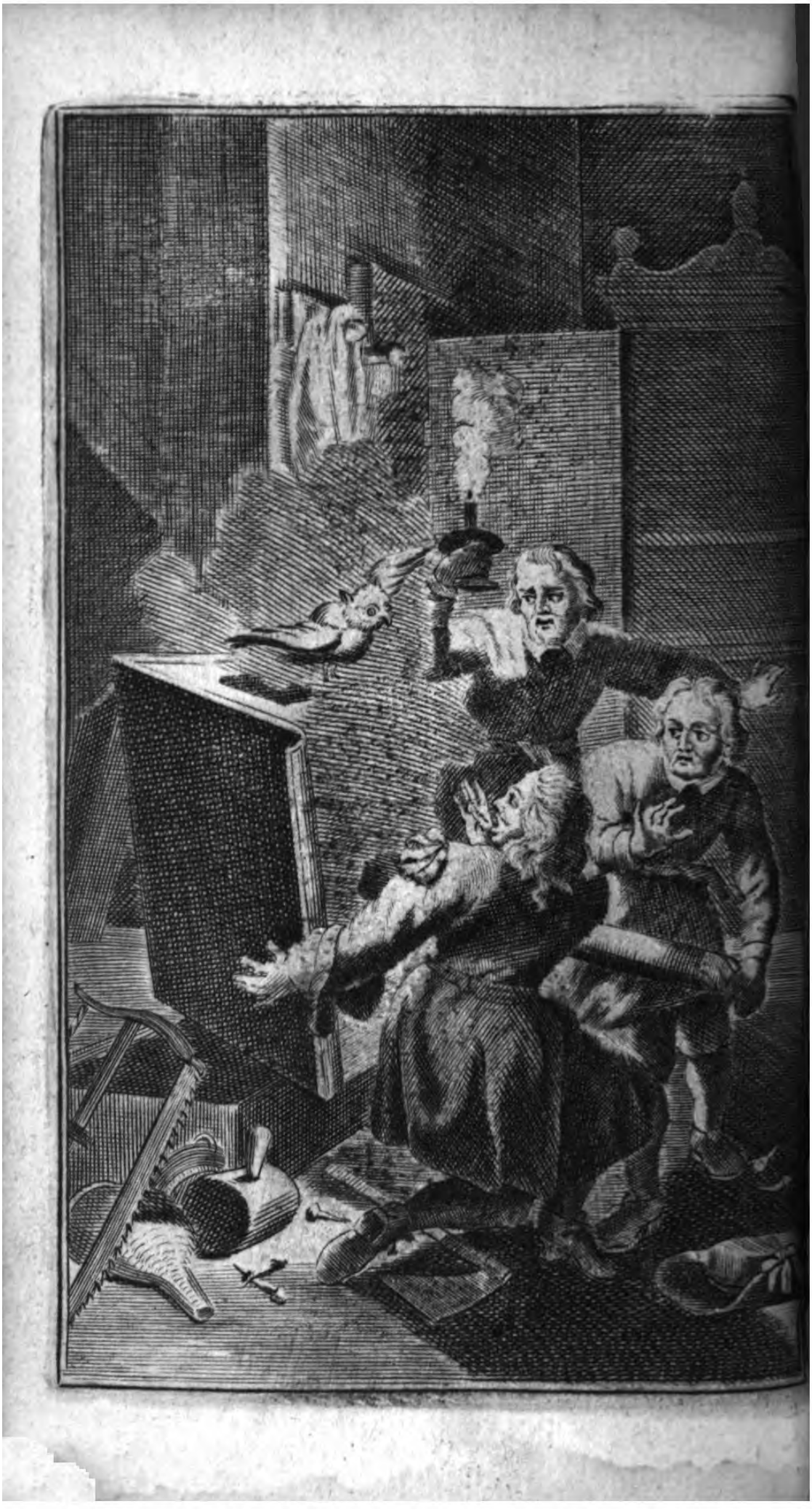
Les ombres cependant ſur la ville épanduës,
Du faiſte des maiſons deſcendent dans les ruës :
Le ſouper hors du Chœur chaſſe les Chappelains,
Et de Chantres beuvans les cabarets ſont pleins.
Le redouté Brontin, que ſon devoir éveille,
Sort à l'inſtant chargé d'une triple bouteille.
D'un vin dont Gilotin, qui ſçavoit tout prévoir,
Au ſortir du conſeil eut ſoin de le pourvoir.
L'odeur d'un jus ſi doux luy rend le faix moins rude.
Il eſt bien-toſt ſuivi du Sacriſtain Boirude,
Et tous deux de ce pas s'en vont avec chaleur
Du trop lent Perruquier réveiller la valeur.
Partons, luy dit Brontin. Déja le jour plus ſombre
Dans les eaux s'éteignant va faire place à l'ombre.
D'où vient ce noir chagrin que je lis dans tes yeux?
Quoy ? le Pardon ſonnant te retrouve en ces lieux ?
Où donc eſt ce grand cœur, dont tantoſt l'allegreſſe
Sembloit du jour trop long accuſer la pareſſe ?
Marche & ſui-nous du moins où l'honneur nous attend.
Le Perruquier honteux rougit en l'écoutant.
Auſſi-toſt de longs clous il prend une poignée :
Sur ſon épaule il charge une lourde cognée :
Et derriere ſon dos qui tremble ſous le poids,
Il attache une ſcie en forme de carquois.

Il ſort au meſme inſtant, il ſe met à leur teſte.
A ſuivre ce grand Chef l'un & l'autre s'appreſte.
Leur cœur ſemble allumé d'un zele tout nouveau.
Brontin tient un maillet, & Boirude un marteau.
La Lune qui du Ciel voit leur démarche altiere,
Retire en leur faveur ſa paiſible lumiere.
La Diſcorde en ſoûrit, & les ſuivant des yeux,
De joye en les voyant, pouſſe un cri dans les Cieux.
L'air qui gemit du cri de l'horrible Deeſſe,
Va juſques dans Ciſteaux réveiller la Molleſſe.
C'eſt-là qu'en un dortoir elle fait ſon ſejour.
Les Plaiſirs nonchalans folaſtrent à l'entour.
L'un paîtrit dans un coin l'embonpoint des Chanoines,
L'autre broye en riant le vermillon des Moines:
La Volupté la ſert avec des yeux devots,
Et toûjours le Sommeil luy verſe des pavots.
Ce ſoir plus que jamais en vain il les redouble.
La Molleſſe à ce bruit ſe réveille, ſe trouble.
Quand la Nuit, qui déja va tout envelopper.
D'un funeſte recit vient encor la frapper:
Luy conte du Prelat l'entrepriſe nouvelle.
Aux piés des murs ſacrez d'une Sainte Chappelle
Elle a vû trois Guerriers ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ſes voiles épais.

La Diſcorde en ce lieu menace de s'accroiſtre.
Demain avec l'aurore un Lutrin va paroiſtre ;
Qui doit y ſoûlever un peuple de mutins.
Ainſi le Ciel l'écrit au livre des Deſtins.
A ce triſte Diſcours qu'un long ſoûpir acheve ;
La Molleſſe en pleurant ſur un bras ſe releve,
Ouvre un œil languiſſant, & d'une foible voix ;
Laiſſe tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois.
O Nuit, que m'as-tu dit ? Quel Demon ſur la Terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre ?
Helas ! qu'eſt devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les Rois s'honoroient du nom de Faineans,
S'endormoient ſur le Trône, & me ſervant ſans honte,
Laiſſoient leur ſceptre aux mains ou d'un Maire ou d'un Comte?
Aucun ſoin n'approchoit de leur paiſible Cour.
On repoſoit la nuit, on dormoit tout le jour.
Seulement au Printemps, quand Flore dans les plaines
Faiſoit taire des Vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelez, d'un pas tranquille & lent,
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.
Ce doux ſiecle n'eſt plus. Le Ciel impitoyable
A placé ſur leur Trône un Prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il eſt ſourd à ma voix :
Tous les jours il m'éveille au bruit de ſes exploits.

Rien ne peut arreſter ſa vigilante audace.
L'Eſté n'a point de feux, l'Hyver n'a point de glace.
J'entens à ſon ſeul nom tous mes Sujets fremir.
Envain deux fois la Paix a voulu l'endormir:
Loin de moy ſon courage entraîné par la gloire,
Ne ſe plaiſt qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerois, à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Je croyois, loin des lieux d'où ce Prince m'exile,
Que l'Egliſe du moins m'aſſûroit un azile.
Mais envain j'eſperois y regner ſans effroy:
Moines, Abbez, Prieurs, tout s'arme contre moy.
Par mon exil honteux la Trape eſt annoblie.
J'ay vû dans ſaint Denis la réforme établie.
Le Carme, le Feüillant s'endurcit aux travaux:
Et la Regle déja ſe remet dans Clervaux.
Citeaux dormoit encore, & la Sainte Chappelle
Conſervoit du vieux temps l'oiſiveté fidele;
Et voici qu'un Lutrin preſt à tout renverſer,
D'un ſéjour ſi cheri vient encor me chaſſer.
O Toy, de mon repos compagne aimable & ſombre,
A de ſi noirs forfaits preſteras-tu ton ombre?
Ah! Nuit, ſi tant de fois, dans les bras de l'Amour,
Je t'admis aux plaiſirs que je cachois au jour.

Du moins ne permets pas... La Molleſſe oppreſſée
Dans ſa bouche à ce mot ſent ſa langue glacée ;
Et laſſe de parler ſuccombant ſous l'effort,
Soûpire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.



CHANT III.

MAis la Nuit auſſi-toſt de ſes aîles affreuſes
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuſes,
Revôle vers Paris, & haſtant ſon retour,
Déja de Montlheri voit la fameuſe tour.
Ses murs dont le ſommet ſe dérobe à la vûë,
Sur la cime d'un roc s'alongent dans la nuë,
Et preſentant de loin leur objet ennuyeux,
Du Paſſant qui le fuit, ſemblent ſuivre les yeux.
Mille oyſeaux effrayans, mille corbeaux funebres
De ces murs deſertez habitent les tenebres.
Là depuis trente hyvers un Hibou retiré
Trouvoit contre le jour un refuge aſſuré.
Des deſaſtres fameux ce Meſſager fidele
Sçait toûjours des malheurs la premiere nouvelle;
Et tout preſt d'en ſemer le préſage odieux,
Il attendoit la Nuit dans ces ſauvages lieux.
Aux cris qu'à ſon abord vers le Ciel il envoye,
Il rend tous ſes Voiſins attriſtez de ſa joye.

La plaintive Procné de douleur en fremit,
Et dans les bois prochains Philomele en gemit.
Suy-moy, luy dit la Nuit. L'Oyſeau plein d'allegreſſe
Reconnoiſt à ce ton la voix de ſa Maiſtreſſe.
Il la ſuit: & tous deux, d'un cours précipité,
De Paris à l'inſtant abordent la Cité.
Là s'élançant d'un vol que le vent favoriſe,
Ils montent au ſommet de la fatale Egliſe.
La Nuit baiſſe la veuë, & du haut du clocher
Obſerve les Guerriers, les regarde marcher.
Elle voit le Barbier, qui d'une main legere,
Tient un verre de vin qui rit dans la fougere,
Et chacun tour à tour s'inondant de ce jus,
Celebrer en beuvant Gilotin & Bacchus.
Ils triomphent, dit-elle, & leur ame abuſée
Se promet dans mon ombre une victoire aiſée.
Mais allons, il eſt temps qu'ils connoiſſent la Nuit.
A ces mots regardant le Hibou qui la ſuit,
Elle perce les murs de la voûte ſacrée,
Juſqu'en la Sacriſtie elle s'ouvre une entrée,
Et dans le ventre creux du Pupitre fatal
Va placer de ce pas le ſiniſtre Animal.
Mais les trois Champions pleins de vin & d'audace,
Du Palais cependant paſſent la grande place:

Et ſuivant de Bacchus les auſpices ſacrez,
De l'auguſte Chappelle ils montent les degrez.
Ils atteignoient déja le ſuperbe Portique,
Où Ribou le Libraire, au fond de ſa boutique,
Sous vingt fideles clefs, garde & tient en dépoſt
L'amas toûjours entier des écrits de Haynaut.
Quand Boirude qui voit que le peril approche,
Les arreſte, & tirant un fuſil de ſa poche,
Des veines d'un caillou, qu'il frappe au même inſtant,
Il fait jallir un feu qui petille en ſortant:
Et bien-toſt au brazier d'une méche enflammée,
Montre, à l'aide du ſouffre, une cire allumée.
Cet aſtre tremblotant, dont le jour les conduit,
Eſt pour eux un Soleil au milieu de la nuit.
Le Temple à ſa faveur eſt ouvert par Boirude.
Ils paſſent de la Nef la vaſte ſolitude,
Et dans la Sacriſtie entrant, non ſans terreur,
En percent juſqu'au fond la tenebreuſe horreur.
C'eſt là que du Lutrin git la machine énorme.
La troupe quelque temps en admire la forme.
Mais le Barbier, qui tient les momens precieux:
Ce ſpectacle n'eſt pas pour amuſer nos yeux,
Dit-il, le temps eſt cher, portons-le dans le Temple.
C'eſt là qu'il faut demain qu'un Prelat le contemple.

Et d'un bras, à ces mots, qui peut tout ébranler,
Lui-meſme ſe courbant s'appreſte à le rouler.
Mais à peine il y touche, ô prodige incroyable!
Que du Pupitre ſort une voix effroyable.
Brontin en eſt émû, le Sacriſtain paſſit,
Le Perruquier commence à regretter ſon lit.
Dans ſon hardi projet toutefois il s'obſtine:
Lors que des flancs poudreux de la vaſte machine
L'Oyſeau ſort en couroux, & d'un cri menaçant
Acheve d'étonner le Barbier fremiſſant.
De ſes aîles dans l'air ſecoüant la pouſſiere,
Dans la main de Boirude il éteint la lumiere;
Les Guerriers à ce coup demeurent confondus:
Ils regagnent la Nef de frayeur éperdus.
Sous leurs corps tremblotans leurs genoux s'affoibliſſent,
D'une ſubite horreur leurs cheveux ſe heriſſent;
Et bien-toſt, au travers des ombres de la nuit,
Le timide Eſcadron ſe diſſipe & s'enfuit.
Ainſi lorſqu'en un coin, qui leur tient lieu d'azile,
D'Ecoliers libertins une troupe indocile,
Loin des yeux d'un Préfet au travail aſſidu,
Va tenir quelquefois un Brelan deffendu:
Si du veillant Argus la figure effrayante,
Dans l'ardeur du plaiſir à leurs yeux ſe preſente,

Le jeu ceſſe à l'inſtant, l'azile eſt deſerté,
Et tout fuit à grands pas le Tyran redouté.
La Diſcorde qui voit leur honteuſe diſgrace,
Dans les airs cependant tonne, éclate, menace,
Et malgré la frayeur dont leurs cœurs ſont glacez,
S'appreſte à réünir ſes Soldats diſperſez.
Auſſi-toſt de Sidrac elle emprunte l'image:
Elle ride ſon front, alonge ſon viſage,
Sur un bâton noüeux laiſſe courber ſon corps,
Dont la Chicane ſemble animer les reſſorts,
Prend un cierge en ſa main, & d'une voix caſſée
Vient ainſi gourmander la Troupe terraſſée.
Lâches, où fuyez-vous? Quelle peur vous abbat?
Aux cris d'un vil Oyſeau vous cedez ſans combat.
Où ſont ces beaux diſcours jadis ſi pleins d'audace?
Craignez-vous d'un Hibou l'impuiſſante grimace?
Que feriez-vous, helas! ſi quelque exploit nouveau
Chaque jour, comme moy, vous traînoit au Barreau?
S'il falloit ſans amis, briguant une audience,
D'un Magiſtrat glacé ſoûtenir la preſence:
Ou d'un nouveau procés hardi Solliciteur,
Aborder ſans argent un Clerc de Rapporteur?
Croyez-moy, mes Enfans, je vous parle à bon titre,
J'ai moy ſeul autrefois plaidé tout un Chapitre:

Et le Barreau n'a point de monſtres ſi hagards,
Dont mon œil n'ait cent fois ſoûtenu les regards.
Tous les jours ſans trembler j'aſſiegeois leurs paſſages.
L'Egliſe eſtoit alors fertile en grands courages.
Le moindre d'entre nous, ſans argent, ſans appuy,
Euſt plaidé le Prélat & le Chantre avec luy.
Le Monde, de qui l'âge avance les ruines,
Ne peut plus enfanter de ces ames divines :
Mais que vos cœurs du moins imitant leurs vertus,
De l'aſpect d'un Hibou ne ſoient pas abbatus.
Songez, quel deshonneur va ſoüiller vôtre gloire,
Quand le Chantre demain entendra ſa victoire.
Vous verrez tous les jours, le Chanoine inſolent,
Au ſeul mot de Hibou, vous ſoûrire en parlant.
Voſtre ame à ce penſer de colere murmure :
Allez donc de ce pas en prévenir l'injure.
Meritez les lauriers qui vous ſont reſervez,
Et reſſouvenez-vous quel Prelat vous ſervez.
Mais déja la fureur dans vos yeux étincelle.
Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle.
Que le Prelat ſurpris d'un changement ſi prompt
Apprenne la vengeance auſſi-toſt que l'affront.
En achevant ces mots, la Déeſſe guerriere
De ſon pié trace en l'air un ſillon de lumiere,

Rend aux trois Champions leur intrepidité,
Et les laiſſe tous pleins de ſa Divinité.
C'eſt ainſi, grand Condé, qu'en ce combat celebre,
Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Eſcaut, & l'Ebre:
Lors qu'aux plaines de Lens nos bataillons pouſſez
Furent preſque à tes yeux ouverts & renverſez:
Ta valeur arreſtant les Troupes fugitives,
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives,
Répandit dans leurs rangs ton eſprit belliqueux,
Et força la Victoire à te ſuivre avecque eux.
La colere à l'inſtant ſuccedant à la crainte,
Ils rallument le feu de leur bougie éteinte.
Ils rentrent. L'Oyſeau ſort. L'Eſcadron raffermi
Rit du honteux départ d'un ſi foible Ennemi.
Auſſi-toſt dans le chœur la Machine emportée
Eſt ſur le banc du Chantre à grand bruit remontée.
Ses ais demi-pouris, que l'âge a relâchez,
Sont à coups de maillet unis & rapprochez.
Sous les coups redoublez tous les bancs retentiſſent,
Les murs en ſont émûs, les voûtes en mugiſſent,
Et l'Orgue meſme en pouſſe un long gemiſſement.
Que fais-tu Chantre, helas! dans ce triſte moment?
Tu dors d'un profond ſomme, & ton cœur ſans alarmes
Ne ſçait pas qu'on bâtit l'inſtrument de tes larmes.

O ! que ſi quelque bruit, par un heureux réveil,
T'annonçoit du Lutrin le funeſte appareil !
Avant que de ſouffrir qu'on en poſaſt la maſſe,
Tu viendrois en Apoſtre expirer dans ta place,
Et Martyr glorieux d'un point d'honneur nouveau,
Offrir ton corps aux cloux, & ta teſte au marteau.
Mais déja ſur ton banc la machine enclavée,
Eſt durant ton ſommeil à ta honte élevée.
Le Sacriſtain acheve en deux coups de rabot ;
Et le Pupitre enfin tourne ſur ſon pivot.

Vernansal invenit.
S. Thomassin Sculp.

CHANT IV.

LEs Cloches dans les airs de leurs voix argentines,
Appelloient à grand bruit les Chantres à Matines :
Quand leur Chef agité d'un ſommeil effrayant,
Encor tout en ſueur ſe réveille en criant.
Aux élans redoublez de ſa voix douloureuſe,
Tous ſes valets tremblans quittent la plume oyſeuſe.
Le vigilant Girot court à luy le premier.
C'eſt d'un Maiſtre ſi ſaint le plus digne Officier.
La porte dans le Chœur à ſa garde eſt commiſe :
Valet ſouple au logis, fier Huiſſier à l'Egliſe.
Quel chagrin, luy dit-il, trouble voſtre ſommeil ?
Quoy ? voulez-vous au Chœur prévenir le Soleil ?
Ah ! dormez, & laiſſez à des Chantres vulgaires,
Le ſoin d'aller ſi-toſt meriter leurs ſalaires.
Ami, luy dit le Chantre encor paſle d'horreur,
N'inſulte point de grace à ma juſte terreur.

Meſle plûtoſt icy tes ſoûpirs à mes plaintes,
Et tremble en écoutant le ſujet de mes craintes.
Pour la ſeconde fois un ſommeil gracieux
Avoit ſous ſes pavots appeſanti mes yeux :
Quand l'eſprit enyvré d'une douce fumée,
J'ay crû remplir au Chœur ma place accoûtumée.
Là, triomphant aux yeux des Chantres impuiſſans,
Je beniſſois le peuple, & j'avalois l'encens :
Lors que du fond caché de noſtre Sacriſtie,
Une épaiſſe nuée à longs flots eſt ſortie,
Qui s'ouvrant à mes yeux dans ſon bluaſtre éclat,
M'a fait voir un Serpent conduit par le Prelat.
Du corps de ce Dragon plein de ſouffre & de nitre,
Une teſte ſortoit en forme de Pupitre,
Dont le triangle affreux tout heriſſé de crins,
Surpaſſoit en groſſeur nos plus épais Lutrins.
Animé par ſon guide en ſiflant il s'avance :
Contre moy ſur mon banc, je le voy qui s'élance.
J'ay crié, mais envain ; & fuyant ſa fureur,
Je me ſuis réveillé plein de trouble & d'horreur.
Le Chantre s'arreſtant à cet endroit funeſte,
A ſes yeux effrayez laiſſe dire le reſte.
Girot envain l'aſſure, & riant de ſa peur,
Nomme ſa viſion l'effet d'une vapeur.

Le deſolé Vieillard qui hait la raillerie,
Luy deffend de parler, ſort du lit en furie.
On apporte à l'inſtant ſes ſomptueux habits,
Où ſur l'oüate molle éclate le tabis.
D'une longue ſoutane il endoſſe la moire,
Prend ſes gands violets, les marques de ſa gloire,
Et ſaiſit en pleurant ce rochet, qu'autrefois
Le Prelat trop jaloux luy rogna de trois doigts.
Auſſi-toſt d'un bonnet ornant ſa teſte griſe,
Déja l'aumuſſe en main il marche vers l'Egliſe;
Et hâtant de ſes ans l'importune langueur,
Court, vole, & le premier arrive dans le Chœur.
O Toi, qui ſur ces bords qu'une eau dormante moüille,*
Vis combattre autrefois le Rat & la Grenoüille:
Qui par les traits hardis d'un bizarre pinceau,
Mis l'Italie en feu pour la perte d'un Sceau,*
Muſe, prête à ma bouche une voix plus ſauvage,
Pour chanter le dépit, la colere, la rage,
Que le Chantre ſentit allumer dans ſon ſang,
A l'aſpect du Pupitre élevé ſur ſon banc.
D'abord paſle & müet, de colere immobile,
A force de douleur, il demeura tranquille:
Mais ſa voix s'échapant au travers des ſanglots,
Dans ſa bouche à la fin fit paſſage à ces mots.

* *Homère a fait la guerre des Rats & des Grenoüilles.*

*La Secchia rapita, Poëme Italien.

La voilà donc, Girot, cette hydre épouvantable,
Que m'a fait voir un ſonge, helas! trop veritable.
Je le voy ce Dragon tout preſt à m'égorger,
Ce Pupitre fatal qui me doit ombrager.
Prelat, que t'ai-je fait? quelle rage envieuſe
Rend pour me tourmenter ton ame ingenieuſe?
Quoy? meſme dans ton lit, Cruel, entre deux draps,
Ta profâne fureur ne ſe repoſe pas?
O Ciel! quoy? ſur mon banc une honteuſe maſſe
Deſormais me va faire un cachot de ma place?
Inconnu dans l'Egliſe, ignoré dans ce lieu,
Je ne pourai donc plus eſtre vû que de Dieu?
Ah! plûtoſt qu'un moment cet affront m'obſcurciſſe,
Renonçons à l'autel, abandonnons l'Office,
Et ſans laſſer le Ciel par des chants ſuperflus,
Ne voyons plus un Chœur où l'on ne nous voit plus.
Sortons. Mais cependant mon Ennemi tranquille
Joüira ſur ſon banc de ma rage inutile,
Et verra dans le Chœur le Pupitre exhauſſé
Tourner ſur le pivot où ſa main l'a placé.
Non, s'il n'eſt abbatu, je ne ſçaurois plus vivre.
A moy, Girot, je veux que mon bras m'en délivre.
Periſſons, s'il le faut: mais de ſes ais briſez
Entraînons, en mourant, les reſtes diviſez,

A ces mots, d'une main par la rage affermie,
Il ſaiſiſſoit déja la machine ennemie,
Lors qu'en ce ſacré lieu, par un heureux hazard,
Entrent Jean le Choriſte, & le Sonneur Girard,
Deux Manceaux renommez en qui l'experience
Pour les procés eſt jointe à la vaſte ſcience.
L'un & l'autre auſſi-toſt prend part à ſon affront.
Toutefois condamnant un mouvement trop promt,
Du Lutrin, diſent-ils, abbattons la Machine:
Mais ne nous chargeons pas tous ſeuls de ſa ruine,
Et que tantoſt aux yeux du Chapitre aſſemblé,
Il ſoit ſous trente mains en plein jour accablé.
Ces mots des mains du Chantre arrachent le Pupitre.
J'y conſens, leur dit-il, aſſemblons le Chapitre.
Allez donc de ce pas, par de ſaints hurlemens,
Vous-meſmes appeller les Chanoines dormans.
Partez. Mais ce diſcours les ſurprend & les glace.
Nous? qu'en ce vain projet pleins d'une folle audace,
Nous allions, dit Girard, la nuit nous engager?
De noſtre complaiſance oſez-vous l'exiger?
Hé, Seigneur! Quand nos cris pouroient du fond des
De leurs appartemens percer les avenuës, [ruës,
Réveiller ces Valets autour d'eux étendus,
De leur ſacré repos miniſtres aſſidus,

Et penetrer des lits au bruit inacceſſibles ;
Penſez-vous, au moment que les ombres paiſibles
A ces lits enchanteurs ont ſçu les attacher,
Que la voix d'un Mortel les en puiſſe arracher ?
Deux Chantres feront-ils, dans l'ardeur de vous plaire,
Ce que depuis trente ans ſix cloches n'ont pû faire ?
Ah ! je vois bien où tend tout ce diſcours trompeur,
Reprend le chaud Vieillard, le Prelat vous fait peur.
Je vous ay vû cent fois ſous ſa main beniſſante
Courber ſervilement une épaule tremblante.
Hé bien, allez, ſous luy fléchiſſez les genoux,
Je ſçaurai réveiller les Chanoines ſans vous.
Vien, Girot, ſeul ami qui me reſte fidele.
Prenons du Saint Jeudy la bruyante Creſſelle. *
Suy-moy. Qu'à ſon lever le Soleil aujourd'hui
Trouve tout le Chapitre éveillé devant lui.
Il dit. Du fond poudreux d'une armoire ſacrée
Par les mains de Girot la Creſſelle eſt tirée.
Ils ſortent à l'inſtant, & par d'heureux efforts
Du lugubre inſtrument font crier les reſſorts.
Pour augmenter l'effroy, la Diſcorde infernale
Monte dans le Palais, entre dans la grand' Sale,
Et du fond de cet antre, au travers de la nuit,
Fait ſortir le Demon du tumulte & du bruit.

* *Inſtrument dõt on ſe ſert le Jeudy-Saint au lieu des Cloches.*

Le quartier alarmé n'a plus d'yeux qui ſommeillent.
Déja de toutes parts les Chanoines s'éveillent.
L'un croit que le tonnerre eſt tombé ſur les toits,
Et que l'Egliſe * brûle une ſeconde fois.
L'autre encore agité de vapeurs plus funebres,
Penſe eſtre au Jeudy-Saint, croit que l'on dit Tenebres,
Et déja tout confus tenant midi ſonné,
En ſoy meſme fremit de n'avoir point diſné.

Ainſi, lors que tout preſt à briſer cent murailles,
LOUIS la foudre en main abandonnant Verſailles,
Au retour du Soleil & des Zephirs nouveaux,
Fait dans les champs de Mars déployer ſes drapeaux:
Au ſeul bruit répandu de ſa marche étonnante,
Le Danube s'émeut, le Tage s'épouvante,
Bruxelle attend le coup qui la doit foudroyer,
Et le Batave encore eſt preſt à ſe noyer.
Mais envain dans leurs lits un juſte effroy les preſſe:
Aucun ne laiſſe encor la plume enchantereſſe.
Pour les en arracher Girot s'inquietant,
Va crier qu'au Chapitre un repas les attend.
Ce mot dans tous les cœurs répand la vigilance:
Tout s'ébranle, tout ſort, tout marche en diligence.
Ils courent au Chapitre, & chacun ſe preſſant,
Flatte d'un doux eſpoir ſon appetit naiſſant.

* *Le Toit de la Sainte-Chapelle fut brûlé en 1618.*

Mais, ô d'un déjeûner vaine & frivole attente !
A peine ils ſont aſſis, que d'une voix dolente,
Le Chantre deſolé lamentant ſon malheur,
Fait mourir l'appetit, & naiſtre la douleur.
Le ſeul Chanoine Evrard d'abſtinence incapable,
Oſe encor propoſer qu'on apporte la table.
Mais il a beau preſſer, aucun ne luy répond.
Quand le premier rompant ce ſilence profond,
Alain touſſe, & ſe leve, Alain ce ſçavant homme,
Qui de Bauny vingt fois a lû toute la Somme,
Qui poſſede Abély, qui ſçait tout Raconis,
Et même entend, dit-on, le Latin d'à Kempis.
N'en doutez point, leur dit ce ſçavant Canoniſte,
Ce coup part, j'en ſuis ſeur, d'une main Janſeniſte.
Mes yeux en ſont témoins : j'ai vû moi-même hier
Entrer chez le Prelat le Chappelain Garnier.
Arnauld, cet Heretique ardent à nous détruire,
Par ce Miniſtre adroit tente de le ſeduire.
Sans doute il aura lû dans ſon Saint Auguſtin,
Qu'autrefois Saint Louïs érigea ce Lutrin.
Il va nous inonder des torrens de ſa plume.
Il faut, pour luy répondre, ouvrir plus d'un volume.
Conſultons ſur ce point quelque Auteur ſignalé.
Voyons ſi des Lutrins Bauny n'a point parlé.

Eſtudions enfin, il en eſt temps encore;
Et pour ce grand projet, tantoſt dés que l'Aurore
Rallumera le jour dans l'onde enſeveli,
Que chacun prenne en main le moëleux Abéli. *
Ce Conſeil impréveu de nouveau les étonne,
Sur tout le gras Evrard d'épouvante en friſſonne.
Moy? dit-il, qu'à mon âge Ecolier tout nouveau
J'aille pour un Lutrin me troubler le cerveau?
O le plaiſant conſeil? Non, non, ſongeons à vivre.
Va maigrir, ſi tu veux, & ſecher ſur un livre.
Pour moy, je lis la Bible autant que l'Alcoran.
Je ſçay ce qu'un Fermier nous doit rendre par an:
Sur quelle vigne à Rheims nous avons hypotheque.
Vingt muids rangez chez moy font ma Bibliotheque.
En plaçant un Pupitre on croit nous rabbaiſſer,
Mon bras ſeul ſans Latin ſçaura le renverſer. (ve?
Que m'importe qu'Arnauld me condamne ou m'approu-
J'abbats ce qui me nuit par tout où je le trouve.
C'eſt là mon ſentiment. A quoy bon tant d'appreſts?
Du reſte déjeûnons, Meſſieurs, & beuvons frais.
Ce diſcours, que ſoûtient l'embonpoint du viſage,
Rétablit l'appetit, réchauffe le courage:
Mais le Chantre ſur tout en paroiſt raſſuré.
Ouï, dit-il, le Pupitre a déja trop duré.

* *Fameux Auteur qui a fait la Moële Theologique* Medulla Theologica.

Allons ſur ſa ruine aſſûrer ma vengeance.
Donnons à ce grand œuvre une heure d'abſtinence,
Et qu'au retour tantoſt un ample déjeûner
Long-temps nous tienne à table, & s'uniſſe au diſner.
Auſſi-toſt il ſe leve, & la Troupe fidele,
Par ces mots attirans ſent redoubler ſon zele.
Ils marchent droit au Chœur d'un pas audacieux,
Et bien-toſt le Lutrin ſe fait voir à leurs yeux.
A ce terrible objet aucun d'eux ne conſulte.
Sur l'Ennemi commun ils fondent en tumulte.
Ils ſappent le pivot qui ſe deffend envain.
Chacun ſur luy d'un coup veut honnorer ſa main.
Enfin ſous tant d'efforts la Machine ſuccombe,
Et ſon corps entr'ouvert chancele, éclate, & tombe.
Tel ſur les monts glacez des farouches Gelons
Tombe un cheſne battu des voiſins Aquilons;
Ou tel abandonné de ſes poutres uſées,
Fond enfin un vieux toit ſous ſes tuiles briſées.
La Maſſe eſt emportée, & ſes ais arrachez
Sont aux yeux des Mortels chez le Chantre cachez.

TAYLOR INST. OXFORD

S. Thomassin Scul.

CHANT V.

L'Aurore cependant d'un juſte effroy troublée,
Des Chanoines levez voit la troupe aſſemblée,
Et contemple long-temps, avec des yeux confus,
Ces viſages fleuris qu'elle n'a jamais vûs.
Chez Sidrac auſſi-toſt Brontin d'un pied fidele,
Du Pupitre abbatu va porter la nouvelle.
Le Vieillard de ſes ſoins benit l'heureux ſuccés :
Et ſur un bois détruit bâtit mille procés.
L'eſpoir d'un doux tumulte échauffant ſon courage,
Il ne ſent plus le poids ni les glaces de l'âge,
Et chez le Tréſorier, de ce pas, à grand bruit,
Vient étaler au jour les crimes de la nuit.
Au recit impréveu de l'horrible inſolence,
Le Prélat hors du lit impetueux s'élance.
Vainement d'un breuvage à deux mains apporté,
Gilotin, avant tout, le veut voir humecté.

Il veut partir à jeun, il ſe peigne, il s'appreſte.
L'yvoire trop haſté deux fois rompt ſur ſa teſte,
Et deux fois de ſa main le bouys tombe en morceaux.
Tel Hercule filant rompoit tous les fuſeaux.
Il ſort demi-paré. Mais déja ſur ſa porte
Il voit de ſaints Guerriers une ardente cohorte,
Qui tous remplis pour luy d'une égale vigueur
Sont preſts, pour le ſervir, à deſerter le Chœur.
Mais le Vieillard condamne un projet inutile.
Nos deſtins ſont, dit-il, écrits chez la Sibylle,
Son Antre n'eſt pas loin. Allons la conſulter,
Et ſubiſſons la loy qu'Elle nous va dicter.
Il dit : à ce conſeil, où la raiſon domine,
Sur ſes pas au Barreau la Troupe s'achemine,
Et bien-toſt dans le Temple entend, non ſans fremir,
De l'Antre redouté les ſoûpiraux gemir.
Entre ces vieux appuis, dont l'affreuſe Grand'Sale
Soûtient l'énorme poids de ſa voûte infernale,
Eſt un Pilier fameux des Plaideurs reſpecté,
Et toûjours de Normans à midi frequenté.
Là ſur des tas poudreux de ſacs & de pratique,
Heurle tous les matins une Sibylle étique :
On l'appelle Chicane, & ce Monſtre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.

La Diſette au teint blême, & la triſte Famine,
Les Chagrins devorans, & l'infame Ruine,
Enfans infortunez de ſes raffinemens,
Troublent l'air d'alentour de longs gemiſſemens.
Sans ceſſe feüilletant les Loix & la Coûtume,
Pour conſumer autrui, le Monſtre ſe conſume
Et devorant maiſons, palais, chaſteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or, de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de ſa noire inſolence
Themis a veu cent fois chanceler ſa balance.
Inceſſamment il va de détour en détour.
Comme un Hibou ſouvent il ſe dérobe au jour.
Tantoſt les yeux en feu c'eſt un Lion ſuperbe,
Tantoſt humble Serpent il ſe gliſſe ſous l'herbe.
Envain, pour le dompter, le plus juſte des Rois
Fit regler le cahos des tenebreuſes Loix;
Ses griffes vainement par Puſſort * accourcies,
Se ralongent déja, toûjours d'encre noircies,
Et ſes ruſes perçant & digues & remparts,
Par cent bréches déja rentrent de toutes parts.
Le Vieillard humblement l'aborde & le ſaluë,
Et faiſant, avant tout, briller l'or à ſa vûë:
Reine des longs procés, dit-il, dont le ſçavoir
Rend la force inutile, & les loix ſans pouvoir.

* *Monſieur Puſſort Conſeiller d'Eſtat, eſt celuy qui a le plus contribué à faire le Code.*

Toy pour qui dans le Mans le Laboureur moiſſonne,
Pour qui naiſſent à Caen tous les fruits de l'Automne:
Si dés mes premiers ans heurtant tous les Mortels,
L'encre a toûjours pour moy coulé ſur tes autels,
Daigne encor me connoiſtre en ma ſaiſon derniere.
D'un Prélat qui t'implore exauce la priere.
Un Rival orgueilleux de ſa gloire offenſé,
A détruit le Lutrin par nos mains redreſſé.
Epuiſe en ſa faveur ta ſcience fatale:
Du Digeſte & du Code ouvre-nous le Dédale,
Et montre-nous cet art connu de tes Amis,
Qui dans ſes propres loix embarraſſe Themis.
La Sibylle à ces mots déja hors d'elle-meſme,
Fait lire ſa fureur ſur ſon viſage blême:
Et pleine du Démon qui la vient oppreſſer,
Par ces mots étonnans taſche à le repouſſer:
Chantres, ne craignez plus une audace inſenſée.
Je vois, je vois au Chœur la maſſe replacée.
Mais il faut des combats. Tel eſt l'arreſt du Sort:
Et ſur tout évitez un dangereux accord.
Là bornant ſon diſcours, encor toute écumante,
Elle ſoufle aux Guerriers l'eſprit qui la tourmente,
Et dans leurs cœurs brûlans de la ſoif de plaider,
Verſe l'amour de nuire, & la peur de ceder.

Pour tracer à loiſir une longue requeſte,
A retourner chez ſoy leur brigade s'appreſte.
Sous leurs pas diligens le chemin diſparoiſt,
Et le Pilier loin d'eux déja baiſſe & décroiſt.
Loin du bruit cependant les Chanoines à table,
Immolent trente mets à leur faim indomptable.
Leur appetit fougueux par l'objet excité,
Parcourt tous les recoins d'un monſtrueux paſté.
Par le ſel irritant la ſoif eſt allumée.
Lorſque d'un pié leger la promte Renommée
Semant par tout l'effroy, vient au Chantre éperdu
Conter l'affreux détail de l'oracle rendu.
Il ſe leve enflammé de muſcat & de bile,
Et prétend à ſon tour conſulter la Sibylle.
Evrard a beau gemir du repas deſerté,
Lui-meſme eſt au Barreau par le nombre emporté.
Par les détours étroits d'une barriere oblique,
Ils gagnent les degrez & le Perron antique,
Où ſans ceſſe étalant bons & méchans écrits,
Barbin vend aux paſſans des Auteurs à tout prix.
Là le Chantre à grand bruit arrive & ſe fait place,
Dans le fatal inſtant que d'une égale audace
Le Prélat & ſa troupe à pas tumultueux,
Deſcendoient du Palais l'eſcalier tortueux.

L'un & l'autre Rival s'arreſtant au paſſage,
Se meſure des yeux, s'obſerve, s'enviſage.
Une égale fureur anime leurs eſprits.
Tels deux fougueux Taureaux de jalouſie épris,
Auprés d'une Geniſſe au front large & ſuperbe,
Oubliant tous les jours le pâturage & l'herbe,
A l'aſpect l'un de l'autre, embrazez, furieux,
Déja, le front baiſſé, ſe menacent des yeux.
Mais Evrard en paſſant coudoyé par Boirude,
Ne ſçait point contenir ſon aigre inquietude.
Il entre chez Barbin, & d'un bras irrité,
Saiſiſſant du Cyrus un volume écarté,
Il lance au Sacriſtain le tôme épouvantable.
Boirude fuit le coup : Le volume effroyable
Luy raze le viſage, & droit dans l'eſtomac
Va frapper en ſiflant l'infortuné Sidrac.
Le Vieillard accablé de l'horrible Artamene,
Tombe aux piés du Prelat ſans pouls & ſans haleine.
Sa Troupe le croit mort, & chacun empreſſé
Se croit frappé du coup dont il le voit bleſſé.
Auſſi-toſt contre Evrard vingt Champions s'élancent;
Pour ſoûtenir leur choc les Chanoines s'avancent.
La Diſcorde triomphe, & du combat fatal
Par un cri donne en l'air l'effroyable ſignal.

Chez

Chez le Libraire abſent tout entre, tout ſe meſle.
Les Livres ſur Evrard fondent comme la greſle,
Qui dans un grand jardin, à coups impetueux,
Abbat l'honneur naiſſant des rameaux fructueux.
Chacun s'arme au hazard du livre qu'il rencontre.
L'un tient le Nœud d'amour, l'autre en ſaiſit la Mon-
L'un prend le ſeul Jonas qu'on ait vû relié, [tre,
L'autre un Taſſe François en naiſſant oublié.
L'Eleve de Barbin, commis à la boutique,
Veut envain s'oppoſer à leur fureur Gothique;
Les volumes ſans choix à la teſte jettez,
Sur le perron poudreux vôlent de tous côtez.
Là, prés d'un Guarini Terence tombe à terre.
Là, Xenophon dans l'air heurte contre un la Serre.
O que d'Ecrits obſcurs, de Livres ignorez
Furent en ce grand jour de la poudre tirez!
Vous en fuſtes tirez, Almerinde & Simandre:
Et toy, rebut du peuple, inconnu Caloandre,
Dans ton repos, dit-on, ſaiſi par Gaillerbois,
Tu vis le jour alors pour la premiere fois.
Chaque coup ſur la chair laiſſe une meurtriſſure.
Déja plus d'un Guerrier ſe plaint d'une bleſſure.
D'un le Vayer épais Giraut eſt renverſé.
Marineau d'un Brebeuf à l'épaule bleſſé,

En ſent par tout le bras une douleur amere,
Et maudit la Pharſale aux Provinces ſi chere.
D'un Pincheſne *in quarto* Dodillon étourdi
A long-temps le teint pâle, & le cœur affadi.
Au plus fort du combat le Chappellain Garagne
Vers le ſommet du front atteint d'un Charlemagne,
(Des vers de ce Poëme effet prodigieux !)
Tout preſt à s'endormir baaille & ferme les yeux.
A plus d'un Combattant la Clelie eſt fatale.
Girou dix fois par elle éclate & ſe ſignale.
Mais tout cede aux efforts du Chanoine Fabri.
Ce guerrier dans l'Egliſe aux querelles nourri,
Eſt robuſte de corps, terrible de viſage,
Et de l'eau dans ſon vin n'a jamais ſçeu l'uſage.
Il terraſſe luy ſeul & Guibert & Graſſet,
Et Gorillon la baſſe, & Grandin le fauſſet,
Et Gerbais l'agreable, & Guerin l'inſipide.
Des Chantres deſormais la brigade timide
S'écarte, & du Palais regagne les chemins.
Telle à l'aſpect d'un Loup, terreur des champs voiſins,
Fuit d'Agneaux effrayez une troupe bêlante :
Ou tels devant Achille, aux campagnes du Xante,
Les Troyens ſe ſauvoient à l'abri de leurs tours.
Quand Brontin à Bojrude adreſſe ce diſcours.

Illuſtre Porte-croix, par qui noſtre banniere,
N'a jamais en marchant fait un pas en arriere,
Un Chanoine luy ſeul triomphant du Prelat,
Du rochet à nos yeux ternira-t-il l'éclat ?
Non, non, pour te couvrir de ſa main redoutable,
Accepte de mon corps l'épaiſſeur favorable.
Vien, & ſous ce rempart à ce Guerrier hautain
Fais voler ce Quinaut qui me reſte à la main.
A ces mots il luy tend le doux & tendre ouvrage.
Le Sacriſtain boüillant de zele & de courage,
Le prend, ſe cache, approche, & droit entre les yeux
Frappe du noble écrit l'Athlete audacieux :
Mais c'eſt pour l'ébranler une foible tempeſte.
Le livre ſans vigueur mollit contre ſa teſte.
Le Chanoine les voit de colere embrazé.
Attendez, leur dit-il, Couple lâche & ruzé,
Et jugez ſi ma main aux grands exploits novice,
Lance à mes Ennemis un livre qui molliſſe.
A ces mots il ſaiſit un vieil *Infortiat*,
Groſſi des viſions d'Accurſe & d'Alciat,
Inutile ramas de Gothique écriture,
Dont quatre ais mal unis formoient la couverture,
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendoit à trois clous un reſte de fermoir.

Sur l'ais qui le ſoûtient auprés d'un Avicenne,
Deux des plus forts Mortels l'ébranleroient à peine.
Le Chanoine pourtant l'enleve ſans effort,
Et ſur le Couple paſle, & déja demi mort,
Fait tomber à deux mains l'effroyable tonnerre.
Les Guerriers de ce coup vont meſurer la terre,
Et du bois & des clous meurtris & déchirez,
Long-temps, loin du Perron, roulent ſur les degrez.
Au ſpectacle étonnant de leur chûte impréveuë
Le Prelat pouſſe un cri qui penetre la nuë.
Il maudit dans ſon cœur le Demon des combats,
Et de l'horreur du coup il recule ſix pas.
Mais bien-toſt rappellant ſon antique proüeſſe,
Il tire du manteau ſa dextre vengereſſe.
Il part, & de ſes doigts ſaintement alongez,
Benit tous les Paſſans en deux files rangez.
Il ſçait que l'Ennemi, que ce coup va ſurprendre,
Déſormais ſur ſes piés ne l'oſeroit attendre,
Et déja voit pour luy tout le peuple en courroux
Crier aux combattans, Profânes, à genoux.
Le Chantre qui de loin voit approcher l'orage,
Dans ſon cœur éperdu cherche envain du courage:
Sa fierté l'abandonne, il tremble, il cede, il fuit,
Le long des ſacrez murs ſa brigade le ſuit.

Tout s'écarte à l'inſtant : mais aucun n'en réchappe,
Par tout le doigt vainqueur les ſuit & les ratrappe.
Evrard ſeul en un coin prudemment retiré,
Se croyoit à couvert de l'inſulte ſacré :
Mais le Prelat vers luy fait une marche adroite :
Il l'obſerve de l'œil, & tirant vers la droite,
Tout d'un coup tourne à gauche, & d'un bras fortuné,
Benit ſubitement le Guerrier conſterné.
Le Chanoine ſurpris de la foudre mortelle,
Se dreſſe, & leve envain une teſte rebelle :
Sur ſes genoux tremblans il tombe à cet aſpect,
Et donne à la frayeur ce qu'il doit au reſpect.
Dans le Temple auſſi-toſt le Prelat plein de gloire
Va goûter les doux fruits de ſa ſainte victoire.
Et de leur vain projet les Chanoines punis,
S'en retournent chez eux éperdus, & benis.

Vernansal inventé.
S. Thomassin Sculp.

CHANT VI.

TANDIS que tout conſpire à la guerre ſacrée,
La Pieté ſincere aux * Alpes retirée,
Du fond de ſon deſert entend les triſtes cris
De ſes Sujets cachez dans les murs de Paris.
Elle quitte à l'inſtant ſa retraite divine.
La Foy d'un pas certain devant elle chemine.
L'Eſperance au front gay l'appuie & la conduit,
Et la bourſe à la main la Charité la ſuit.
Vers Paris elle vole, & d'une audace ſainte,
Vient aux piés de Thémis proferer cette plainte.
Vierge, effroy des méchans, appui de mes autels,
Qui la balance en main regle tous les Mortels,
Ne viendrai-je jamais en tes bras ſalutaires,
Que pouſſer des ſoûpirs & pleurer mes miſeres ?
Ce n'eſt donc pas aſſez, qu'au mépris de tes loix,
L'Hypocriſie ait pris & mon nom & ma voix ;
Que ſous ce nom ſacré par tout ſes mains avares,
Cherchent à me ravir croſſes, mitres, tiares ?

* *La grande Chartreuſe eſt dãs les Alpes.*

Faudra-t-il voir encor cent Monſtres furieux,
Ravager mes Etats uſurpez à tes yeux?
Dans les temps orageux de mon naiſſant Empire,
Au ſortir du Baptême on couroit au martyre.
Chacun plein de mon nom ne reſpiroit que moy.
Le Fidele attentif aux regles de ſa loy,
Fuyant des vanitez la dangereuſe amorce,
Aux honneurs appellé n'y montoit que par force:
Ces Cœurs que les Boureaux ne faiſoient point frémir,
A l'offre d'une mitre eſtoient preſts à gemir;
Et ſans peur des travaux ſur mes traces divines,
Couroient chercher le Ciel au travers des épines.
Mais depuis que l'Egliſe eût aux yeux des Mortels
De ſon ſang en tous lieux cimenté ſes autels,
Le calme dangereux ſuccedant aux orages,
Une lâche tiédeur s'empara des courages:
De leur zele brûlant l'ardeur ſe ralentît:
Sous le joug des pechez leur foy s'appeſantît;
Le Moine ſecoüa le cilice & la haire:
Le Chanoine indolent apprit à ne rien faire:
Le Prelat par la brigue aux honneurs parvenu,
Ne ſceut plus qu'abuſer d'un ample revenu,
Et pour toutes vertus fit au dos d'un carroſſe
A coſté d'une mitre armorier ſa croſſe.

L'Ambition

L'Ambition par tout chaſſa l'Humilité,
Dans la craſſe du froc logea la Vanité.
Alors de tous les cœurs l'union fut détruite.
Dans mes cloîtres ſacrez la Diſcorde introduite
Y bâtit de mon bien ſes plus ſeurs arſenaux,
Traîna tous mes Sujets au pié des Tribunaux.
Envain à ſes fureurs j'oppoſay mes prieres,
L'inſolente à mes yeux marcha ſous mes Bannieres.
Pour comble de miſere, un tas de faux Docteurs
Vint flatter les pechez de diſcours impoſteurs,
Infectant les Eſprits d'execrables maximes,
Voulut faire à Dieu même approuver tous les crimes,
Une ſervile Peur tint lieu de Charité.
Le beſoin d'aimer Dieu paſſa pour nouveauté,
Et chacun à mes piés conſervant ſa malice,
N'apporta de vertu que l'aveu de ſon vice.
Pour éviter l'affront de ces noirs attentats,
Je vins chercher le calme au ſejour des frimats,
Sur ces monts entourez d'une éternelle glace,
Où jamais au Printemps les Hyvers n'ont fait place;
Mais juſques dans la nuit de mes ſacrez Deſerts
Le bruit de mes malheurs fait retentir les airs.
Aujourd'huy meſme encore, une voix trop fidele
M'a d'un triſte deſaſtre apporté la nouvelle.

* *Saint Louis, Fondateur de la Sainte Chapelle.*

* J'apprens que dans ce Temple où le plus ſaint des Rois
Conſacra tout le fruit de ſes pieux exploits,
Et ſignala pour moy ſa pompeuſe largeſſe,
L'implacable Diſcorde & l'infâme Molleſſe
Foulant aux piés les loix, l'honneur & le devoir,
Uſurpent en mon nom le ſouverain pouvoir.
Souffriras-tu, ma Sœur, une action ſi noire?
Quoy? ce Temple à ta porte élevé pour ma gloire,
Où jadis des Humains j'attirois tous les vœux,
Sera de leurs combats le theâtre honteux?
Non, non, il faut enfin que ma vengeance éclate.
Aſſez & trop long-temps l'impunité les flatte.
Pren ton glaive, & fondant ſur ces Audacieux,
Vien, aux yeux des Mortels juſtifier les Cieux.
Ainſi parle à ſa Sœur cette Vierge enflammée.
La Grace eſt dans ſes yeux d'un feu pur allumée.
Themis ſans differer luy promet ſon ſecours,
La flatte, la raſſure, & luy tient ce diſcours.
Chere & divine Sœur, dont les mains ſecourables
Ont tant de fois ſeché les pleurs des Miſerables,
Pourquoy toi-meſme en proye à tes vives douleurs
Cherches-tu ſans raiſon à groſſir tes malheurs?
Envain de tes Sujets l'ardeur eſt ralentie,
D'un ciment éternel ton Egliſe eſt bâtie,

Et jamais de l'Enfer les noirs frémiſſemens
N'en ſçauroient ébranler les fermes fondemens.
Au milieu des combats, des troubles, des querelles,
Ton nom encor cheri vit au ſein des Fidelles.
Croi-moi, dans ce Lieu même où l'on veut t'opprimer.
Le trouble qui t'étonne eſt facile à calmer :
Et pour y rappeller la Paix tant deſirée,
Je vais t'ouvrir, ma Sœur, une route aſſeurée.
Preſte-moy donc l'oreille, & retien tes ſoûpirs.
Vers ce Temple fameux ſi cher à tes deſirs,
Où le Ciel fut pour toy ſi prodigue en miracles,
Non loin de ce Palais où je rens mes oracles,
Eſt un vaſte ſejour des Mortels reveré,
Et de Clients ſoûmis à toute heure entouré.
Là ſous le faix pompeux de ma pourpre honnorable
Veille au ſoin de ma gloire un Homme incomparable,
Ariſte, dont le Ciel & Louïs ont fait choix
Pour regler ma balance, & diſpenſer mes loix.
Par luy dans le Barreau ſur mon trône affermie,
Je vois heurler en vain la Chicane ennemie.
Par luy la Verité ne craint plus l'Impoſteur,
Et l'Orphelin n'eſt plus devoré du Tuteur.
Mais pourquoy vainement t'en retracer l'image ?
Tu le connois aſſez, Ariſte eſt ton ouvrage.

C'eſt toy qui le formas dés ſes plus jeunes ans,
Son merite ſans tache eſt un de tes preſens.
Tes divines leçons avec le lait ſucées,
Allumerent l'ardeur de ſes nobles penſées.
Auſſi ſon cœur pour toy, brûlant d'un ſi beau feu,
N'en fit point dans le monde un lâche deſaveu;
Et ſon zele hardi toûjours preſt à paroiſtre,
N'alla point ſe cacher dans les ombres d'un Cloiſtre.
Va le trouver, ma Sœur; à ton auguſte nom
Tout s'ouvrira d'abord en ſa ſainte Maiſon.
Ton viſage eſt connu de ſa noble famille.
Tout y garde tes loix, Enfans, Sœur, Femme, Fille.
Tes yeux d'un ſeul regard ſçauront le penetrer,
Et pour obtenir tout, tu n'as qu'à te montrer.
Là s'arreſte Themis. La Pieté charmée
Sent renaiſtre la joye en ſon ame calmée.
Elle court chez Ariſte, & s'offrant à ſes yeux:
Que me ſert, lui dit-elle, Ariſte, qu'en tous lieux
Tu ſignales pour moy ton zele & ton courage,
Si la Diſcorde impie à ta porte m'outrage?
Deux puiſſans Ennemis par elle envenimez,
Dans ces murs, autrefois ſi ſaints, ſi renommez,
A mes ſacrez autels font un profâne inſulte,
Rempliſſent tout d'effroy, de trouble & de tumulte.

De leur crime à leurs yeux va-t-en peindre l'horreur,
Sauve-moy, ſauve-les de leur propre fureur.
Elle ſort à ces mots. Le Heros en priere
Demeure tout couvert de feux & de lumiere.
De la celeſte Fille il reconnoiſt l'éclat,
Et mande au meſme inſtant le Chantre & le Prelat.
Muſe, c'eſt à ce coup que mon Eſprit timide
Dans ſa courſe élevée a beſoin qu'on le guide,
Pour chanter par quels ſoins, par quels nobles travaux
Un Mortel ſçeût fléchir ces ſuperbes Rivaux.
Mais plûtoſt, Toy qui fis ce merveilleux ouvrage,
Ariſte, c'eſt à toy d'en inſtruire nôtre âge.
Seul tu peux reveler par quel art tout-puiſſant,
Tu rendis tout-à-coup le Chantre obeïſſant.
Tu ſçais par quel conſeil raſſemblant le Chapitre,
Lui-meſme, de ſa main, reporta le Pupitre,
Et comment le Prelat de ſes reſpects content,
Le fit du banc fatal enlever à l'inſtant.
Parle donc : c'eſt à Toy d'éclaircir ces merveilles.
Il me ſuffit pour moy d'avoir ſçeû, par mes veilles,
Juſqu'au ſixiéme Chant pouſſer ma fiction,
Et fait d'un vain Pupitre un ſecond Ilion.
Finiſſons. Auſſi-bien, quelque ardeur qui m'inſpire,
Quand je ſonge au Heros qu'il me reſte à décrire,

Qu'il faut parler de Toy, mon Eſprit éperdu
Demeure ſans parole, interdit, confondu.
Ariſte, c'eſt ainſi qu'en ce Senat illuſtre
Où Themis, par tes ſoins, reprend ſon premier luſtre,
Quand la premiere fois un Athlete nouveau
Vient combattre en champ clos aux joûtes du Barreau,
Souvent, ſans y penſer, ton auguſte preſence
Troublant par trop d'éclat ſa timide éloquence,
Le nouveau Ciceron tremblant, décoloré,
Cherche envain ſon diſcours ſur ſa langue égaré:
Envain, pour gagner temps, dans ſes tranſes affreuſes,
Traiſne d'un dernier mot les ſyllabes honteuſes;
Il heſite, il bégaye, & le triſte Orateur
Demeure enfin müet aux yeux du Spectateur.

ODES,
EPIGRAMMES,
ET
AUTRES POËSIES.

DISCOURS SUR L'ODE.

L'Ode ſuivante a eſté compoſée à l'occaſion de ces eſtranges Dialogues qui ont paru depuis quelque temps, où tous les plus grands Ecrivains de l'antiquité ſont traités d'Eſprits mediocres, de gens à eſtre mis en parallele avec les Chapelains & avec les Cotins, & où voulant faire honneur à noſtre ſiecle, on l'a en quelque ſorte diffammé, en faiſant voir qu'il s'y trouve des Hommes capables d'écrire des choſes ſi peu ſenſées. Pindare eſt des plus maltraitez. Comme les beautés de ce Poëte ſont extrêmement renfermées dans ſa langue, l'Auteur de ces Dialogues, qui vrai-ſemblablement ne ſçait point de Grec, & qui n'a leû Pindare que dans des traductions Latines aſſez defectueuſes, a pris pour galimathias tout ce que la foibleſſe de ſes lumieres ne luy permettoit pas de comprendre. Il a ſur tout traité de ridicules ces endroits merveilleux, où le Poëte, pour marquer un eſprit entiere-

ment hors de ſoy, rompt quelquefois de deſſein formé la ſuite de ſon diſcours ; & afin de mieux entrer dans la raiſon, ſort, s'il faut ainſi parler, de la raiſon même ; évitant avec grand ſoin cet ordre methodique & ces exactes liaiſons de ſens qui oſteroient l'ame à la Poëſie Lyrique. Le Cenſeur dont je parle n'a pas pris garde qu'en attaquant ces nobles hardieſſes de Pindare, il donnoit lieu de croire qu'il n'a jamais conceu le ſublime des Pſeaumes de David, où, s'il eſt permis de parler de ces ſaints Cantiques à propos de choſes ſi profânes, il y a beaucoup de ces ſens rompus qui ſervent meſme quelquefois à en faire ſentir la Divinité. Ce Critique, ſelon toutes les apparences, n'eſt pas fort convaincu du precepte que j'ay avancé dans mon Art Poëtique, à propos de l'Ode.

Son ſtile impetueux ſouvent marche au hazard:
Chez elle un beau deſordre eſt un effet de l'Art.

Ce precepte effectivement qui donne pour regle de ne point garder quelquefois de regles, eſt un myſtere de l'Art, qu'il n'eſt pas aiſé de faire entendre à un Homme ſans aucun gouſt, qui croit que la Clelie & nos Opera ſont les modelles du Genre ſublime ; qui trouve Terence fade, Virgile froid, Homere de mauvais ſens ; & qu'une

eſpece de bizarrerie d'eſprit rend inſenſible à tout ce qui frappe ordinairement les Hommes. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de luy montrer ſes erreurs. On le fera peut-eſtre plus à propos un de ces jours dans quelque autre Ouvrage.

Pour revenir à Pindare, il ne ſeroit pas difficile d'en faire ſentir les beautés à des gens qui ſe ſeroient un peu familiariſé le Grec. Mais comme cette Langue eſt aujourd'huy aſſez ignorée de la pluſpart des Hommes, & qu'il n'eſt pas poſſible de leur faire voir Pindare dans Pindare meſme; j'ay crû que je ne pouvois mieux juſtifier ce grand Poëte, qu'en tâchant de faire une Ode en François à ſa maniere, c'eſt-à-dire, pleine de mouvemens & de tranſports, où l'eſprit paruſt plûtoſt entraîné du Demon de la Poëſie, que guidé par la raiſon. C'eſt le but que je me ſuis propoſé dans l'Ode qu'on va voir. J'ay pris pour ſujet la priſe de Namur, comme la plus grande action de guerre qui ſe ſoit faite de nos jours, & comme la matiere la plus propre à échauffer l'imagination d'un Poëte. J'y ay jetté autant que j'ay pû la magnificence des mots; & à l'exemple des anciens Poëtes Dithyrambiques, j'y ay employé les figures les plus audacieuſes, juſqu'à y faire un Aſtre de la plume blanche que le Roy porte or-

dinairement à ſon chappeau : & qui eſt en effet comme une eſpece de Comete fatale à nos Ennemis, qui ſe jugent perdus dés qu'ils l'apperçoivent. Voilà le deſſein de cet Ouvrage. Je ne répons pas d'y avoir réüſſi ; & je ne ſçay ſi le Public accouſtumé aux ſages emportemens de Malherbe, s'accommodera de ces ſaillies & de ces excés Pindariques. Mais, ſuppoſé que j'y aye échoüé, je m'en conſoleray du moins par le commencement de cette fameuſe Ode Latine d'Horace, *Pindarum quiſquis ſtudet æmulari, &c.* où Horace donne aſſez à entendre que s'il euſt voulu luy-meſme s'élever à la hauteur de Pindare, il ſe ſeroit crû en grand hazard de tomber.

Au reſte, comme parmi les Epigrammes qui ſont imprimées à la ſuite de cette Ode, on trouvera encore une autre petite Ode de ma façon, que je n'avois point juſqu'ici inſerée dans mes Ecrits ; je ſuis bien aiſe, pour ne me point broüiller avec les Anglois d'aujourd'huy, de faire icy reſſouvenir le Lecteur, que les Anglois que j'attaque dans ce petit Poëme, qui eſt un Ouvrage de ma premiere jeuneſſe, ce ſont les Anglois du temps de Cromwel.

J'ay joint auſſi à ces Epigrammes un Arreſt burleſque donné au Parnaſſe, que j'ay compoſé autrefois, afin de prévenir un Ar-

reſt tres-ſerieux, que l'Univerſité ſongeoit à obtenir du Parlement, contre ceux qui enſeigneroient dans les Ecoles de Philoſophie, d'autres principes que ceux d'Ariſtote. La plaiſanterie y deſcend un peu bas, & eſt toute dans les termes de la Pratique. Mais il falloit qu'elle fuſt ainſi pour faire ſon effet, qui fut tres-heureux, & obligea, pour ainſi dire, l'Univerſité à ſupprimer la Requeſte qu'Elle alloit preſenter.

——*Ridiculum acri*
Fortiùs ac meliùs magnas plerumque ſecat res.

ODE

SUR LA PRISE DE NAMUR.

QUELLE docte & ſainte yvreſſe
Aujourd'huy me fait la loy ?
Chaſtes Nymphes du Permeſſe,
N'eſt-ce pas vous que je voy ?
Accourez, Troupe ſçavante,
Des ſons que ma Lyre enfante
Ces arbres ſont réjoüis.
Marquez-en bien la cadence ;
Et vous, Vents, faites ſilence :
Je vais parler de LOUIS.

Dans ſes chanſons immortelles,
Comme un aigle audacieux,
Pindare étendant ſes aiſles,
Fuit loin des vulgaires yeux.
Mais, ô ma fidele Lyre,
Si, dans l'ardeur qui m'inſpire,
Tu peux ſuivre mes tranſports ;
Les cheſnes des monts de Thrace
N'ont rien oüi que n'efface
La douceur de tes accords.

Eſt-ce Apollon, & Neptune
Qui ſur ces Rocs ſourcilleux,
Ont, compagnons de fortune,
Baſti ces murs orgueilleux?
De leur enceinte fameuſe
La Sambre unie à la Meuſe
Deffend le fatal abord,
Et par cent bouches horribles
L'airain ſur ces monts terribles
Vômit le fer, & la mort.

Dix mille vaillans Alcides
Les bordant de toutes parts,
D'éclairs au loin homicides
Font petiller leurs remparts:
Et dans ſon ſein infidele
Par tout la terre y recele
Uu feu preſt à s'élancer,
Qui ſoudain perçant ſon goufre
Ouvre un ſepulchre de ſoufre,
A quiconque oſe avancer.

Namur, devant tes murailles,
Jadis la Grece euſt vingt ans,
Sans fruit veu les funerailles
De ſes plus fiers Combattans.
Quelle effroyable Puiſſance
Aujourd'huy pourtant s'avance
Preſte à foudroyer tes monts!
Quel bruit; quel feu l'environne?
C'eſt Jupiter en perſonne,
Ou c'eſt le Vainqueur de Mons.

N'en doute point, c'eſt Luy-meſme.
Tout brille en Luy, Tout eſt Roy.
Dans Bruxelles Naſſau blême
Commence à trembler pour toy.
Envain il voit le Batâve
Deſormais docile eſclâve
Rangé ſous ſes étendars:
Envain au Lion Belgique
Il voit l'Aigle Germanique
Uni ſous les Leopards.

Plein de la frayeur nouvelle
Dont ſes ſens ſont agités,
A ſon ſecours il appelle
Les Peuples les plus vantés.
Ceux-là viennent du rivage
Où s'enorgueillit le Tage
De l'or qui roule en ſes eaux;
Ceux-cy des champs où la nége
Des marais de la Norvége
Neuf mois couvre les roſeaux.

Mais qui fait enfler la Sambre?
Sous les Jumeaux effrayés,
Des froids torrens de Decembre
Les champs par tout ſont noyés.
Cerés s'enfuit éplorée
De voir en proye à Borée
Ses guerets d'épics chargés,
Et ſous les urnes fangeuſes
Des Hyades orageuſes
Tous ſes tréſors ſubmergés.

Déployez toutes vos rages,
Princes, Vents, Peuples, Frimats,
Ramaſſez tous vos nuages,
Raſſemblez tous vos Soldats.
Malgré vous Namur en poudre
S'en va tomber ſous la foudre
Qui domta l'Iſle, Courtray,
Gand la ſuperbe Eſpagnole,
Saint Omer, Bezançon, Dole,
Ypres, Maſtrich, & Cambray.

Mes préſages s'accompliſſent:
Il commence à chanceler.
Sous les coups qui retentiſſent
Ses murs s'en vont s'écrouler.
Mars en feu qui les domine
Soufle à grand bruit leur ruine,
Et les bombes dans les airs
Allant chercher le tonnerre,
Semblent, tombant ſur la Terre,
Vouloir s'ouvrir les Enfers.

Accourez, Naſſau, Baviere,
De ces murs l'unique eſpoir:
A couvert d'une riviere
Venez, vous pouvez tout voir.
Conſiderez ces approches:
Voyez grimper ſur ces roches
Ces Athletes belliqueux;
Et dans les eaux, dans la flâme,
LOUIS à tout donnant l'ame,
Marcher, courir avecque eux.

Contemplez dans la tempeſte
Qui ſort de ces Boulevars,
La plume qui ſur ſa teſte
Attire tous les regards.
A cet Aſtre redoutable
Toûjours un ſort favorable
S'attache dans les combats:
Et toûjours avec la Gloire
Mars amenant la Victoire,
Vôle, & le ſuit à grands pas.

Grands Deffenſeurs de l'Eſpagne,
Montrez-vous, il en eſt temps.
Courage, vers la Mehagne
Voilà vos drapeaux flottans.
Jamais ſes ondes craintives
N'ont vû ſur leurs foibles rives
Tant de guerriers s'amaſſer.
Courez donc. Qui vous retarde?
Tout l'Univers vous regarde.
N'oſez-vous la traverſer?

Loin de fermer le paſſage
A vos nombreux bataillons,
Luxembourg a du rivage
Reculé ſes pavillons.
Quoy? leur ſeul aſpect vous glace?
Où ſont ces Chefs pleins d'audace
Jadis ſi promts à marcher,
Qui devoient de la Tamiſe,
Et de la Drâve ſoûmiſe,
Juſqu'à Paris nous chercher?

Cependant l'effroy redouble
Sur les remparts de Namur.
Son Gouverneur qui ſe trouble
S'enfuit ſous ſon dernier mur.
Déja juſques à ſes portes
Je voy monter nos cohortes
La flâme & le fer en main :
Et ſur les monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

C'en eſt fait. Je viens d'entendre
Sur ces rochers éperdus
Battre un ſignal pour ſe rendre :
Le feu ceſſe. Il ſont rendus.
Dépoüillez voſtre arrogance,
Fiers Ennemis de la France,
Et deſormais gracieux,
Allez à Liege, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

Pour moy, que Phebus anime
De ſes tranſports les plus doux,
Rempli de ce Dieu ſublime,
Je vais, plus hardi que vous,
Montrer que ſur le Parnaſſe,
Des bois frequentés d'Horace
Ma Muſe dans ſon declin,
Sçait encor les avenuës,
Et des ſources inconnuës
A l'Auteur du Saint Paulin. *

* *Poëme Heroïque du Sieur P * **

FABLE D'ESOPE.

Le Bucheron & la Mort.

LE dos chargé de bois, & le corps tout en eau,
Un pauvre Bucheron, dans l'extrême vieilleſſe,
Marchoit en haletant de peine, & de détreſſe.
Enfin las de ſouffrir jettant là ſon fardeau,
Plûtoſt que de s'en voir accablé de nouveau,
Il ſouhaite la Mort & cent fois il l'appelle.
La Mort vint à la fin. Que veux-tu, cria-t-elle ?
Qui moy ? dit-il alors prompt à ſe corriger,
Que tu m'aides à me charger.

EPIGRAMME.

Le Debiteur reconnoiſſant.

JE l'aſſiſtay dans l'indigence :
Il ne me rendit jamais rien.
Mais quoi qu'il me dûſt tout ſon bien,
Sans peine il ſouffroit ma preſence.
O la rare reconnoiſſance !

Autre à Monſieur Racine.

RAcine, plain ma deſtinée.
C'eſt demain la triſte journée,
Où le Prophete Des-Marais
Armé de cette meſme foudre
Qui mit le Port-Royal en poudre,
Va me percer de mille traits.
C'en eſt fait, mon heure eſt venuë.
Non, que ma Muſe ſoûtenuë
De tes judicieux avis,
N'ayt aſſez de quoy le confondre:
Mais, cher Amy, pour luy répondre,
Helas! il faut lire Clovis. *

* *Poëme de Deſ-Marais ennuyeux à la mort.*

Vers pour mettre ſous le buſte du Roy, fait par M. Girardon, l'année que les Allemans prirent Belgrade.

C'Eſt ce Roy ſi fameux dans la paix, dans la guerre,
Qui ſeul fait à ſon gré le deſtin de la Terre.
Tout reconnoiſt ſes loix, ou brigue ſon appuy.
De ſes nombreux combats le Rhin fremit encore;
Et l'Europe en cent lieux a veû fuïr devant luy.
Tous ces Heros ſi fiers, que l'on voit aujourd'huy
Faire fuïr l'Othoman au delà du Boſphore.

Vers pour mettre au bas du Portrait de Mademoiſelle de Lamoignon.

** Mademoiſelle de Lamoignon faiſoit tenir de l'argent à beaucoup de Miſſionnaires, juſques dans les Indes Orientales & Occidentales.*

AUx ſublimes vertus nourie en ſa Famille
Cette admirable & ſainte Fille
En tous lieux ſignala ſon humble pieté:
Juſqu'aux climats * où naiſt & finit la clarté,
Fit reſſentir l'effet de ſes ſoins ſecourables;
Et jour & nuit pour Dieu pleine d'activité,
Conſuma ſon repos, ſes biens & ſa ſanté,
A ſoulager les maux de tous les Miſerables.

Chanſon à boire faite à Bâville, où eſtoit le Pere Bourdaloüe.

QUe Bâville me ſemble aimable!
Quand des Magiſtrats le plus grand
Permet que Bacchus à ſa table
Soit noſtre premier Préſident.

Trois Muſes en habits de ville
Y préſident à ſes coſtés:
Et ſes Arreſts par Arbouville *
Sont à plein verre executés.

** Gentil-Homme parent de Monſieur le Premier Preſident.*

Si Bourdaloüe un peu ſevere
Nous dit: Craignez la Volupté:
Eſcobar, luy dit-on, mon Pere,
Nous la permet pour la ſanté.

Contre ce Docteur authentique
Si dû jeûne il prend l'intereſt ;
Bacchus le declare héretique
Et Janſeniſte , qui pis eſt.

Vers pour mettre au devant d'un Roman allegorique, où l'on expliquoit toute la Morale des Stoïciens.

LAſches Partiſans d'Epicure,
Qui brûlans d'une flamme impure,
Du Portique fameux fuyez l'auſterité,
Souffrez qu'enfin la raiſon vous éclaire.
Ce Roman plein de verité
Dans la Vertu la plus ſevere
Vous peut faire aujourd'huy trouver la Volupté.

EPIGRAMME

A Meſſieurs Pradon, & Bonnecorſe, qui firent en meſme temps paroiſtre contre moy chacun un volume d'injures.

VEnez, Pradon, & Bonnecorſe,
Grands Ecrivains de meſme force,
De vos vers recevoir le prix ;
Venez prendre dans mes Ecrits
La place que vos noms demandent.
Liniere, & Perrin vous attendent.

EPIGRAMME

A un Medecin.

OUy j'ay dit dans mes vers, qu'un celebre Aſſaſſin
Laiſſant de Galien la ſcience infertile,
D'ignorant Medecin, devint Maçon habile:
Mais de parler de vous je n'eus jamais deſſein,
Lubin, ma Muſe eſt trop correcte.
Vous eſtes, je l'avouë, ignorant Medecin,
Mais non pas habile Architecte.

EPITAPHE

De la Mere de l'Autheur.

C'eſt elle qui parle.

EPouſe d'un Mari doux, ſimple, officieux,
Par la meſme douceur je ſceûs plaire à ſes yeux;
Nous ne ſçeûmes jamais ni railler ni médire.
Paſſant, ne t'enquiers point, ſi de cette bonté
Tous mes Enfans ont herité;
Ly ſeulement ces vers, & garde-toy d'écrire.

Vers pour mettre au bas du Portrait de mon Pere, Greffier de la Grand'Chambre du Parlement de Paris.

CE Greffier doux, & pacifique
De ſes Enfans au ſang critique
N'eût point le talent redouté :
Mais fameux par ſa probité,
Reſte de l'or du Siecle antique,
Sa conduite dans le Palais
Par tout pour exemple citée,
Mieux que leur plume ſi vantée
Fit la Satire des Rolêts.

EPIGRAMME

*A Monſieur P** ſur les Livres qu'il a faits contre les Anciens.*

POur quelque vain diſcours ſottement avancé
Contre Homere, Platon, Ciceron, ou Virgile,
Caligula par tout fut traité d'inſenſé,
Neron de furieux, Hadrien d'imbecille.
Vous donc, qui dans la meſme erreur,
Avec plus d'ignorance, & non moins de fureur,
Attaquez ces Heros de la Grece & de Rome ;
P** fuſſiez-vous Empereur,
Comment voulez-vous qu'on vous nomme ?

AUTRE

Sur le meſme ſujet.

D'Où vient que Ciceron, Platon, Virgile, Homere,
Et tous ces grands Auteurs que l'Univers revere,
Traduits dans vos écrits nous paroiſſent ſi ſots ?
P** c'eſt qu'en preſtant à ces Eſprits ſublimes
Vos façons de parler, vos baſſeſſes, vos rimes,
Vous les faites tous des P**

AUTRE

Au meſme.

TOn Oncle, dis-tu, l'Aſſaſſin
M'a gueri d'une maladie.
La preuve qu'il ne fut jamais mon Medecin,
C'eſt que je ſuis encore en vie.

AUTRE

Sur la premiere repreſentation de l'Ageſilas de Mr de Corneille que j'avois veuë.

J'ay veû l'Ageſilas.
Helas !

AUTRE

Sur la premiere repreſentation de l'Attila.

APrés l'Ageſilas,
Helas!
Mais aprés l'Attila,
Hola.

SONNET

Sur une de mes Parentes qui mourut toute jeune entre les mains d'un Charlatan.

NOuri dés le Berceau prés de la jeune Orante,
Et non moins par le cœur que par le ſang lié,
A ſes jeux innocens Enfant aſſocié,
Je gouſtois les douceurs d'une amitié charmante.

Quand un faux Eſculape, à cervelle ignorante,
A la fin d'un long mal vainement pallié,
Rompant de ſes beaux jours le fil trop délié,
Pour jamais me ravit mon aimable Parente.

O, Qu'un ſi rude coup me fit verſer de pleurs!
Bien-toſt la plume en main ſignalant mes douleurs,
Je demanday raiſon d'un acte ſi perfide.

Ouï j'en fis dés quinze ans ma plainte à l'Univers;
Et l'ardeur de venger ce barbare homicide
Fut le premier Démon qui m'inſpira des vers.

EPIGRAMME

Sur ce qu'on avoit leu à l'Academie des vers contre Homere & contre Virgile.

CLio vint l'autre jour ſe plaindre au Dieu des vers,
Qu'en certain lieu de l'Univers,
On traitoit d'Auteurs froids, de Poëtes ſteriles
Les Homeres & les Virgiles.
Cela ne ſçauroit eſtre ; on s'eſt moqué de vous,
Reprit Apollon en couroux :
Où peut-on avoir dit une telle infamie ?
Eſt-ce chez les Hurons, chez les Topinambous ?
C'eſt à Paris. C'eſt donc dans l'Hoſpital des Fous.
Non, c'eſt au Louvre en pleine Academie.

Vers à mettre en chant.

VOici les lieux charmans, où mon ame ravie
Paſſoit à contempler Silvie,
Ces tranquilles momens ſi doucement perdus.
Que je l'aimois alors ! Que je la trouvois belle !
Mon cœur, vous ſoupirez au nom de l'Infidelle,
Avez-vous oublié, que vous ne l'aimez plus ?

C'eſt ici que ſouvent errant dans les préries,
Ma main, des fleurs les plus cheries
Luy faiſoit des preſens ſi tendrement reçûs.
Que je l'aimois alors ! Que je la trouvois belle !
Mon cœur, vous ſoûpirez au nom de l'Infidelle,
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?

EPIGRAMME

Sur une Satire tres-mauvaiſe, que l'Abbé Cotin avoit faite, & qu'il faiſoit courir ſous mon nom.

ENvain par mille & mille outrages
Mes Ennemis dans leurs ouvrages
Ont creû me rendre affreux aux yeux de l'Univers.
Cotin pour décrier mon ſtile,
A pris un chemin plus facile:
C'eſt de m'attribuer ſes vers.

AUTRE

Contre le meſme.

AQuoy bon tant d'efforts, de larmes & de cris,
Cotin pour faire oſter ton nom de mes ouvrages?
Si tu veux du public éviter les outrages,
Fais effacer ton nom de tes propres écrits.

AUTRE

Contre un Athée.

ALidor aſſis dans ſa chaiſe,
Médiſant du Ciel à ſon aiſe,
Peut bien médire auſſi de moy.
Je ris de ſes diſcours frivoles.
On ſçait fort bien que ſes paroles
Ne ſont pas articles de foy.

AUTRE

DAns le Palais hier Bilain
Vouloit gager contre Ménage,
Qu'il eſtoit faux que Saint Sorlain
Contre Arnauld euſt fait un ouvrage.
Il en a fait, j'en ſçay le temps,
Dît un des plus fameux Libraires.
Attendez... C'eſt depuis vingt ans.
On en tira cent Exemplaires.
C'eſt beaucoup, dis-je, en m'approchant,
La piece n'eſt pas ſi publique.
Il faut compter, dit le Marchand,
Tout eſt encor dans ma boutique.

QUATRAIN

Sur un Portrait de Rocinante Cheval de Dom Guichot.

TEl fut ce Roy des bons Chevaux
Rocinante la fleur des Courſiers d'Iberie,
Qui trottant jour & nuit, & par monts, & par vaux,
Galoppa, dit l'Hiſtoire, une fois en ſa vie.

EPIGRAMME

A Climene.

TOut me fait peine,
Et depuis un jour
Je croy, Climene,
Que j'ay de l'amour.
Cette nouvelle
Vous met en couroux.
Tout beau, Cruelle,
Ce n'eſt pas pour vous.

Vers pour mettre au bas du Portrait de Tavernier le celebre Voyageur.

DE Paris à Dély, du couchant à l'Aurore
Ce fameux Voyageur courut plus d'une fois:
De l'Inde & de l'Hydaſpe il frequenta les Rois,
Et ſur les bords du Gange on le revere encore.
En tous lieux ſa vertu fut ſon plus ſeur appuy;
Et bien qu'en nos climats de retour aujourd'huy,
En foule à nos yeux il preſente
Les plus rares tréſors que le Soleil enfante; *
Il n'a rien rapporté de ſi rare que luy.

* *Il eſtoit revenu des Indes avec prés de trois millions en pierreries.*

ODE.

Sur un bruit qui courut en 1656. que Cromwel & les Anglois alloient faire la guerre à la France.

Je n'avois que dix-huit ans quãd je fis cette Ode, mais je l'ay raccommodée.

QUoy ? ce Peuple aveugle en ſon crime,
Qui prenant ſon Roy pour victime,
Fit du Troſne un Theâtre affreux,
Penſe-t-il que le Ciel complice
D'un ſi funeſte ſacrifice
N'a pour luy ni foudres ni feux ?

Déja ſa Flotte à pleines voiles,
Malgré les vents & les eſtoiles,
Veut maitriſer tout l'Univers ;
Et croit que l'Europe eſtonnée,
A ſon audace forcenée
Va ceder l'empire des mers.

Arme toy, France ; pren la foudre.
C'eſt à toy de réduire en poudre
Ces ſanglans Ennemis des Loix.
Suy la Victoire qui t'appelle,
Et va ſur ce peuple rebelle
Venger la querelle des Rois.

Jadis on vit ces Parricides
Aydez de nos Soldats perfides,
Chez nous au comble de l'orgueil,
Briſer tes plus fortes murailles,
Et par le gain de vingt batailles
Mettre tous tes Peuples en deuil.

Mais bien-toſt le Ciel en colere,
Par la main d'une humble Bergere,
Renverſant tous leurs Bataillons,
Borna leurs ſuccez & nos peines :
Et leurs corps pouris dans nos plaines
N'ont fait qu'engraiſſer nos ſillons.

Vers pour mettre ſous le Portrait de Monſieur de la Bruyere, au devant de ſon Livre des Caracteres du temps.

TOut eſprit orgueilleux qui s'aime
Par mes leçons ſe voit gueri ;
Et dans mon Livre ſi cheri
Apprend à ſe haïr ſoy-meſme.

C'eſt luy qui parle.

AUTRE

Pour mettre au bas du Portrait de deffunt Mr Hamon Medecin de Port-Royal.

TOut brillant de ſçavoir, d'eſprit & d'éloquence,
Il courut au Deſert chercher l'obſcurité,
Aux Pauvres conſacra ſes biens & ſa ſcience ;
Et trente ans dans le jeûne, & dans l'auſterité,
Fit ſon unique volupté
Des travaux de la Penitence.

Vers en ſtile de Chappelain, pour mettre à la fin de ſon Poëme de la Pucelle.

Maudit ſoit l'Auteur dur, dont l'aſpre & rude verve
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve;
Et de ſon lourd marteau martelant le bon ſens,
A fait de méchans Vers douze fois douze cents. *

* *La Pucelle a douze Livres, chacun de douze cens vers.*

STANCES

A Mr Moliere ſur ſa Comedie de l'Ecole des Femmes, que pluſieurs gens frondoient.

ENvain mille jaloux Eſprits,
Moliere, oſent avec mépris
Cenſurer ton plus bel Ouvrage:
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Divertir la Poſterité.

Que tu ris ageablement!
Que tu badines ſçavamment!
Celuy qui ſçût vaincre Numance,
Qui mit Carthage ſous ſa loy,
Jadis ſous le nom de Terence
Sceut-il mieux badiner que toy?

Ta Muſe avec utilité
Dit plaiſamment la verité;
Chacun proffite à ton Ecole,
Tout en eſt beau, tout en eſt bon,
Et ta plus burleſque parole
Eſt ſouvent un docte ſermon.

Laiſſe gronder tes Envieux,
Ils ont beau crier en tous lieux,
Qu'envain tu charmes le Vulgaire,
Que tes vers n'ont rien de plaiſant;
Si tu ſçavois un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairois pas tant.

EPIGRAMMA

In novum Cauſſidicum ruſtici Lictoris filium.

DUm Puer iſte fero natus Lictore perorat,
Et clamat medio, ſtante Parente, foro.
Quæris, quid ſileat circumfuſa undique Turba?
Non ſtupet ob Natum, ſed timet illa Patrem.

ALTERUM

In Marullum verſibus Phaleucis antea malè laudatum.

NOſtri quid placeant minùs Phaleuci,
Jam dudùm tacitus, Marulle, quæro:
Quum nec ſint ſtolidi, nec inficeti,
Nec pingui nimium fluant Minervâ.
Tuas ſed celebrant, Marulle, laudes,
O verſûs ſtolidos & inficetos!

ARREST DONNE' EN LA GRAND'-Chambre du Parnaſſe, en faveur des Maîtres-ès-Arts, Medecins & Profeſſeurs de l'Univerſité de Stagyre, au Païs des Chimeres : Pour le maintien de la Doctrine d'Ariſtote.

VEu par la Cour la Requeſte preſentée par les Regens, Maîtres-és-Arts, Docteurs & Profeſſeurs de l'Univerſité, tant en leurs noms que comme Tuteurs, & deffenſeurs de la Doctrine de Maître *en blanc* Ariſtote, ancien Profeſſeur Royal en Grec dans le College du Licée, & Precepteur du feu Roy de querelleuſe memoire Alexandre dit le Grand, acquereur de l'Aſie, Europe, Afrique & autres lieux ; contenant que depuis quelques années, une inconnuë nommée la Raiſon, auroit entrepris d'entrer par force dans les Ecôles de ladite Univerſité, & pour cet effet à l'aide de certains Quidams factieux prenans les ſurnoms de Gaſſendiſtes, Carteſiens, Malebranchiſtes & Pourchotiſtes, gens ſans aveu, ſe ſeroit miſe en eſtat d'en expulſer ledit Ariſtote ancien & paiſible poſſeſſeur deſdites Ecôles, contre lequel, Elle & ſes Conſors auroient déja publié pluſieurs livres, traités, diſſertations & raiſonnemens diffammatoi-

res, voulant aſſujettir ledit Ariſtote à ſubir devant Elle l'examen de ſa Doctrine ; ce qui ſeroit directement oppoſé aux loix, us & coûtumes de ladite Univerſité, où ledit Ariſtote auroit toûjours eſté reconnu pour Juge ſans appel & non comptable de ſes opinions. Que même ſans l'aveu d'iceluy elle auroit changé & innové pluſieurs choſes en & au dedans de la Nature, ayant oſté au Cœur la prerogative d'eſtre le principe des nerfs, que ce Philoſophe luy avoit accordée liberalement & de ſon bon gré, & laquelle Elle auroit cedée & tranſportée au Cerveau. Et enſuite, par une procedure nulle, de toute nullité, auroit attribué audit Cœur la charge de recevoir le chile appartenante cy devant au Foye ; comme auſſi de faire voiturer le Sang par tout le corps, avec plein pouvoir audit Sang d'y vaguer, errer & circuler impunément par les veines & arteres, n'ayant autre droit ni titre pour faire leſdites vexations que la ſeule Experience, dont le témoignage n'a jamais eſté reçeû dans leſdites Ecôles. Auroit auſſi attenté ladite Raiſon, par une entrepriſe inouïe, de déloger le Feu de la plus haute region du ciel, & prétendu qu'il n'avoit là aucun domicile, nonobſtant les certificats dudit Philoſophe & les viſites & deſcentes faites par luy ſur les lieux. Plus, par un attentat

& voye de fait énorme contre la **Faculté** de Medecine, ſe ſeroit ingerée de **guerir**, & auroit réellement & de fait guery **quantité** de fiévres intermitentes, comme **tierces**, double-tierces, quartes, triple-quartes, & même continuës, avec vin pur, poudres, écorce de Quinquina, & autres drogues inconnuës audit Ariſtote & à Hippocrate ſon devancier, & ce ſans ſaignée, purgation ni évacuation precedente; ce qui eſt non ſeulement irregulier, mais tortionnaire & abuſif; ladite Raiſon n'ayant jamais eſté admiſe ni agregée au Corps de ladite Faculté, & ne pouvant par conſéquent conſulter avec les Docteurs d'icelle, ni eſtre conſultée par eux, comme Elle ne l'a en effet jamais eſté. Nonobſtant quoy, & malgré les plaintes & oppoſitions réïterées des ſieurs Blondel, Courtois, Denyau, & autres deffenſeurs de la bonne Doctrine, elle n'auroit pas laiſſé de ſe ſervir toûjours deſdites drogues, ayant eu la hardieſſe de les employer ſur les Medecins meſmes de ladite Faculté, dont pluſieurs, au grand ſcandale des regles, ont eſté gueris par leſdits remedes. Ce qui eſt d'un exemple tres-dangereux, & ne peut avoir eſté fait que par mauvaiſes voyes, ſortilege & pacte avec le diable. Et non contente de ce, auroit entrepris de diffammer & de bannir des Ecôles de Philoſophie les formalités, ma-

terialités, entités, identités, virtualités, ecceités, Petreités, Policarpeités, & autres eſtres imaginaires, tous enfans & ayans cauſe de deffunt Maiſtre Jean Scot leur pere. Ce qui porteroit un préjudice notable, & cauſeroit la totale ſubverſion de la Philoſophie Scolaſtique dont elles font tout le Myſtere, & qui tire d'elles toute ſa ſubſiſtance, s'il n'y eſtoit par la Cour pourvû. Veu les libelles intitulés Phyſique de Rohault, Logique de Port-Royal, Traités du Quinquina, meſme l'*Adverſus Ariſtoteleos* de Gaſſendi, & autres pieces attachées à ladite Requeſte. Signé, CHICANEAU, Procureur de ladite Univerſité. Oüy le Rapport du Conſeiller Commis. Tout conſideré.

La Cour ayant égard à ladite Requeſte, a maintenu & gardé, maintient & garde ledit Ariſtote en la pleine & paiſible poſſeſſion & jouïſſance deſdites Ecôles. Ordonne qu'il ſera toûjours ſuivi & enſeigné par les Regens, Docteurs Maîtres-és Arts & Profeſſeurs de ladite Univerſité. Sans que pour ce ils ſoient obligez de le lire ni de ſçavoir ſa langue & ſes ſentimens. Et ſur le fond de ſa doctrine, les renvoye à leurs cahiers. Enjoint au Cœur de continuer d'eſtre le principe des Nerfs, & à toutes perſonnes de quelque condition & profeſſion qu'elles ſoient de le croire tel, nonob-

ſtant toute experience à ce contraire. Ordonne pareillement au Chile d'aller droit au Foye, ſans plus paſſer par le Cœur, & au Foye de le recevoir. Fait deffenſe au Sang d'eſtre plus vagabond, errer ni circuler dans le corps, ſous peine d'eſtre entierement livré & abandonné à la Faculté de Medecine. Deffend à la Raiſon & à ſes adherans de plus s'ingerer à l'avenir de guérir les fiévres tierces, double-tierces, quartes, triple-quartes ni continuës, par mauvais moyens & voyes de ſortileges, comme vin pur, poudres, écorce de Quinquina, & autres drogues non approuvées ny connuës des Anciens. Et en cas de guériſon irreguliere par icelles drogues, permet aux Medecins de ladite Faculté de rendre, ſuivant leur methode ordinaire, la fiévre aux Malades, avec caſſe, ſéné, ſirops, juleps, & autres remedes propres à ce; & de remettre leſdits Malades en tel & ſemblable état qu'ils eſtoient auparavant; pour eſtre enſuite traités ſelon les regles, & s'ils n'en rechappent, conduits du moins en l'autre monde ſuffiſamment purgés & évacués. Remet les entités, identités, virtualités, ecceités, & autres pareilles formules Scotiſtes, en leur bonne fâme & renommée. A donné acte aux ſieurs Blondel, Courtois & Denyau de leur oppoſition au bon ſens. A réintegré le feu dans la plus

haute region du ciel, ſuivant & conformément aux deſcentes faites ſur les lieux. Enjoint à tous Regens, Maîtres-és-Arts & Profeſſeurs, d'enſeigner comme ils ont accoûtumé, & de ſe ſervir pour raiſon de ce, de tels raiſonnemens qu'ils aviſeront bon eſtre; & aux Repetiteurs Hibernois & autres leurs Suppoſts, de leur preſter main-forte, & de courir ſus aux Contrevenans, à peine d'eſtre privés du droit de diſputer ſur les Prolegomenes de la Logique. Et afin qu'à l'avenir il n'y ſoit contrevenu, a banni à perpetuité la Raiſon des Ecôles de ladite Univerſité; luy fait deffenſe d'y entrer, troubler, ni inquieter ledit Ariſtote en la poſſeſſion & joüiſſance, d'icelles, à peine d'eſtre declarée Janſeniſte, & amie des nouveautez. Et à cet effet ſera le preſent Arreſt lû & publié aux Mathurins de Stagyre à la premiere Aſſemblée qui ſera faite pour la Proceſſion du Recteur, & affiché aux portes de tous les Colloges du Parnaſſe, & par tout où beſoin ſera. Fait ce trente-huitiéme jour d'Aouſt onze mil ſix cens ſoixante & quinze.

Collationné avec paraphe.

Fin du premier Tome.

TABLE
DES PRINCIPALES MATIERES.

A

BELY, Quel Theologien, *page* 214. & 319
Abondance vitieuſe dans les deſcriptions, 223. 252
Acteurs; quels ils eſtoient dans la Tragedie naiſſante, & par qui perfectionnez, 243. *& ſuiv.*
Actions de Theâtre, leurs regles, 241. *& ſuiv.*
Adam, comment déchû de ſon premier bonheur, 146
Ages de la vie, leurs caracteres differens, 256. Voy. *Siecle*
Alexandre, deſordres & ſources de ſon ambition, 60. 158
Allegorie, ſon uſage dans la Poëſie, 250
S. Amand, deſtinée de ce Poëte, 12. Defauts de ſon genie, 222
Ambition, ſon aſcendant ſur l'eſprit de l'homme, 59. 60. Voyez *Honneur* & *Vanité*.
Amis, les conſulter ſur nos ouvrages, & avec quelle déference, 229. 262
Amour de Dieu, ſa neceſſité dans la douleur du peché pour en recevoir le pardon, 207. *& ſuivans.* marques ſeures qu'on aime Dieu, 211
Amour profane, quand introduit dans les pieces de Theâtre, 245. quel en doit eſtre le caractere *dans les Heros*, *ibid.* l'amour exprimé chaſtement ne doit point eſtre banni de la Scene, 264
Anciens abaiſſez injuſtement par Monſieur *P. au deſſous* des Modernes, 345
Animaux, avantages de leur inſtinct élevez au deſſus de la conduite de l'homme, 56. *& ſuiv.*
Ariſtote, Arreſt burleſque pour le maintien de ſa doctrine, 372
Attrition, ſa prétenduë & fauſſe ſuffiſance, *n'ayant pour* principe que la crainte des peines, 193. 207. *& ſuiv.*
Avarice, ſon caractere, 34. 35. 59. Exemple de ſes effets les plus honteux, 97. *& ſuiv.*

Auteurs expoſez de droit à la cenſure du Public, 76. 77. A quoy ceux de Theâtre doivent principalement s'étudier, 247
Ayeux, fauſſe gloire qu'on en tire ſi l'on dégenere de leur vertu, 38. *& ſuiv.*

B

BALLADES, par qui miſes en vogue, 226. Ce qui en fait ſouvent tout le prix, 238
Baſſeſſe, l'éviter dans toutes ſortes d'écrits, 224. 252.
Bien: Egaremens produits par l'amour du bien, 159. 160
Brebeuf. Voyez *Pharſale*.
Burleſque, progrez & chûte de cette ſorte de ſtile, 224. 225

C

CADENCE, avec quel ſoin on doit la conſulter dans les vers, 225
Caractere, conſerver à chaque Heros le ſien propre, 245
Cenſure, docilité neceſſaire pour celle de nos Amis, 229. 230. Utilité d'un Cenſeur ſolide & parfait, tel qu'on le doit choiſir, 263
Chanſons, qu'il y faut même de l'art & du bon ſens, 240
Chapelain, ſa preſomption, 36. Dureté, & autres defauts de ſes vers, *ibid.* 78. *& ſuiv.* & 106.
Chicane, ſon portrait & ſon exercice, 13. 141. 324. 325
Chœur, quel il eſtoit dans les premieres Tragedies, & par qui introduit, 243
Chriſtianiſme, peinture de ce qu'il eſtoit dans ſes premiers temps, 335. 336.
Clarté, combien neceſſaire dans les vers, 224.
Colbert, grandes & vrayes qualitez de ce Miniſtre, 282
Comedie, ſon origine & ſa licence dans ſes commencemens, 255. Regles qu'on y doit obſerver, 256. 257
Condé: valeur & autres grandes qualitez de feu M. le Prince de Condé, 307
Corruption des mœurs, ſa ſource & ſes effets, 145. 146. 186
Cotin, traits differens de Satire contre luy, 72. 73. 82. &c.
Crainte. Voyez *Attrition*.
Cratés, deſintereſſement outré de ce Philoſophe Cynique, 60

D

DEBUT; quel il doit eſtre dans un Poëme, 252. Voyez *Exorde*.
Defauts, indulgence & aveuglement de chacun pour les ſiens propres, 34
Deſcriptions, y eſtre riche & pompeux, 252
Détails, éviter ceux qui ſont inutiles, 223
Devotion, caracteres oppoſez de la vraye & de la fauſſe, 108. 109. 124

Dieu, pernicieuſe diſpoſition d'eſprit à ſon égard, 14. A quoy conduiſent les railleries qu'on en fait, 140
Diſcorde, ſon portrait & ſes fonctions, 280. 281. 305. 316
Diſner: avantures d'un tres-méchant, décrites agreablement, 21. 22. *& ſuiv.*

E

EGLISE: quel eſtoit l'eſprit des Fideles dans ſa naiſſance, 335. Deſordre que le calme y a introduit, 336.
Eglogue, Stile & modeles de ce genre de Poëſie, 233
Elegie, ſon caractere & ſes regles, 233. 234
Envieux, leur vain déchainement contre les ouvrages de prix, 171. 172.
Epigramme, quel en eſt le tour, & ce qu'il y faut obſerver, 236. 237
Epithetes, abus qui s'en fait dans la Poëſie, 17
Equité, rien de beau dans le monde que cette vertu, 122. Elle eſt d'uſage parmi les Barbares mêmes, 124. Comment bannie de la terre, 125. *& ſuiv.*
Erreurs differentes des hommes, 32. 33. *& ſuiv.*
Expreſſion, d'où dépend ſa netteté, 227

F

FABLE, ſon uſage & ſes agrémens dans la Poëſie Epique, 248. 249. Si les veritez du Chriſtianiſme ſont ſuſceptibles de ſes fictions, 249. 250
Faux, inutilité de ſes déguiſemens, 120. Tout eſprit y eſt ſujet par quelque endroit, 184. Faux airs fades & ennuyeux, 185. Faux plaiſant, 258
Femmes, qu'il s'en trouve de fideles, 89. Ecueils dangereux pour leur vertu, 92. 93. Portraits differens des Femmes de tous caracteres, 94. *& ſuiv.*
Figures, de quel ſecours elles ſont pour égayer un Poëme, 253
Flaterie: vaine complaiſance qu'elle inſpire aux eſprits frivoles, 181. Comment elle s'eſt introduite, 187. Ses manieres, 229. Ne point s'enyvrer de ſes éloges, 261
Folie, tout homme en eſt plus ou moins frappé, 34. Caracteres differens de folie, 35. *& ſuiv.*

G

GAIN, Objet indigne d'un Ecrivain illuſtre, 265. 267
Gloire, fureur de l'homme pour en acquerir, 59. 60. Voyez *Honneur.*
Grace, diſpoſition neceſſaire pour l'obtenir & la faire fructifier en nous, 207, 218

H

HARMONIE, combien neceſſaire dans les vers, 226 Heureux effets qu'elle a produits dans le monde, 266
Heros, quels ſont plus ou moins eſtimables, 122. & 135. Beſoin qu'ils ont du ſecours des Muſes pour immortaliſer leur nom, 138. Heros de Theâtre doivent eſtre dépeints par leur veritable caractere, 245. Quel choix on en doit faire, 251
Hollande, progrez & rapidité de ſa conqueſte, 148
Homere, beautez de ſes ouvrages, 253
Homme, le plus ſot des animaux, quoique doüé de raiſon, 56. Son inconſtance & ſes inquietudes, 57. Paſſions differentes dont il eſt eſclave, 58. *& ſuiv.* Mœurs ſauvages des premiers hommes comment civiliſées, 266 (& 264
Honneſteté, la garder dans toutes ſortes d'ouvrages, 239.
Honneur, avec quelle paſſion chacun l'affecte & s'en pare, 119. Déguiſemens inutiles là-deſſus, 120. En quoi il conſiſte veritablement, 121. *& ſuiv.* Empire du faux honneur, 128.
Honte du bien, mauvaiſes impreſſions, 144. 145. *& ſuiv.*
Horace, enjoüement & libertez de ſes Satires, 54. 81. 235. 238. Excellence & reputation de ce Poëte, 180
Huiſtre, differend à ſon occaſion agreablement décidé, 142
Hypocriſie. Voyez *Fauſſe devotion.*

I

JALOUSIE, combien terrible dans les Femmes, 102. Jalouſie d'Auteur, marque d'un eſprit bas & mediocre, 264
Idylle, ſon caractere & ſon veritable ſtile, 232. Modeles qu'on s'y doit propoſer, 233
Jeu; Fureur qu'il inſpire, 35. Portrait & ſuites de cette paſſion, 96. 97
Ignorance, préferable à un ſçavoir affecté, 186
Indolence, rien de plus fatiguant, 204
Intereſt. Voyez *Avarice.*
Juvenal, Caractere de ſes Poëſies, 238

L

LAMOIGNON: Portrait & éloge des grandes qualitez de feu M. le Premier Preſident de Lamoignon, 168. 240. *& ſuiv.*
Langue, avec quel ſoin on la doit conſulter dans les ouvrages d'eſprit, 217. 228
Lezine, exemple ſingulier de ſes effets les plus honteux, 97. *& ſuiv.*
Livres, droit qu'ont tous les Lecteurs d'en juger, 76. 77. Méchans Livres de toutes ſortes, employez dans une batterie ridicule, 328. *& ſuiv.*

LOUIS LE GRAND, Eloges differens de ſes grandes qualités & de ſes Conqueſtes, 1. 44. 131. & ſuiv. 148. & ſuiv. 176. 177. 268. 269. 296. 317
Lucile, premier Poëte Satirique, 81. 238
Lutrin, ſujet d'un feint démêlé & d'un Poëme agreable, 279. & ſuiv.

M

MADRIGAL, ſon vray caractere, 238.
Malherbe, Poëte excellent, digne de ſervir de modele, 222. 226
Mariage, qu'il a ſes plaiſirs ainſi que ſes chagrins, 87. Inutilité des Satires qu'on en fait, 89. 90
Marot, ſon genie & ſes talens pour la Poëſie, 225. 226.
Medecin, metamorphoſé en Architecte, 260
Médiſance, ſon caractere & ſes détours, 76. 77.
Menandre, Poëte Comique, 255
Moliere, fecondité de ſon eſprit, 16. On n'a bien connu ſon prix qu'aprés ſa mort, 172. Defaut qu'on luy peut reprocher, 257
Molleſſe, ſes mauvais effets, 186. Son portrait, 295. 296
Mort, en prévenir de bonne heure le moment fatal, 145
Muſes, accueillies favorablement du Roy, 11. 12. 177. Muſe forcée, 234. Muſe groſſiere inſpirée quelquefois par le vin & le hazard, 240

N

NAMUR, ſa priſe, quel grand exploit, 350. & ſuiv.
Narrations, y eſtre vif & preſſé, 252
Nature: elle eſt vraye, & la ſeule qui plaiſe en tout, 120. 185. Etude ſoigneuſe qu'on en doit faire, 256. Ne s'en écarter jamais, 258
Nobleſſe, quelle eſt la ſeule veritable, 38. En quoy elle conſiſtoit dans les premiers temps, 42.

O

ODE: élevation & impetuoſité de ſon ſtile, 234
Opera, écueil dangereux pour la vertu, 92
Orgueil ridicule, 38. 60. & 120
Ovide, caractere naturel & tendre de ſes Elegies, 234

P

PAIX, rien de plus glorieux à un Roy que d'en faire joüir ſes Sujets, 135
Paris, Portrait de cette grande Ville, 13. 45. & ſuiv.
Pareſſe, maux dont elle eſt ſuivie, 205
Parnaſſe François, ſon enfance & ſes progrez, 226
Paſſions, avec quel art il faut les ſçavoir manier, 241. & ſuivans.

Pauvreté, plus contente, quand elle eſt vigilante & active, qu'une oiſive richeſſe, 205
Pedant, ſon caractere, 32
Perſe, quel Poëte, 238
Pharſale de Brebeuf, 178. 225
Pieté, ſon portrait, 235. *& ſuiv.*
Pindare, beautez & élevations de ce Poëte, 345. *& ſuiv.*
Plaiſant, luy joindre par tout l'utile, 263
Poëſie, difficulté d'y réüſſir, 19. 20. Qu'il y faut exceller, ou ne s'en point meſler, 71. 261. Preceptes univerſels ſur la Poëſie, 221. *& ſuiv.*
Poëtes: Dépit d'un Poëte malheureux, 9. *& ſuiv.* Quel doit eſtre l'objet de leur travail, 265. 266
Pointes, d'où attirées dans nos vers, & comment reçuës, 236
Poſterité; c'eſt elle qui établit le vrai merite de nos Ecrits, 255. 172
Procez, raiſons de s'en abſtenir, 141
Public, ce n'eſt pas un Juge qu'on puiſſe corrompre, 190
Pudeur, la conſerver ſur tout dans les vers François, 239
Pyrrhus, ſes projets ambitieux, 134. Sage conſeil de Cyneas à ce Prince à cette occaſion, *ibid.* & 135

R

RACAN, ſon genie pour les vers, 222
Racine, Poëte excellent, 171
Raiſon, c'eſt ſouvent le plus fâcheux de tous nos maux, 37. Combien vainement elle eſt le partage de l'homme, 57. *& ſuiv.* Aimer & faire regner la Raiſon dans tous nos Ecrits, 222
Regnier, Poëte Satirique François, caractere de ſes ouvrages, 239
Renommée, 191
Repos d'eſprit, le chercher en ſoy-meſme, 158. *& ſuiv.* Nul coupable en repos, 206
Retraite, ſa douceur & ſes autres avantages, 267
Rhin, fameux paſſage de cette riviere par l'armée du Roy, 149. 150. *& ſuiv.*
Richeſſes, erreurs des hommes à leur occaſion, 159. 160
Rime, difficulté de la trouver à propos, 16. 17. 52. Moyen d'y parvenir, 222. Elle a fait autrefois tout le merite de la Poëſie Françoiſe, 226
Rondeaux, leur origine & leur naïveté, 226. 238
Ronſard, ſort & caractere de ſes Poëſies, 226

S

SAGE, tel qui l'eſt le moins, croit l'eſtre ſeul, 32. *& ſuiv.* En quoy conſiſte la Sageſſe, 34. & 57
Satire, effroy que ſon ſeul nom produit, 5. Quel en peut

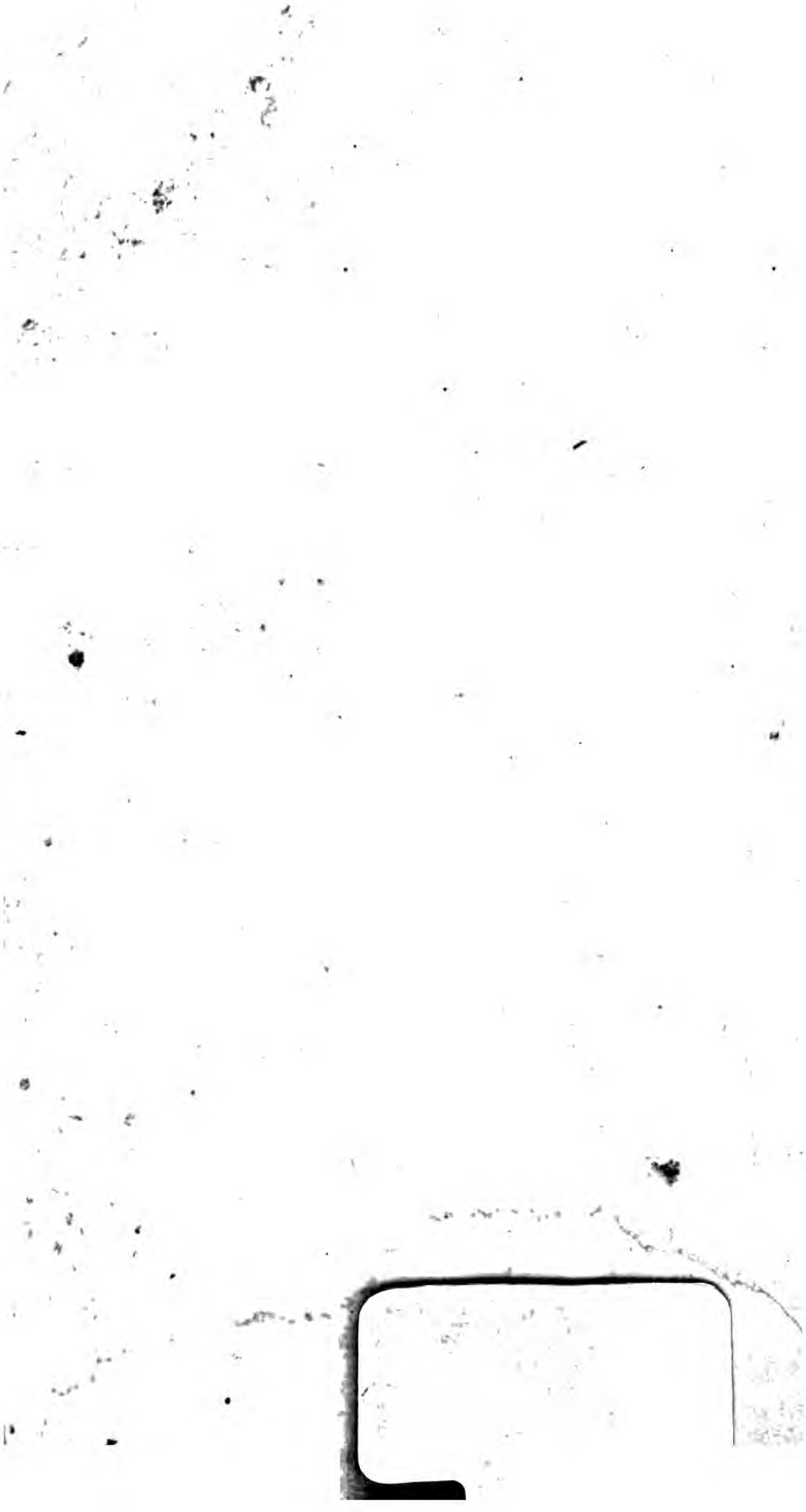
eſtre le danger, 51. 80. Utilité de la Satire, 78. 81. Poëtes qui y ont excellé, 238
Scene, ce qu'il faut obſerver dans ſa diſpoſition, & dans le choix de ſon ſujet, 241. *& ſuiv.*
Scudery, caractere & defauts de ſes ouvrages, 19. 252
Sens, empire du mauvais ſens dans les ouvrages de ce *ſiecle*, 178. Accorder toûjours le bon ſens avec la rime, 212. & 258
Siecle, idée du Siecle d'or, & du Siecle de fer, 125. 126
Simplicité, ſes agrémens naturels, 184
Sincerité, l'on ne plaiſt effectivement ni long-temps que par elle, 185
Sonnet, ſes loix rigoureuſes, 235
Sophocle, à quelle perfection il porta la Tragedie chez les Grecs, 244
Stile, y éviter le trop d'uniformité, 224. Rapidité de ſtile, quelle marque, 228

T

TALENS, partagez par la Nature, 222
Taſſe, jugement ſur ce Poete, 250
Theâtre, ſon commencement & ſes progrez, 244. abhorré long-temps en France, *ibid.* Regles des actions de Theâtre. Voyez *Actions*.
Theocrite, en quoy ſe le propoſer pour modele, 233
Theſpis, premier Auteur de la Tragedie, 244
Tibulle, caractere de ſes Elegies, 234
Tragedie, Regles pour y réüſſir, 241. *& ſuiv.* Son origine & ſes progrez, 243
Travail, tout homme y eſt condamné, 204

V

VANITE' fauſſe, comment introduite dans le monde, 186
Vaudeville, agreable indiſcret, 239
Verité, mal receüe de nos jours, 5. Elle ſeule eſt belle & aimable, 120. 125. 183. 185
Vertu, marque certaine d'un cœur noble, 40. L'aimer & la reſpecter dans ſes vers, 264. Voyez *Equité*.
Vice, ſon caractere & ſes mauvais effets, 186
Villon, Poëte François, ſon merite, 226
Virgile, quel en eſt le prix, 17. 77. En quoy ſur tout ſe le propoſer pour modele, 233. 252
Viteſſe, ne point s'en piquer dans les ouvrages d'eſprit, 228

Fin de la Table du premier Tome.

920785